This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 61

OXFORD
1992

Digitized by Google

Google

Anon.

not in Barbier.

BM = 1073. c. 34

Digitized by Google

PROMENADES
DE MONSIEUR
DE CLAIRENVILLE.

Où l'on trouve une vive peinture des Passions des hommes, avec des Histoires curieuses & véritables sur chaque sujet.

Par Mr D***.

A COLOGNE.

M. DCC. LV.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

PREFACE
DE
L'AUTEUR.

LA plûpart des hommes ont aujourd'hui abandonné les lectures sérieuses & instructives, parce que l'aplication qu'elles demandent, se trouve absolument incompatible, avec l'esprit de volupté qui les domine. Les hommes sont devenus enfans, c'est ce qui a déterminé l'Auteur de ce petit Ouvrage, à rendre plus suportable la vuë des passions du Siécle, par sa briéveté, & récréative par les Histoires qui suivent chaque conversation. On rebute aisément les hommes, si on ne sait s'insinuer dans leurs esprits, & on ne s'y insinuë jamais, si on ne sait se conformer un peu à

leur

Digitized by Google

leur foiblesse. C'est pourquoi l'Auteur a affecté d'être très-modéré dans ses Promenades, qui traitent des Passions. Comme il suppose qu'on sera fait à son langage, quand on aura lû les premiéres, il parlera dans la suite des vertus contraires à ces vices d'une maniére beaucoup plus étenduë. On ne sera pas, par conséquent, surpris, si l'Auteur laisse aux Lecteurs savans quelque chose à désirer dans ses premiéres Promenades.

PRO-

Digitized by Google

PROMENADES
DE MONSIEUR
DE CLAIRENVILLE.

PREMIERE PROMENADE.

IL y avoit déja long-tems que Mr de Clairenville étoit parti de France pour aller dans les Pays étrangers, aprendre par lui-même, les mœurs des Nations les plus connuës de l'Europe, lors qu'arrivé enfin dans le Brabant, & croyant ce Peuple plus digne de son attention, que plusieurs autres, il se détermina d'y demeurer quelque tems. Voici quelle fut la cause de son séjour.

Mon étonnement fut extrême, dit-il dans ses Mémoires, *de trouver un*

Digitized by Google

Peuple aussi singulier que celui-là, un Peuple qui méprise toute l'Europe, & qui croit renfermer dans son sein tout l'esprit qu'il refuse aux autres hommes. Les François n'y sont point épargnez, & partagent avec les Wallons, la haine de ce Peuple amoureux de lui-même.

Mr de Clairenville crut qu'une Nation aussi extraordinaire méritoit son attention ; il se proposa d'en aprofondir le caractére, & de rester à Bruxelles aussi long-tems qu'il seroit nécessaire, pour en connoître l'esprit. La saison étoit belle, & il ne manquoit point chaque jour d'aller, au moins une fois, se promener au Parc pour tâcher de parvenir au but qu'il s'étoit proposé.

La premiére promenade qu'il y fit, fut assez favorable à son dessein, pour lui persuader qu'il avoit pris le moyen le plus certain. En effet, il n'y avoit pas long-tems qu'il s'étoit retiré dans l'endroit du Parc le plus sombre, pour s'y reposer, qu'un homme assez proprement vêtu, vint s'asseoir auprès de lui. Après quelques momens de silence, le Brabançon crut faire honneur à notre Voyageur en lui disant, qu'il

Digitized by Google

qu'il le croyoit de la Ville. Non, Monsieur, dit Clairenville, je ne suis ni de la Ville, ni du païs; je suis un étranger qui, par curiosité, s'arrête dans les Villes les plus considérables, pour en examiner toutes les beautez. C'est donc, ce qui vous arrête à Bruxelles, Monsieur, reprit le Brabançon, cette Ville est digne de votre curiosité, & je crois qu'il y en a peu qui la vaillent. Avoüez-le, ajouta-t'il, en avez-vous vû beaucoup qui en aprochent? Je ne connois point encor assez Bruxelles pour en juger, dit Clairenville, j'y arrive pour la premiére fois; mais j'ai déja vû dans la Flandre Françoise des Villes superbes, entr'autres la Ville de Lille, & je puis vous assurer, Monsieur, que je ne connois point de Ville de Province au-dessus d'elle, si j'en excepte celles de Hollande. La Ville est très-grande; ses fortifications sont superbes, ses bâtimens magnifiques, ses ruës bien percées, ses habitans en très-grand nombre & multiplient tous les jours, le commerce y est des plus riches & des plus abondans, les gens de qualité qui habitent, y forment une Cour perpétuelle; enfin les corps des magistrats qui la gouvernent, y

Digitized by Google

font régner en tout tems la tranquillité, la sûreté & l'abondance. Que voulez-vous de plus, Monsieur, si Bruxelles..... A ces mots le Brabançon l'interrompit par un éclat de rire qui lui fit pitié. Je crois, dit-il, Monsieur, que vous êtes de Lille, car il ne sera jamais permis à un homme, qui ne sera point prévenu, de comparer Lille à Bruxelles; ce Parc seul, ce Parc dans lequel vous êtes actuellement, vaut mieux que Lille entier.

Heureusement pour Clairenville, une troisiéme personne vint se reposer auprès d'eux. Son arrivée interrompit une conversation qui lui paroissoit odieuse, & qui le fatiguoit extrêmement. Mais la politesse de ce dernier, le dédommagea bien de la rusticité de l'autre. C'étoit un homme de bonne mine, & d'un abord gracieux; il avoit des yeux d'aigle & ses maniéres prévenoient infiniment en sa faveur. Il étoit Chevalier de Malte & demeuroit à Bruxelles depuis quelque-tems.

Il s'aperçut bien, par le silence, qu'il avoit interrompu la conversation de Clairenville & du Bruxellois; il le rompit le premier, en lui demandant, si sa présence faisoit cesser une conver-

sation

Digitized by Google

ſation qui lui avoit paru intéreſſante, par ſa vivacité ? Non, Monſieur, dit Clairenville, vous n'interrompez qu'une perſonne fort prévenuë, & s'il ne portoit point ſes préjugez aſſez loin pour pouvoir faire de la peine aux perſonnes qui n'écoutent en tout que la vérité, nous continuerions volontiers notre diſcours ; & vous ſeriez un juge beaucoup plus capable que moi de décider, ſi les propoſitions de Monſieur ſont vraies ou fauſſes, par ce que vous connoiſſez la Ville de Bruxelles. Mais en vérité, Monſieur, il vaut mieux nous taire, que de vous ennuyer. Monſieur eſt du Brabant, il croit que rien au monde ne peut être comparé à ſon Païs, rien ne peut le guérir de ſon préjugé ; parlons donc d'autres choſes.

Il eſt naturel, dit le Chevalier, d'aimer ſa Patrie, nous avons vû dans tous les tems, cet amour gravé dans le fond du cœur de tous les Peuples. Il eſt vrai, dit Clairenville, les Romains adoroient autant leur Partie que les Dieux ; les Grecs ne s'eſtimoient pas moins ; mais on ne voyoit ni les uns ni les autres ſe mépriſer mutuellement, & s'ils n'étoient pas toujours amis, ce n'étoit que parce que connoiſſant éga-

lement leurs mérites, une jalousie mal conçuë les désunissoit. Ces deux Peuples auroient pû profiter mutuellement des avantages qu'ils possédoient, & former par leur union deux Nations accomplies; au lieu que nous voyons en eux des imperfections sans fin. Vous m'avouerez, Monsieur, que si c'est aimer beaucoup sa Patrie que de l'aimer ainsi, c'est l'aimer comme la plûpart des meres aiment leurs enfans; elles leur souffrent tout, & les rendent inutiles à tout. Vous pensez juste, Monsieur, dit le Chevalier, je regarde une nation qui croit seule se suffire à elle-même, comme ces Savans orgueilleux, qui, trop prévenus en leur faveur, ne consultent personne dans les Oeuvres qu'ils donnent au Public. La plûpart de leurs ouvrages sont mauvais ou médiocres; ils auroient été excellens, si quelques avis d'un ami sincére les avoient corrigez. Nous nous voyons de trop près pour bien juger de nos productions, les objets sont confus, & ne nous faisant de ce cahos, que l'idée que l'amour propre en forme, nous nous trompons presque toujours, & nous devenons ainsi la dupe de notre ambition. Cela me fait sou-

Digitized by Google

ſouvenir d'une Hiſtoire qui a beaucoup de raport à notre ſujet.

Alors Clairenville pria le Chevalier très-inſtamment de vouloir bien la lui conter; il y conſentit, mais le Brabançon voyant bien qu'il ne gagneroit pas ſon procès avec ces Meſſieurs, crut devoir aller ſe conſoler dans quelque Eſtaminée, à l'ombre de quelques pots de biére de Louvain, & les quitta. A peine fut-il parti, que le Chevalier commença ainſi ſon hiſtoire.

Dariante & Cléophon étoient du monde les amis les plus parfaits; Oreſte & Pilade ne furent jamais plus unis. Cette amitié réciproque dura longtems, & paroiſſoit ne devoir jamais s'altérer. Mêmes ſentimens, même humeur, même maître, mêmes principes, même Religion, tout cela étoit autant de liens qui les avoient unis, & vous ſavez que de ſemblables chaînes peuvent briſer rarement. Mais par malheur ils ſe mariérent & ils furent obligez quelques années après, de ſe ſéparer pour avoir la paix dans leurs familles, ſans cependant ceſſer de s'aimer.

Dariante prit une femme nommée Bizaris, & Cléophon épouſa Luxivie;

Digitized by Google

ces deux femmes étoient d'un caractère bien différent, & cependant toutes deux animées d'une même passion. Luxivie avoit beaucoup d'esprit & de mérite, mais très-orgueilleuse; & Bizaris n'en avoit guère, & étoit d'une ambition sans bornes, & d'une inconstance qui n'avoit point d'exemple. Leurs maris ne furent pas long-tems à se repentir de leurs choix; mais il étoit trop tard. Ils crurent pouvoir les guérir de leurs foiblesses par des raisons souvent répétées; mais elles n'avoient point d'oreilles pour les entendre. Ils agirent en maîtres, & leur firent entendre qu'étans leurs chefs, elles devoient se soumettre; & ils aprirent par leur propre expérience qu'une femme animée de quelque passion, est aussi difficile à conduire qu'un vaisseau battu de la tempête. Ils furent donc contraints de cesser leurs leçons.

Vous jugez bien, Monsieur, que des enfans nez de telles meres, ne devoient recevoir qu'une éducation conforme à la passion qui les dominoit. Bizaris élevoit les siens dans l'amour des richesses & des plaisirs, & toute la Philosophie de Dariante ne pouvoit l'empêcher. Les leçons contraires qu'il donnoit

Digitized by Google

donnoit à ses enfans ne les touchoient point, parce qu'elles n'étoient point si conformes à la corruption dans laquelle nous naissons tous.

Cléophon fut plus heureux. Luxivie élevoit à la vérité, ses enfans dans des sentimens d'orgueil ; mais elle avoit pour principe, que l'estime des hommes, & sur-tout des gens de mérite est à préférer aux richesses. Cléophon sçut profiter de sa foiblesse, & fit donner à ses enfans l'éducation du monde la plus parfaite.

Tout le monde parloit, dans la Ville, des enfans de Cléophon, dans les termes les plus obligeans ; & si Luxivie en fut charmée, Bizaris en conçut de son côté une jalousie qui ne lui donnoit point de repos. En vain vouloit-elle faire valoir les biens immenses de ses enfans, & leurs talens pour en aquérir encore davantage ; on les regardoit, tout au plus, comme l'Ane de la Fable, qui s'en faisoit accroire parce qu'il étoit chargé de reliques. Enfin les enfans de Bizaris n'avoient de partisans qu'autant qu'ils s'en faisoient, en rendant participans de leurs plaisirs ceux qui étoient de ce goût.

Il n'en étoit point ainsi des enfans

de Luxivie, tout le monde les recherchoit ; & ceux qui vouloient se faire estimer, n'avoient point d'autre parti à prendre, que de les voir & de s'en faire aimer.

Bizaris pressée de sa jalousie, anima ses enfans contre ceux de Luxivie. Les premiers insultoient les autres, mais ceux-ci ne répondoient à leurs injures que par un silence affecté, qui marquoit assez le peu de cas qu'ils faisoient de leurs discours. Dariante & Cléophon firent leur possible pour empêcher une inimitié naissante, leurs amis communs firent ce qu'ils purent pour faire entendre à Bizaris & à ses enfans, le tort qu'ils se faisoient de parler mal des personnes, à qui le public avoit donné son estime avec justice, rien ne les put convaincre. La haine de Bizaris augmentoit de jour en jour, il falut se séparer & les deux Amis ne se virent plus que secrettement.

Voilà, Monsieur, dit le Chevalier, une Histoire qui me paroît représenter parfaitement l'antipathie qui se trouve entre deux Nations différentes ; elle est presque toujours fondée sur l'estime que tout le monde fait de ce Peuple, plus que de l'autre. Pourquoi le

Digitized by Google

le plus foible, semblable à Bizaris, ne rend-il pas justice au plus fort, & pourquoi ne tâche-t-il pas de l'imiter, en rendant ses mœurs semblables aux siennes; la paix régneroit par-tout, les Sciences & les Arts seroient dans l'éclat le plus brillant, & la noble émulation qui seroit entre les Nations, les feroit vivre dans une union parfaite, communiquans leurs lumiéres l'un à l'autre. En un mot Dariante & Cléophon se verroient avec plus de liberté.

Clairenville après avoir remercié le Chevalier de sa complaisance, le loua fort de sa maniére de narrer. Mais, Monsieur, ajouta-t-il, qui voudroit faire une adaptation exacte de tous les traits délicats de cette Histoire, y trouveroit bien des véritez que vous affectez de passer sous silence. Je ne sai même, Monsieur, ce que j'en dois penser, elle me paroît trop juste, pour n'avoir point été faite exprès & ce n'est point à Malte, Monsieur, que vous l'avez composée.

Je vous l'avoue, dit le Chevalier, je me suis fait une habitude de ces sortes de Paraboles, parce que j'ai toujours regardé cette maniére de parler aux hommes, comme plus douce &

Digitized by Google

plus polie que ses autres ; mais en vérité si ses comparaisons font plaisir à quelques personnes, en voit-on beaucoup qui se rendent assez de justice pour s'y reconnoître. L'homme n'écoute aujourd'hui que ses passions, & il en est aveuglé sans le savoir. Lorsque le Prophête demanda à David ce que méritoit un homme, qui, riche en brebis, avoit eû la cruauté d'enlever la seule qu'un homme pauvre possédoit, il sentoit bien l'injustice que contenoit cette Parabole ; mais enyvré de la passion qu'il avoit pour Betsabé, il ne put en pénétrer la fin ; il falut que le Prophête lui dit, c'est vous qui êtes cet homme, parce que vous avez enlevé à Urie la seule femme qu'il avoit. Voilà où se trouvent réduits aujourd'hui tous les hommes, & je ne vois point de remédes à leurs maux, parce que leurs maladies sont extrêmes, & qu'ils en font gloire.

Clairenville s'aplaudit intérieurement du jugement qu'il avoit porté d'abord du Chevalier ; il vit bien qu'il ne s'étoit point trompé, mais il se sentit piqué de la curiosité la plus vive de le connoître particuliérement. Il ne lui paroissoit pas aisé de faire parler un hom-

Digitized by Google

homme plein d'esprit & de mérite, & dont la modestie étoit peinte sur le visage ; cependant il se détermina à ne point chercher de détour, & lui demanda, s'il lui seroit permis de savoir avec qui il avoit l'honneur de converser. Hélas, dit le Chevalier, vous avez peut-être conçu de moi une idée avantageuse, & si je me fais connoître, Monsieur, vous ne m'estimerez plus. J'ai mal suivi moi-même les belles maximes dont je suis rempli ; je sens comme les autres hommes la peine d'avouer mes foiblesses ; mais je veux en guérir, il faut les déclarer. Vous me permettrez seulement, Monsieur, de ne point dire mon nom & de déguiser ceux qui ont part à mon Histoire. Clairenville consentit à tout, & le Chevalier commença ainsi.

Je suis du dauphiné & fils unique. Mon pere desespérant quelques années après ma naissance, d'avoir d'autres enfans, crut ne devoir rien épargner pour me donner toute l'éducation dont je lui paroissois susceptible. Je n'avois point encore dix ans, lorsqu'il m'envoya à Paris chez un de ses amis, qui pour l'amour de mon Pere, se chargea de moi avec plaisir. Il me donna

des

des Maîtres de tout genre, & j'apris avec plaisir tout ce qu'ils m'enseignoient, pendant le cours de mes humanitez. Mais à peine eus-je goûté la Philosophie par la lecture des Livres que mon Précepteur me mit entre les mains, que je sentis un dégoût secret pour plusieurs choses qu'on me faisoit aprendre; entr'autres, la Danse me devint insuportable. Je n'y trouvois ni raison, ni bon sens; je n'y voyois qu'une foible & basse mécanique, que des hommes peu espritez font exercer aux Marionnettes, & j'en rougissois de honte. Je ne regardai donc alors, comme digne d'un honnête homme, que la Musique & la Peinture; c'est aussi tout ce qui m'est resté des Arts que l'on m'a fait aprendre.

Je m'apliquai donc de toutes mes forces, à l'étude de la Philosophie, & j'y trouvois un plaisir si grand, que je résolus dès-lors d'en faire, toute ma vie, mon unique occupation. Mais hélas, mes Maîtres, de qui j'aprenois tant de belles choses, avoient négligé de m'instruire de la principale: j'ignorois le danger évident où s'expose un jeune homme qui entre dans le monde, quand il ne le connoît pas.

J'é-

Digitized by Google

J'étois à l'Académie, pour y faire mes exercices, & je m'y trouvai lié d'amitié avec plusieurs Messieurs de mon âge, qui aimoient autant le plaisir que j'en avois d'indifférence. Je crus que la complaisance & la politesse exigeoient de moi, d'être quelquefois de leurs parties. Nous faisions souvent des visites ensemble, je m'accoûtumois insensiblement à cette vie molle & dissipée, l'habitude m'en paroissoit douce, & toute ma Philosophie disparoissoit, sans m'en apercevoir.

Un jour mes amis liérent une partie de promenade dans le Bois de Boulogne, avec quelques Dames & ils voulurent que j'en fusse. J'y consentis volontiers, mais je ne fus pas longtems dans le Bois, que je me reprochai ma legéreté, je sentis le péril où j'étois; & par un aveuglement étrange, je ne crus pas devoir l'éviter.

Quoique la campagne donne beaucoup de liberté, il y avoit parmi les Dames, une jeune Demoiselle plus composée que les autres. Je ne la trouvai point belle, mais sa bonne mine & ses yeux pleins de feu, firent sur moi une étrange impression. J'aproch d'elle, je lui parle, & je lui trouve u

espr

esprit infini, & une politesse qui n'étoit pas commune.

Je crus d'abord que son esprit seul avoit part au plaisir que je prenois auprès d'elle; mais à peine un de mes amis fut-il avec nous, que je sentis un vrai chagrin de ne pouvoir plus l'entretenir seul; je m'en éloignai, & une secréte inquiétude s'empara de mon ame; je veux réfléchir sur mon état, & je n'en suis déja plus capable. Je cherche la solitude, croyant pouvoir réfléchir avec plus de facilité, mais tous mes soins sont inutiles, mon imagination ne me représente autre chose que l'image de cette Demoiselle; mon esprit tout occupé d'elle, me répéte cent fois ce qu'elle m'avoit dit, & tout rempli de ses mérites, mon cœur me dit qu'elle est aimable.

J'étois alors enfoncé dans le plus profond du Bois sans m'en apercevoir, la voix seule d'un de mes amis qui m'apella, me fit apercevoir que j'étois écarté. Je lui voulus du mal de m'apeller, je trouvois mes rêveries si douces, que j'eusse voulu rêver toujours. Cependant je rejoignis la compagnie, qui me railla d'abord de ma solitude; & j'étois si préoccupé que je n'au-

Digitized by Google

n'aurois pû répondre, si un de mes amis ne m'avoit tiré d'embarras, sans le savoir, en disant que j'étois allé rêver à quelque problême de mathématique. Je le pris sur le même ton, en badinant, & par là je me tirai d'affaire.

Cette journée me parut durer un mois ; la contrainte où j'étois me fit souffrir plus que je ne le puis dire. Je ne trouvois de plaisir que dans la conversation de l'objet trop aimable qui m'avoit blessé ; mais n'étant pas seul avec elle, je n'osois pas trop lui parler, dans la crainte de laisser échaper quelque terme qui découvrît les sentimens secrets que j'avois conçu pour elle. Je souhaitois quelquefois que le Soleil précipitât sa course, pour accélérer notre retour à Paris ; & un moment après je craignois d'être privé de la présence séduisante d'une personne que j'aurois dû éviter. Nous ne nous séparerons que trop-tôt, disois-je alors, & quel mal m'a-t-elle fait pour vouloir la fuir comme une ennemie ; si elle est cause du trouble où je suis, elle en est la cause bien innocente. Son esprit me charme & n'est-ce pas là ce que je trouve en elle de plus beau, qui a-t-il en cela de criminel, & pourquoi

vouloir fuir une personne que tout homme d'esprit recherchera toujours avec empressement ?

C'étoit ainsi que j'aidois à me tromper moi-même, en me flâtant ; mais je ne m'aperçus bien de mon égarement, que lors que renfermé seul dans ma chambre, je me vis livré entiérement à moi-même. Rien n'est comparable au trouble que je sentis ; mille pensées différentes m'agitoient à la fois ; Sophie, c'est le nom que je donne à la Demoiselle dont il s'agit ici, Sophie, dis-je, se presentoit à moi sous des formes différentes ; je ne voyois en elle que des perfections sans fin, je ne croyois point de femme au-dessus d'elle. Qu'elle est digne d'admiration, qu'elle est aimable, disois-je, & quel est l'homme heureux qui possédera une Epouse si parfaite !

Je souhaitois bien être cet Epoux heureux, mais aussi-tôt la modestie que j'avois remarqué dans Sophie, me reprochoit ma foiblesse ; & parce qu'elle me persuadoit que Sophie étoit incapable d'avoir pour quelqu'un les sentimens que j'avois pour elle, je rougissois de honte de voir un fille posséder plus de vertu que moi. Je me sentis alors animé d'une vraye indignation

tion contre moi-même, & je pris enfin la résolution de combattre de toutes mes forces, la passion naissante qui ne m'obsédoit déja que trop. Je passai la nuit sans dormir, & je me confirmai dans la résolution de me vaincre, à quelque prix que ce fût.

Je crus le lendemain matin, que le moyen de me guérir le plus certain, étoit de m'apliquer à l'étude, comme j'avois coûtume de faire, & en cela je ne me trompois pas; j'ouvre mes Livres; mais toujours l'esprit rempli de Sophie, je n'y vois que son portrait & son nom gravé par-tout. Je désiste aussi-tôt, au lieu de me contraindre, & je prends un parti aussi extravagant que la passion dont j'étois agité, est capable d'inspirer. Je m'imaginai donc que Sophie étoit capable de me reprocher sans cesse, par sa sagesse, la foiblesse de mon cœur; je résolus de la voir; & pour en trouver le moyen, je sortis pour aller à l'Académie, où j'étois sûr de rencontrer mes amis.

A peine me virent-ils entrer, qu'ils vinrent au-devant de moi, & me demandérent si je voulois aller avec eux, pour souhaiter le bon jour aux Dames avec qui nous avions été au Bois de

Bou-

Boulogne. Vous jugez bien, Monsieur, du plaisir que me fit cette proposition, j'y consens, & nous partîmes. Nous vîmes les Dames, mais je ne vis point Sophie, & je mourois d'impatience de la voir. Nous demandâmes de ses nouvelles; & on nous répondit qu'elle se portoit bien. Une réponse si froide me fut bien sensible, parce que je croyois que tout le monde devoit avoir, pour Sophie, la même ardeur que moi. Enfin nous sortîmes, & je demandai à mes amis pourquoi Sophie n'avoit point paru. Ils me répondirent qu'elle ne paroissoit presque jamais; qu'elle aimoit beaucoup la solitude, & que son plus grand plaisir étoit de converser avec les morts.

Je fus charmé de cette découverte, & aprenant par-là que nous avions les mêmes inclinations, je me flattai qu'elle pourroit bien avoir conçu pour moi le même amour que je sentois pour elle. Je ne pensois plus dès-lors à me guérir, mais bien aux moyens de la voir & de lui déclarer les sentimens de mon cœur.

Il se presenta peu de jours après l'occasion la plus favorable que je pouvois espérer. La mere de Sophie deman-

da-

Digitized by Google

da à un de mes amis un Précepteur capable d'élever un jeune garçon qu'elle avoit, & qu'elle aimoit, comme je l'ai sçu depuis, plus que Sophie sa sœur. Cet ami, peu au fait de ces sortes de choses, dit à cette Dame qu'il m'en parleroit, & qu'il me prieroit même de venir avec lui chez elle, pour qu'elle pût s'expliquer avec moi. Il m'en parla effectivement, & il me fit plus de plaisir qu'il ne pensoit, en me proposant cette visite. La partie fut arrêtée pour le lendemain.

J'y fus avec lui, résolu d'exécuter le projet ridicule que j'avois formé. Dans quel aveuglement l'amour n'est-il pas capable de nous jetter ! Je voulois me donner moi-même pour Précepteur de l'enfant, pour me faciliter le moyen de voir plus souvent Sophie, sans penser un moment à la disproportion qui se trouvoit entre cette famille, quoique noble, & la mienne, ni à l'indignation que mon Pere auroit conçu contre moi.

Sophie étoit l'unique objet de mes pensées ; je me serois estimé trop heureux de tout souffrir pour l'amour d'elle, & j'aurois assurément suivi cette extravagante pensée, si je m'étois trou-

vé

vé seul avec la mere de cet enfant, mais mon ami me retint, par la crainte qu'il ne soupçonnât une inclination trop forte que je voulois encor cacher.

J'avois en main plusieurs personnes capables d'élever des enfans, mais je me donnai bien de garde de le dire; je promis seulement de chercher, & je feignis d'avoir de la peine à trouver quelque personne convenable, afin de me procurer plusieurs fois le plaisir d'aller dans un lieu habité de Sophie.

Je fis durer ce plaisir aussi long-tems qu'il falut pour me rendre dans la maison plus familier que je n'étois auparavant. J'y réussis jusqu'à ce point de me faire prier de veiller un peu sur le Précepteur que je donnai, & sur l'éducation de l'enfant. Je le promis, & je tins très-fidélement parole. Je voyois donc souvent Sophie, & plus je la voyois, plus j'en étois enchanté; mais je n'avois point encor pû l'entretenir, comme j'aurois voulu, pour lui faire un aveu sincére de la folle passion que j'avois pour elle.

Un jour que j'étois avec Madame sa mere, elle m'aporta un Livre, & me demanda ce que j'en pensois. Ce Livre m'étoit inconnu, c'est pourquoi

je

Digitized by Google

je la priai de me le laisser, lui promettant de lui en dire mon sentiment le lendemain. Je l'emportai donc, & je le baisai cent fois, parce qu'il venoit de Sophie; mais ma surprise fut extrême quand je trouvai dans ce livre les maximes, dans lesquelles j'avois été élevé, que j'avois aimé autrefois avec tant d'ardeur & que ma passion m'avoit fait oublier d'une maniére si honteuse.

C'étoit l'usage des Passions du Pere Sénaud, quatriéme Supérieur général de la Congrégation de l'Oratoire. Ce Livre me tomba des mains, & je me vis alors agité de pensées différentes qui ne me faisoient pas plaisir. Entr'autres pensées qui m'occupoient, je m'imaginai que Sophie s'étant aperçuë de mon amour, m'avoit donné ce Livre pour me guérir; cette pensée me frapa vivement, & j'avois peine à digérer une raillerie d'autant plus piquante, qu'elle étoit plus cachée. Cependant mon amour toujours flâteur, m'assuroit fort que Sophie avoit pour moi de l'estime, puisqu'elle ne m'avoit donné ce Livre que pour lui en dire mon sentiment. On se flâte toujours quand on aime, & j'aimai mieux

me

Digitized by Google

me reposer dans cette pensée que dans les autres.

Quoique ce Livre soit excellent, je ne pûs me résoudre à le lire, de peur d'y voir ma condamnation. Vous voyez, Monsieur, que ma maladie étoit extrême ; elle alloit jusqu'à la phrenésie, puisque je craignois un remède qui pouvoit me redonner la santé. Que l'homme est foible, qu'il est ennemi de lui-même, & que l'amour propre est dangereux ! je craignois de voir dans ce Livre un portrait de moi-même tout différent de l'idée que je m'en étois formé ; je m'aplaudissois dans ma foiblesse, & ce Livre m'auroit fait voir dans toute ma difformité. C'étoit ce que j'apréhendois le plus, je le savois bien, mais je ne pouvois me forcer de le lire ; ma passion parloit bien plus haut que la raison, je pensois à Sophie, c'est tout ce que je voulois faire.

Je raportai donc ce Livre à Sophie & je le lui rendis, en lui disant, qu'il étoit digne d'elle, & que je ne l'en aurois pas privée un seul moment, si j'avois eu la précaution de regarder le nom de l'Auteur, parce que ce nom seul faisoit le panégyrique du Livre. Je suis ravie, Monsieur, me dit Sophie, qu'il

soit

Digitized by Google

soit de votre goût; pour moi je le lis souvent, persuadée que les hommes ne tombent dans leurs égaremens, que parce qu'ils ignorent l'usage qu'ils doivent faire de leurs passions, en ignorant l'objet qu'elles doivent se proposer.

Vous parlez bien, Mademoiselle, lui dis-je alors; mais est-on toûjours maître de s'attacher à un objet plutôt qu'à un autre? Sans doute, Monsieur, dit-elle, je crois qu'un avare & qu'un ambitieux peuvent sentir vivement que les richesses & le faste sont indignes de la grandeur de l'homme, qui est né pour quelque chose de plus relevé que la créature; & il est vrai que si la créature est faite pour lui, il n'est point fait pour elle.

Je conviens que l'objet d'un avare & d'un ambitieux, est l'objet d'un insensé, lui dis-je; mais vous ne dites rien de ses objets plus dignes de nous, parce qu'ils sont plus semblables à nous mêmes. Croyez-vous donc qu'il soit aisé de voir Sophie sans l'aimer, & que ce soit un crime de la voir gravée dans son cœur? Elle rougit à ce discours: Hé quoi, dit-elle, Monsieur, vous pouvez railler, je ne l'aurois pas cru d'un Philosophe, comme vous. Mais croyez,

Digitized by Google

Monsieur, que je ne suis point dupe de votre compliment, parce que je vous croi au-dessus de toute foiblesse. Je rougis de honte à mon tour, & je me trouvai si déconcerté de la réponse de Sophie, que je n'eus point la force de lui en dire davantage. Mais Madame sa mere, aussi foible que moi, prit mon parti avec autorité. Sophie eut beau dire, ses raisons ne firent sur sa mere aucune impression; mais se trouvant dans l'impossibilité d'y répondre, elle lui imposa silence d'une maniére si dure, que j'en fus pénétré de la plus vive douleur. Sophie se retira, & je sortis peu de tems après.

Je rêvois profondément dans ma chambre à ce qui venoit d'arriver, lors qu'une femme inconnuë m'aporta une Lettre, & se retira aussi-tôt. La Lettre étoit de Sophie, & dès que j'eus lu son nom, tout le corps me trembla, un frisson violent s'empara de tous mes membres, tous mes sens furent troublés; & me rapellant ce qui s'étoit passé entr'elle & sa mere, je n'osois lire cette Lettre, ne doutant pas qu'elle ne fût remplie de reproches, & peut-être quelque chose de pis. Je pris tout le tems nécessaire pour me rassurer; je regar-

dai

Digitized by Google

dai ensuite la Lettre d'un air timide, & je fus saisi de douleur de la voir mouillée de quelques larmes que Sophie avoit laissé répandre en écrivant.

Il n'y eut point alors de reproches que je ne me fisse. Je ne conçus que trop que j'étois la cause de la peine de Sophie ; quoi ! disois-je alors, fut-il jamais malheur égal au mien ! je veux faire pressentir à Sophie l'amour extrême que j'ai pour elle, & sans le vouloir, je suis la cause de sa peine ! Les larmes dont cette Lettre est trempée, me reprochent mon imprudence, & m'assurent de l'état violent où j'ai jetté l'objet de mon amour. Sophie, ma chére Sophie.... je n'en pus dire davantage, la douleur me pressoit trop vivement, & je ne pus me soulager qu'en répandant un ruisseau de larmes.

Quand je fus revenu du trouble où j'étois, je repris encore une fois la Lettre, je la lus, & je n'y trouvai rien de ce que je m'étois imaginé. Sophie toujours sage, ne sortoit jamais de son caractére. Voici ce que contenoit sa Lettre.

Digitized by Google

MONSIEUR,

Malgré le discours galant que vous m'avez tenu tantôt, je suis si persuadée de votre sagesse, & de votre prudence, que je ne crains pas de vous écrire avec toute la confiance possible. La maison de ma mere est un enfer pour moi, depuis la promenade du Bois de Boulogne, & il n'est point de mauvais traitement que je ne reçoive d'elle, je ne sai pourquoi. J'ai d'autant moins de peine à vous le dire, que vous en avez vu tantôt quelque chose, sans quoi j'aurois souffert toute ma vie, sans vous en parler. Je ne vous prie pas de parler à ma mere en ma faveur, votre démarche ne serviroit qu'à l'aigrir davantage contre moi. Mais priez la de me laisser entrer dans un Couvent; c'est tout ce que je souhaite, & vous l'obtiendrez sans peine. Si vous voulez me persuader, Monsieur, que vous avez conçu pour moi quelque estime, j'espére de vous, pour me le prouver, la grace que je vous demande,

SOPHIE.

Cette

Cette Lettre me jetta dans une agitation cruelle, & je ne savois quel parti prendre. J'aime Sophie, disois-je, l'amour que j'ai pour elle ne me permet pas de refuser ce qu'elle exige de moi. Si je le fais, je la perds pour toujours; si je la refuse, puis-je dire que je l'aime ? L'embarras étoit extrême pour un Amant aussi passionné que moi. Mais avant de décider lequel des deux partis je devois prendre, je crus devoir aprendre d'elle, en quelle qualité elle vouloit entrer dans un Cloître. Je me déterminai donc à lui écrire cette Lettre.

MADEMOISELLE,

Ne doutez pas de mon estime; je suis prêt de tout faire pour vous la prouver. Si vous connoissiez la peine extrême que je ressens de vos malheurs, vous sauriez que quelque chose de plus vif, que la simple estime, me dévoüe entiérement à votre service. Mais avant que de rien entreprendre, me seroit-il permis de vous entretenir un moment ? Le respect profond que j'ai pour vous ne m'auroit pas permis de vous demander cette grace, dans une autre circonsi-

Digitized by Google

tance que celle où vous vous trouvez : Mais j'ai mille choses à vous dire qui vous regardent, ne balancez pas de m'accorder un moment. Vous serez plus persuadée que jamais, après cette entrevuë, que personne n'a eu pour vous un attachement plus respectueux que le mien.

N'ayant personne à qui je pusse confier cette Lettre, il fallut attendre l'occasion favorable de la lui donner moi-même. Je la lui donnai effectivement quelques jours après, & elle épia le moment que je sortois, pour me dire qu'elle me prioit de me trouver le lendemain aux Thuilleries, à six heures du matin.

Je m'y rendis au lever du Soleil, & j'eus tout le tems de faire de sérieuses réfléxions sur l'amour extrême que je sentois pour Sophie, & sur le parti qu'elle vouloit prendre. Je m'imaginai bien, que les chagrins que lui donnoit sa mere la faisoient porter à cette extrêmité ; son esprit, sa jeunesse, son caractére doux & bienfaisant m'assuroient qu'elle ne s'étoit point attiré ces traitemens si durs. Une secréte compassion s'empara alors de mon cœur,

&

& en pensant qu'elle alloit devenir la victime de la bizarerie d'une mere injuste, si, par ce motif, elle prenoit le parti du Cloître, je fondois en larmes, & je ne pouvois soutenir le triste spectacle de cette jeune Demoiselle immolée à la haine, sans aparence de raison.

J'étois en cet état quand Sophie parut, & je ne pus si bien cacher mes larmes, qu'elle ne s'en aperçût bien. Eh, Monsieur, me dit-elle, vous pleurez ; n'avez-vous donc que des pleurs à me faire voir, & des soupirs à me faire entendre ? Pardonnez, lui dis-je, Mademoiselle, pardonnez les justes pleurs que je répands. Puis-je être convaincu de la confiance que vous avez en moi, sans ressentir en moi-même, les mouvemens de tendresse d'un ami sincére ? Il faudroit avoir le cœur bien dur, pour n'être point attendri des peines que vous souffrez ; & par surcroît de malheur, je vois que vos chagrins vous déterminent à prendre un parti qui ne servira qu'à les augmenter. Non, Sophie, je ne puis me résoudre à demander pour cela, le consentement de Madame votre mere, je suis trop de vos amis pour consentir à vos malheurs ; voilà, Ma-

demoiſelle, en abregé ce que j'avois à vous dire.

Sophie après avoir prié les femmes qui l'accompagnoient de s'écarter un peu, me parla ainſi. Je ne puis croire, Monſieur, que vous n'ayez point d'autres choſes à me dire, & que la ſeule compaſſion vous faſſe verſer des larmes ſi abondamment. Pourquoi vous déguiſer, me croyez-vous capable de quelqu'indiſcrétion? Si je la ſuis, Monſieur, le Cloître vous ſera garant de votre ſecret. Adieu donc, Sophie, lui dis-je alors, ſi le Cloître a pour vous tant de charmes, ſi je ne puis vous détourner d'un deſſein ſi fatal à mon repos..... Que dites-vous, dit Sophie? Je dis, Mademoiſelle, que j'ai conçu pour vous l'amour du monde le plus innocent & le plus tendre; il n'eſt plus tems de le diſſimuler, je vai vous perdre pour toujours, & je me vois condamné à traîner loin de vous une vie languiſſante; n'eſt-il point juſte qu'au moins, j'aye la conſolation de vous le dire. Je ſai que cet aveu ne peut que vous déplaire; mais pardonnez, Mademoiſelle, pardonnez à l'ardeur qui me force à parler; & pourquoi me tairois-je, mes larmes n'ont-elles pas découvert

couvert mon secret ? Oui, Sophie, je vous aime, votre esprit, vos manières, vos inclinations, tout m'a charmé en vous, je vous le dis & je vous perds. Fut-il jamais un sort plus affreux que le mien ! Quoi ! je vous perds, belle Sophie, mes yeux ne verront plus l'objet qui m'a charmé ! C'en est donc fait, & il ne me reste, pour toute consolation, que le triste plaisir de l'aveu respectueux que je viens de vous faire. Je vous porterai par-tout dans mon cœur, charmante Sophie, je publierai par-tout votre vertu, & je vous regarderai comme un modèle parfait de modestie & d'innocence qui m'annoncera jusqu'au tombeau, votre victoire & ma foiblesse. Adieu, Sophie, adieu.

J'allois me retirer pénétré de la plus vive douleur, mais elle m'arrêta & me dit : Dans quel trouble me jettez-vous, Monsieur ? quoique mon cœur soit incapable d'aimer avec autant de tendresse que le vôtre, parce qu'il est persuadé qu'on ne peut aimer, sans qu'il en coute un peu d'innocence ; cependant je ne suis pas insensible à votre douleur ; & s'il faut vous parler avec plus de franchise, si je me fais Religieuse, c'est moins par le motif des cha-

Digitized by Google

grins qu'on me donne, que par raiſon. Croyez-vous donc, Monſieur, que je trouve quelqu'agrément à prendre ce parti ? non, non, Monſieur, j'ai trop fréquenté les Cloîtres pour ne les pas connoître. Je ſai que l'injuſtice, l'ambition, la haine, la jalouſie, l'avarice, la diviſion, n'y ſont que trop ordinaires, ſans parler des autres vices que ces premiers entraînent après eux. Mais enfin, Monſieur, je ſuis en âge de prendre un parti. Dois-je reſter fille ? il faut m'attendre à la peſécution la plus cruelle. Dois-je me marier ? il eſt ſi peu d'hommes qui me conviennent, que je ne puis m'y réſoudre, & je n'ai point aſſez de bien pour pouvoir faire un choix. Vous le voyez, Monſieur, la pauvre Sophie eſt née pour être malheureuſe ; mais heureuſement, j'ai aſſez d'éducation, & de lecture pour pouvoir me conſoler dans une petite Cellule, où je ferai mes efforts pour ignorer ce qui ſe paſſera dans le reſte de la maiſon, & ne prendre aucune part à ſes intrigues. Obligez-moi donc, Monſieur, de parler à ma mere, & obtenez ſon conſentement pour moi.

Oui, Mademoiſelle, lui dis-je, je lui parlerai, mais ce ſera pour vous demander

Digitized by Google

mander en mariage : ah, Monsieur, s'écria-t-elle, qu'allez-vous faire ? voulez-vous donc devenir mon bourreau, & savez-vous bien à quoi vous vous exposez vous-même ; connoissez-vous ma mere ? il n'est point.... Hélas qu'allois-je dire ? Hé de grace, Monsieur, éloignez de vous une pensée qui ne peut m'être que funeste ; c'est Sophie, c'est la malheureuse Sophie qui vous en prie. Adieu, Monsieur, le tems me presse, je vous en dirai peut-être un jour davantage, mais il n'est point encor tems. Si vous trouvez un autre tempérament que de me demander en mariage, je laise le tout à votre prudence, mais ne me rendez pas plus malheureuse que je la suis. Elle poussa un profond soupir, & se retira.

J'admirai, dans ce moment, plus que jamais, la sagesse, la prudence, l'esprit & l'expérience de cette Demoiselle encore jeune, car elle n'avoit alors que dix-sept ans. Mais réfléchissant sur l'effroi dont Sophie avoit été frapée, quand je lui avois parlé de sa mere, j'eus beau en chercher la raison, ce fut toujours pour moi une énigme qu'il me fut impossible d'expliquer. Il étoit déja tard, & je me re-

tirai chez moi dans le dessein de voir sa mere l'après-dînée.

En effet, je me transportai chez elle, & je la trouvai seule. Après les premiéres honnêtetez, je lui demandai des nouvelles de Sophie. Elle est en sa chambre, me dit-elle, il faut l'y laisser. Mais, Madame, lui dis-je, un peu trop de solitude pourroit altérer sa santé, il seroit bon de l'en distraire de tems en tems. Bon, bon, Monsieur, dit elle, il est bon qu'elle s'y accoutume, elle n'est propre qu'à être Religieuse, & elle aura moins de peine à se faire au silence. Ce discours me frapa comme un coup de foudre, & je ne sçus à quoi l'attribuer. Je rompis cette conversation, en apellant son petit-fils, que j'interrogeai sur ses études; mais je vous avoue que ce ne fut point sans beaucoup de distraction.

Je l'interrogeois encore & sa mere m'interrompit, en disant : que des enfans seroient heureux, Monsieur, qui auroient un tel pere que vous; que leur éducation seroit riche, & qu'ils seroient différens des autres! Elle continua quelque tems sur le même ton, & je répondis à toutes ses honnêtetez, comme on a coutume de le faire. Mais

je

je fus un peu surpris, quand, me levant pour m'en aller, elle me pria de rester encore auprès d'elle, ce qu'elle fit plusieurs fois, & ce qu'elle n'avoit jamais fait. Cependant j'attribuai cela, à ce qu'elle étoit seule, contre son ordinaire. Je me levai, enfin, & je pris congé d'elle.

L'adieu trop affecté qu'elle me fit, ne me plut point, & l'ardeur avec laquelle elle me pria de revenir la voir le lendemain, acheva de me confirmer dans le soupçon qu'elle avoit pour moi des sentimens qui ne lui convenoient pas. Sophie avoit bien raison de m'empêcher de la demander pour Epouse à une telle mere. Je ne fus plus surpris des mauvais traitemens qu'elle enduroit, mais j'admirai autant la sagesse & la discrétion de la fille, que j'eus en horreur l'extravagance de la mere. Je résolus cependant d'y retourner le lendemain, comme je l'avois promis, afin que connoissant mieux les sentimens de la mere, je pusse être plus utile à la fille.

Je ne sai si la bonne Dame s'étoit aperçuë du froid avec lequel j'avois répondu à ses honnêtetez; elle ne se trouva pas d'abord chez elle quand j'y fus

le

le lendemain, du moins, on me dit qu'elle n'y étoit pas. Mais sa fille de chambre vint me recevoir, & me prier d'entrer, en assurant que sa Maîtresse ne tarderoit point à venir. Elle ne différa en effet qu'autant qu'il le falut, pour débiter les mauvais discours que sa fille de chambre devoit me tenir si la chose n'avoit point été aussi sérieuse qu'elle l'étoit; il y avoit de quoi mourir de rire.

Imaginez-vous une Vieille dont la peau étoit tout-à-fait semblable à celle d'une Momie; les yeux très-petits & sans sourcis; les jouës creuses comme des vessies de porc dont on pompe l'air; son nez fort long & très-affilé, distiloit sans cesse comme le chapiteau d'un Alambic, & venoit en arcade, couvrir le milieu de sa bouche. Cette charmante personne affectoit souvent, pour faire l'agréable, de rire en me parlant. Sa bouche étoit parfaitement bien fenduë, & me faisoit voir, en riant, un antre vaste & profond; qui n'avoit plus pour ornement que deux dents fort longues, semblables aux défenses d'un jeune Sanglier, & qui se courboient en-dedans comme des dents de Lièvre. C'étoit enfin cette burlesque

que figure, qui étoit chargée de faire valoir tous les charmes de sa Maîtresse, & de me dire tout ce qui étoit capable d'alumer dans mon cœur les feux les plus impudiques.

Je ne l'écoutois pas trop patiemment, & je pensois à la traiter comme elle le méritoit, lorsque sa Maîtresse entra parée comme un Autel de Confrérie. Sa parure & ses airs affectez, firent sur moi une impression toute contraire à ce qu'elle s'étoit proposé : la simplicité de Sophie se présenta à mon esprit avec tous ses charmes, & je regardai la mere d'un air aussi méprisant, que si j'eusse vu une Commédienne. Il m'échapa quelques soupirs, en pensant à Sophie, & sa mere crut que sa beauté me les avoit arrachez. Eh quoi, Monsieur, dit-elle, vous soupirez, est-il une beauté assez piquante pour faire soupirer un Cavalier aussi accompli que vous ? Vous connoissez peu votre mérite, Monsieur, & je crois que vous faites soupirer plus de Belles qu'il n'y en a pour qui vous soupirez. Il est si peu d'hommes faits comme vous, que je suis persuadée que vous ne pouvez paroître, sans porter dans les cœurs des coups mortels & certains. Vous triom-

phez

phez par-tout, Monsieur; heureuse la Beauté qui pourra triompher de vous!

Je vis bien qu'il étoit dangereux pour moi, de répondre sérieusement à des discours que l'amour seul me paroissoit dicter. Je lui dis donc; je ne sai, Madame, par où j'ai pu mériter les idées trop flâteuses que vous vous êtes faites de moi, ce portrait est trop fardé pour m'y reconnoître; & je sai trop que les hommes qui aiment autant que moi le cabinet, ne sont guére propres à faire des conquêtes, & un Galant Philosophe doit être, je crois, bien insipide.

Je comptois bien, me dit-elle, Monsieur, que le cœur d'un Philosophe est plus difficile à vaincre qu'un autre, mais aussi la conquête en est bien plus glorieuse. Si nous étions encore dans le tems des Métamorphoses, & qu'une Belle pût se changer en Livre, j'avouë que la victoire seroit bien plus aisée, elle seroit même certaine. Je ne sai, Madame, lui dis-je, si je m'y laisserois prendre, à moins que je pusse avoir le plaisir d'en changer aussi souvent que je change de Livre. Ah, Monsieur, me dit-elle, voilà, pour le coup, un trait de Philosophe qui ne sait pas se contraindre,

ni

ni dissimuler poliment les pensées qu'il devroit taire. Eh, Madame je vous l'avois bien dit qu'un Philosophe & la galanterie ne pouvoient sympathiser; devez-vous donc être surprise de ma réponse? Monsieur, Monsieur, dit-elle, vous êtes plus poli quand vous voulez, & il y a certainement de l'affectation dans votre fait. Je vous entens plus que vous ne pensez, & je me souviendrai de ce trait. Elle prononça ces derniéres paroles d'un air qui me fit comprendre qu'elle étoit piquée, & je ne pus, le reste du tems, la retirer d'une rêverie qui lui permettoit à peine de me répondre.

Quand je fus seul & que j'eus bien considéré toutes les circonstances de cette avanture, je m'imaginois d'abord qu'il falloit feindre avec cette Dame, & je me repentis d'avoir poussé la raillerie si loin, parce que j'avois lieu de craindre que toute la fureur de cette femme passionnée, ne retombât sur mon aimable Sophie. Mais je changai bientôt de sentiment, & je vis bien que si je feignois de l'aimer, j'allois allumer sa passion à un excès qui seroit à redouter, parce que je n'ignorois pas ce dont est capable une femme amoureuse, qui

se voit méprisée; son amour dégénére en fureur, & sa rage est un torrent furieux que rien ne peut arrêter. Je ne pouvois pas toujours feindre, & d'ailleurs, ce caractére me paroissoit si odieux & si contraire à l'honnête homme, que je ne pus absolument m'y résoudre.

Je crus donc que le meilleur parti que je pouvois prendre, étoit d'être quelque-tems sans aller chez elle; je voulois voir quelle suite auroit cette absence, & comme je craignois fort que l'intérêt que j'avois paru prendre en ce qui regardoit sa fille, ne lui donnât quelques soupçons de mon amour, j'aimai mieux me priver du plaisir de voir Sophie, que de l'exposer à la fureur de l'amour de sa mere. Mon amour ne m'aveugloit pas jusqu'à vouloir me satisfaire au préjudice de ce que j'aimois, & je croyois indigne d'un grand cœur, de se préférer à l'objet aimé. Ces sentimens me paroissoient dignes de la sagesse de Sophie, & je ne cherchois qu'à lui plaire. Je m'absentai donc pendant quelque-tems & mon absence eût duré plus long-tems encore, sans une Lettre que je reçus de Sophie, qui m'en-

gagea

Digitized by Google

gagea de sortir sans différer. Voici ce qu'elle contenoit.

Je vous écris avec précipitation, Monsieur, je n'ai l'esprit assez libre que pour sentir la dureté de mes maux, & vous prier de vous transporter incessamment chez ma mere.

S o p h i e.

La vivacité de cette Lettre me jetta à mon tour dans un trouble, que je n'avois point connu jusqu'alors ; une infinité de pensées vinrent m'accabler tout à la fois. Je ne savois, qu'à peine, ce que je faisois ; je demandai mon épée, & je l'avois en main ; j'envoye chercher un Carosse, & oubliant aussitôt l'ordre que j'avois donné, je sors à pié, j'arrive enfin, je trouve la tristesse peinte sur les visages des Domestiques ; Sophie paroît..... A ces mots le Chevalier s'arrêta, & les pleurs qu'il répandoit faisoient connoître sa juste douleur. Pardon, Monsieur, dit-il à Clairenville, un reste presqu'effacé du souvenir de mes malheurs m'arrache encore ces larmes ; pardonnez aux derniers efforts d'une foiblesse mourante, les sanglots dont vous êtes témoin,

Digitized by Google

moin, & jugez par-là de ma douleur, quand je vis Sophie fondante en larmes, les cheveux épars, le visage en feu, les lévres tremblantes, se jetter à mes genoux & me les embrasser. Quel spectacle pour un Amant! Vous savez, me dit-elle d'une voix entrecoupée, vous savez, Monsieur, que je n'ai plus de Pere, le triste souvenir de son amour, ne sert qu'à me rendre plus sensible à la haine que ma mere a conçue pour moi, & il ne me reste pour gage de son amour que son portrait que je porte au bras & que j'arrose cent fois le jour de mes larmes. Qu'ay-je donc fait pour avoir mérité de le perdre si-tôt? jeune encore, sans secours & accablée de malheurs que je ne me suis point attirés, contrainte de me voir aux genoux d'un étranger, implorer sa miséricorde; voilà, mon très-cher Pere, voilà l'état de votre malheureuse fille autrefois tant aimée, voilà où se trouve réduite la triste Sophie. C'est votre secours qu'elle implore, Monsieur, seriez-vous assez dur pour le lui refuser.

Je voulus la relever, & mes efforts furent inutiles; non, non, me dit-elle, laissez Sophie dans cette situation, elle convient parfaitement à son état

pre-

present. Elle alloit continuer lors qu'on entendit arrêter un Carosse, & fraper à la porte à coups redoublez. Ah, Monsieur, dit un Domestique effrayé, renvoyez vîte Mademoiselle dans sa chambre ; c'est Madame qui vient. Sophie se retira, & ayant fait quelques efforts sur moi-même, je crus devoir dissimuler la colére dont je me sentois animé, je sortis dans la cour, & j'eus encore assez de courage pour donner la main à Madame, & la conduire en son apartement.

Je vis, en la regardant, quelque chose de si terrible dans ses yeux, que j'en fus saisi d'effroi ; je craignois tout pour Sophie, & je n'avois qu'elle pour objet de ma crainte. A peine cette Dame eut-elle ôté sa coëffe, qu'elle avoit eu soin de baisser, quand elle m'avoit vu, que je lus bien mieux sur son visage, la situation de son cœur. Ses yeux étoient inquiets, jusqu'à l'égarement, son visage étoit pâle, & je crus devoir lui parler conformément à cette situation. Dans quel état vous trouvai-je, lui dis-je ? qui a donc pu flêtrir les belles couleurs de votre visage ? En effet elle étoit assez belle, & elle ne pouvoit avoir que trente-sept ans. Hélas,

me dit-elle, en soupirant, je suis frapée à la mort, & je n'en puis guérir. J'ai fait en vain tous mes efforts, pour prévenir le mal donc je me sens accablée, & de tous ceux en qui j'ai quelque confiance, je n'avois plus à consulter que vous; mais je n'ai pu croire que vous auriez pour moi assez de bonté, pour prendre part à ma maladie. Je me suis tuë, Monsieur, & je me suis réservée à vous demander la derniére grace, qu'on ne refuseroit pas au dernier criminel. Vous voyez l'état où je me trouve, mes yeux sont déja presque éteints; j'ai la pâleur de la mort sur les lévres; accordez-moi, Monsieur, la grace de ne me pas abandonner. Je veux remettre entre vos mains les intérêts de mes enfans, & lorsque je vous aurai déclaré mes intentions, c'est entre vos mains que je veux rendre l'ame; c'est de vos mains que mes yeux veulent être fermez, & je mourrai contente si ma mort vous arrache une larme.

Ce discours captieux auroit pu attendrir & surprendre tout autre que moi; mais je me tins sur mes gardes, n'ignorant pas la malice qu'il renfermoit. C'est pourquoi je répondis: je croirois,

Ma-

Digitized by Google

Madame, priver vos enfans de ce qu'ils ambitionnent le plus, qui est l'honneur de vous servir, si j'acceptois aveuglément la proposition que vous m'en faites ; & il me paroît bien plus naturel de leur laisser cette satisfaction, que d'en charger un étranger. Je ne refuse pas, Madame, les secours que je serai capable de vous donner ; mais vous fermer les yeux, & recevoir vos derniers soupirs, est un droit qui doit être réservé à des mains qui vous sont chéres ; & en est-il de plus précieuses que celles de vos enfans ? Hélas, dit-elle, en soupirant, que je souffre, mes maux augmentent, je sens en moi une ardeur qui me dévore, & l'état où je suis, ne peut arracher de vous seulement un regard de compassion. Je ne vous aurois pas cru capable d'une insensibilité si grande ; que dis-je, je ne le crois point encore, toutes vos duretez ne sont que pour moi ; mais du moins ayez soin de mon fils, son innocence doit vous toucher, il n'est point juste que vous le punissiez de la foiblesse de sa mere. Que dites-vous, Madame, que signifient ces termes de punition ? J'aime votre fils, & s'il ne faut pour vous satisfaire que d'avoir toujours pour lui les

mêmes

Digitized by Google

mes soins, je vous les promets avec plaisir. Adieu, Madame, vous avez besoin de repos, & l'état où vous êtes ne vous permet pas de parler plus long-tems. Ah! cruel, me dit-elle en m'arrêtant, c'est vous qui me mettez en cet état, vous ne m'avez que trop entendue, & qu'ai-je fait pour mériter le mépris que vous faites de moi? Vous ai-je donc offensé, en vous faisant connoître l'amour que j'ai pour vous? est-ce un crime d'aimer ce que l'on trouve aimable? hélas vous n'avez pu vous-même vous soustraire à l'amour, & je mourrois peut-être contente, si je ne savois pas que votre cœur est sensible pour un autre que moi. Je rougis, Monsieur, de vous parler d'amour, vous auriez pu m'épargner la honte de vous le dire; mais dans le desespoir où je suis, l'amour fait céder au devoir, & si je vous fais voir ma foiblesse, l'état où je suis m'assure que vous n'en triompherez pas long-tems.... Eh bien, Monsieur, vous n'avez donc rien à me répondre, feignez du moins un moment de m'aimer, ma mort prochaine vous délivrera bien-tôt du chagrin de me le dire; eh! serez-vous assez cruel, pour me refuser la foible satisfaction

de

Digitized by Google

de mourir, après vous avoir arraché un soupir, du moins de compassion, s'il n'est formé par l'amour.

Je ne puis trop plaindre, Madame, le sort malheureux qui vous accable; mais ce que vous exigez de moi, n'est point en mon pouvoir. Mon cœur ne fut jamais fait pour l'amour, & si j'en ai ressenti quelque legére atteinte, j'ai eu soin d'en arrêter le cours. Cependant je n'en ai que trop senti la rigueur, pour aprendre à plaindre le malheur de ceux qui s'y sont laissé prendre. Jugez donc, Madame, de ma compassion pour vous; c'est tout ce que vous exigez de moi, & c'est tout ce que je puis vous offrir. Je fuis l'amour, & je crains ses rigueurs, je connois ma foiblesse, & je sens bien que si mon cœur faisoit tant que d'aimer, & que je donnasse un libre cours à son ardeur, il n'y en auroit point de plus sensible que le mien; & à qui pourrois-je mieux adresser mes vœux qu'à vous, Madame, dont le mérite égale la beauté; mais un cœur comme le mien, insensible à tous charmes, est indigne de vous.

Insensible à tous charmes! reprit-elle par deux fois, insensible à tous charmes! votre dissimulation, Mon-

Digitized by Google

ſieur, vous trahit malgré vous-même, vous ſeriez moins ingénieux dans vos réponſes, ſi vous aviez moins d'amour. Mais qu'importe ; vous me pouſſez à bout, je veux vous aprendre s'il eſt vrai que je vous aime, vous ſerez contraint d'en convenir. Je ne vous demande plus pour toute grace, que celle de paſſer ici la journée, quelqu'ennui que vous y puiſſiez ſouffrir.

Il eſt aiſé de voir que j'avois bien des raiſons pour ne vouloir pas l'irriter davantage ; je conſentis donc à reſter chez elle le jour entier. Mais pendant notre converſation, qui fut plus longue que je ne la raporte ; Sophie inquiéte de ſavoir ce qui ſe paſſoit entre ſa mere & moi, & qui vouloit me parler, comme je vous l'ai déja dit, avoit envoyé dire à mon Laquais que je le demandois. Dès qu'il fut arrivé, elle me l'envoya dans l'apartement de ſa mere, me dire que des Meſſieurs m'attendoient chez moi pour une affaire d'importance. Je partis auſſi-tôt, après avoir promis à la Dame de revenir inceſſamment. Je rencontrai Sophie qui me conduiſit à ſa chambre, & je ne ſai qui de nous deux en fut plus content.

Nous n'avons pas de tems à perdre, me

me dit-elle, dites-moi en deux mots, Monsieur, ce qui s'est passé entre ma mere & vous. Je voulus lui épargner la peine de l'entendre, en dissimulant, mais je n'y pus réussir ; elle m'interrompit, en m'aprenant qu'elle n'ignoroit pas l'amour que sa mere avoit pour moi. Il n'y a point de milieu, ajouta-t-elle, il faut l'épouser, ou trouver un moyen de me faire sortir de chez elle, où je n'ai plus la force de rester ; & pour vous dire en un mot, son amour pour vous dégénére en fureur ; elle soupçonne que vous m'aimez, & ma vie n'est pas ici en sûreté. Quel parti prenez-vous ? Il en est un troisiéme, qui est de vous retirer, & d'abandonner la triste Sophie à la rigueur de son sort.

Ah, Mademoiselle, lui dis-je, vous abandonner ! Je serois bien indigne de votre confiance, si j'étois capable d'en concevoir le dessein. Il n'est pas tems de vous representer ici les tendres sentimens que j'ai pour vous ; c'est en vous servant que je veux vous prouver que je vous aime. Adieu, Mademoiselle, je vais profiter du peu de tems qui me reste, & je reviens aussi-tôt.

Je fus trouver un de mes amis, à qui

Digitized by Google

je fis part de cette Histoire ; nous convîmes ensemble d'un Placet au Roi, je le dressai moi-même ; jugez, Monsieur, si dicté par l'amour, il devoit être pressant. Il me promit de le présenter le lendemain matin, & je retournai chez la mere de Sophie.

Je la trouvai au lit, & auprès d'elle une femme d'assez mauvaise mine. Venez, me dit-elle, en me tendant la main, venez recevoir mes derniers adieux. Elle fit aussi-tôt apeller sa fille, & dès qu'elle fut entrée, elle me la présenta en ces termes. Vous n'avez pû m'aimer, Monsieur, malgré mon amour extrême ; serois-je du moins assez heureuse pour vous faire recevoir de ma main cet autre moi-même, ou bien mourrai-je avec le chagrin de vous voir haïr tout ce qui m'apartient ? Si ma fille peut vous plaire, que son sort sera heureux ! toute mourante que je suis, je l'ambitionne encore, & je ne puis me séparer de vous qu'avec un regret bien sensible. Jugez, Monsieur, par le don que je vous fais, de mon amour pour vous ; je sacrifie mon propre cœur aux intérêts du vôtre, n'est-ce pas-là ce qu'on apelle aimer.

Ma-

Digitized by Google

Madame, lui, dis-je, le droit que la nature vous donne sur Sophie, ne vous donne aucun pouvoir sur son cœur. Je suis très-sensible à l'offre obligeante que vous me faites; mais si je ne reçois Sophie d'elle-même, je ne puis l'accepter de votre main; on n'aime point qui l'on veut, le penchant naturel doit être en cela notre guide, & c'est de cet amour mutuel que doit naître le bonheur d'une l'alliance, qui ne peut être rompuë que par la mort Je n'ai point encore mérité le cœur de Sophie, & il n'est point tems de songer à l'acquérir. Pensons, Madame, à ce qu'on pourroit faire pour vous guérir; c'est-là l'unique chose qui doit présentement nous occuper.

Elle ne tendoit par tous ses discours, qu'à me faire déclarer l'amour que j'avois pour sa fille, afin de la rendre la victime de sa fureur, sous ce prétexte; mais elle vit bien que j'avois l'esprit trop présent pour me le faire avouër. Elle demanda un bouillon, & aussitôt la femme dont je vous ai parlé, qui étoit auprès de son lit, se leva pour l'aller chercher. J'avois toujours les yeux sur elle, & je voyois sur son visage les divers mouvemens dont son

Digitized by Google

ame étoit agitée. Tantôt l'amour paroissoit avec toute sa tendresse, & c'étoit sur moi qu'elle jettoit les yeux; tantôt on n'y voyoit que le dépit & la fureur, & tous ces regards étoient pour Sophie. Enfin on aporte le boüillon, & je vis alors dans son air, une secréte joye répanduë, dont je ne pus deviner la cause.

Quand on le lui eut présenté, elle parut avoir de la répugnance à le prendre; eh, dit-elle, quel boüillon m'aportez-vous, voulez-vous donc m'empoisonner? J'aproche, je le regarde, & je n'y vois rien qui signifie qu'il fût mauvais. Goûtez, me dit-elle, Monsieur, voyez si c'est là un boüillon pour un malade. Je fis semblant d'en goûter, & je vous avoüe, que, voyant bien qu'il y avoit-là quelque chose d'extraordinaire, je craignis de m'incommoder si je prenois effectivement de ce boüillon. Tout ce que j'avois lu dans le Traité des superstitions de Monsieur Thiers, me revint en mémoire, & me fit peur.

Elle crut aparemment, que j'en avois pris, & que ce breuvage avoit fait sur moi tout l'effet qu'elle s'étoit proposé. Elle fit retirer toutes les personnes

sonnes qui étoient dans sa chambre, & dès que tout le monde fut sorti, venez, me dit-elle, d'un air tendre, venez aprendre dans mes embrassemens l'amour que j'ai pour vous. Jugez, Monsieur, si une déclaration si contraire à la pudeur, étoit capable de faire rougir un honnête homme. Cependant il fallut feindre pour un moment, pour ne pas perdre Sophie, & quelque cruelle que fut cette contrainte, je crus devoir me la faire.

L'amour se flatte aisément, & la mere de Sophie, me crut épris pour elle, du même feu qu'elle sentoit pour moi. Avoüez, Monsieur, me dit-elle, qu'il n'est point, au monde, un plus grand plaisir, que de s'aimer & de se le dire; pourquoi avoir tant différé ma joye & mon bonheur; si l'amour s'obtient par l'amour; non, Monsieur, il ne fut jamais personne qui méritât mieux que moi votre tendresse! voyez l'état où vous m'avez réduite, ma langueur ne mérite-t-elle rien auprès de vous?

Madame, lui dis-je, qui pourroit être insensible à votre amour? Votre beauté, votre mérite, le devoir même auroit dû m'engager à vous prévenir, & à vous épargner la peine d'un

Digitized by Google

aveur trop flatteur pour ne me point plaire ; mais si vous voulez goûter en paix la douceur de nous aimer, la dissimulation est nécessaire, & il est une bienséance qu'il faut garder, pour éviter les discours médisans du monde, qui n'y est naturellement que trop porté. Qu'en dites-vous, Madame, un peu de mistére en amour, ne le rend-il pas plus piquant? Hélas, dit-elle, j'aurois déja goûté ce plaisir, si j'avois pû espérer que vous m'aimassiez un jour ; mais sans espérance, ma peine étoit extrême. Je respire, enfin, Monsieur, & je vous laisse le maître de conduire nos amours, comme vous le jugerez à propos ; vous aurez l'esprit plus libre que moi. Je me charge de tout, lui dis-je, songez seulement à vous guérir, adieu. Elle me tendit la main & je l'embrassai.

Dès que je fus sorti de la maison, je sentis le même plaisir qu'un homme qui a évité le naufrage, après avoir été long-tems battu d'une tempête violente ; mais de retour chez moi, je n'envisageai plus l'amour d'un œil aussi tranquile que j'avois fait par le passé. Cette passion me parut affreuse par sa violence, par les extrêmitez où elle

fait

Digitized by Google

fait tomber ceux qui ont le malheur de s'y abandonner, & par les extravagances dont j'avois été témoin. Je ne sentois pas, à la vérité, pour Sophie, ce que sa Mere avoit fait paroître pour moi; mais je me demandois à moi-même, si Sophie ne m'aimant pas, je ne ferois pas pour m'en faire aimer, ce que sa mere avoit voulu faire pour me rendre sensible à son amour. Qui peut m'assurer, disois-je, que je n'aurai point cette criminelle foiblesse? J'en suis éloigné aujourd'hui, qui m'a dit que je le serois encore demain, & quels reproches n'aurois-je pas à me faire, si je commettois un si grand crime. Je commençai dès-lors à m'aprehender moi-même, & à me défier de mes propres sentimens. Je considérai que l'amour, comme les autres passions, a sa naissance & ses accroissemens; que ses dégrez de vivacité sont aussi redoutables qu'infaillibles; quand, en s'y abandonnant, on néglige de le combattre, dès qu'il se fait sentir; que quand il est parvenu au point le plus extrême dont tous les hommes sont capables par leur foiblesse naturelle, son affoiblissement ne se fait guére connoître, qu'il ne soit suivi de regrets aussi

cuisans, qu'ils font alors inutiles. Je passai la nuit dans ces réfléxions, & je me levai de grand matin pour travailler à ce que j'avois promis à Sophie, pour qui mon amour, quoique tendre, n'avoit rien heureusement que de très respectueux; mais parce que j'avois lieu de m'en défier, je sentois une espéce de plaisir de la mettre dans un Couvent, quoique j'eus un regret bien sensible de la perdre.

Quand je vis à peu près l'heure que la Lettre de Cachet devoit être signifiée, je me transportai chez Sophie, pour y aprendre ce qui se passoit. Le premier Domestique que je rencontrai, me dit qu'il étoit arrivé un ordre du Roi pour mettre Sophie dans un Couvent; que sa mere ne se possédoit pas, qu'il n'y avoit point de sottise qu'elle ne dit de moi, parce qu'elle me regardoit comme auteur de cette Lettre de Cachet; & qu'elle auroit déja passé sa colére sur Sophie, si l'Exempt qui lui avoit signifié cet ordre, ne prenoit soin de l'arrêter. Il me parut charmé de voir sa maîtresse punie, & Sophie délivrée des mains de son bourreau; tant il est vrai que la vertu se fait toujours connoître, & qu'on sait lui rendre justice dans le tems.

Je

Je le priai de faire venir Sophie, & dès que je la vis, je lui demandai si elle étoit contente. Et de quoi serois-je contente? Il est vrai, Monsieur, que le Roi a la bonté de me tirer d'esclavage, mais j'abandonne une mere, dans un état digne de compassion. Il y a long-tems qu'elle me fait souffrir, mais enfin elle est ma mere & je ne suis pas insensible à ses maux. Que Sophie parée de ces sentimens me parut aimable! J'admire votre vertu, Mademoiselle, mais il n'est pas tems, lui dis-je, de faire ces attentions. Etes-vous prête à partir? Moi, Monsieur, me dit-elle, que deviendra ma mere? Eh quel secours, lui dis-je, êtes-vous donc capable de lui donner dans l'état où elle est: votre présence ne peut que l'irriter. Qu'importe me dit-elle, j'attendrois avec plaisir le moment de la soulager, & si je mourrois sous ses coups, je mourrois contente, en mourant victime du devoir.

Je la vis pâlir aussi-tôt, une sueur froide couloit de son visage, ce qui m'allarma beaucoup. Je n'osai point la reconduire dans son apartement; mais je l'amenai dans la Cuisine, parce que la Cuisiniére étoit la seule à

Digitized by Google

qui j'osois la confier. Pendant qu'on travailloit à la soulager, je parlai à l'Exempt qui avoit signifié l'ordre du Roi ; & nous convîmes de faire partir Sophie sans délai, tandis qu'il resteroit pour empêcher les suites des extravagances de sa mere.

Je fus chercher un Carosse, & je revins. Je trouvai Sophie à mon retour, dans une foiblesse extrême, & je ne savois quel parti prendre. Elle s'aperçut de mon embarras ; que l'état où je suis, ne vous fasse pas de peine, me dit-elle, je suis résoluë de partir, il faut obéïr au Roi. Elle me donna la main pour lui aider à se lever, & aussi-tôt elle fit aprocher la Servante qu'elle embrassa, en lui disant : je n'ai point d'autre récompense à vous donner pour tous les soins que vous avez pris de moi, que cette marque de ma reconnoissance. Je n'ignore point la part que vous avez pris à mon infortune, il faut désormais que votre compassion change d'objet. Je laisse ici une mere plus à plaindre que moi, si vous m'aimez vous aurez soin d'elle. Je vous la recommande, & si votre ressentiment s'opose à mes desirs, souvenez-vous qu'elle est la mere de la mal-

malheureuse Sophie que vous aimez ; Adieu. Elle l'embrassa encore une fois, & nous laissâmes, en partant, tous les Domestiques fondant en larmes. Je n'étois pas moins attendri qu'eux, de voir une si grande vertu persécutée avec tant de fureur.

Nous montâmes dans le Carosse, & il n'y avoit pas une demie-quart d'heure que nous y étions, que Sophie s'endormit. J'attribuai ce sommeil à la fatigue & aux chagrins ; mais quelle fut ma frayeur, quand je m'aperçus que ses lêvres devenoient livides. Je lui tâtai le poux, & je ne sentis aucun mouvement. Je pris alors la liberté de lui mettre la main sur le sein, & je le trouvai plus froid que le marbre. Je ne balançai plus un moment de l'éveiller ? Eh ! Monsieur, me dit-elle en ouvrant les yeux, pourquoi m'éveillez-vous ? j'étois contente ! je rêvois que j'allois mourir, & trouver, par ma mort, la fin de mes peines, mais vous me rapellez à toutes mes douleurs. Je suis donc bien malheureux, lui dis-je, de n'avoir point encore pû trouver le moyen de vous consoler, par tous les soins que l'amour m'a fait prendre de vous. Songez du moins, Mademoi-

selle,

selle, que ma vie dépend de la vôtre. Conservez-la, par pitié, si ce n'est par amour. Monsieur, dit-elle, si Sophie étoit née pour être heureuse, le Ciel n'eût pas mis entre nous deux une disproportion si grande; une union parfaite avec vous pouvoit seule faire ma félicité. Je serois déja morte des maux que m'a faits ma mere: mais votre amour pour moi me les faisoit suporter avec d'autant plus de patience, que je n'ignorois pas qu'il fut seul cause de mes souffrances. J'avois soin de vous les cacher, pour ne vous exposer pas à quelque extrêmité fâcheuse, & au chagrin de voir mes peines sans remède.

Il est vrai que je me trouve actuellement dans une situation bien différente, mais je sens que mes veines se glacent, je ne veux pas en chercher la cause, que je ne découvrirois peut-être que trop; il me suffit de vous dire que Sophie mourante ne veut plus entendre parler d'amour. Adieu, Monsieur, me dit-elle, voyant que nous étions arrivez, adieu, ne me regrettez point, mes malheurs vont finir. Faut-il donc pour vous consoler de la perte de l'infortunée Sophie, vous

avoüer

Digitized by Google

avoüer qu'elle vous quitte avec peine ; recevez, dit-elle, en m'embrassant, ce gage de ma sincérité. Elle me mit en main le Portrait de son Pére qu'elle avoit au bras ; voilà, dit-elle, ce que j'ai de plus cher au monde. Il ne me fut pas possible de lui répondre, ni de verser une larme. Je parus comme un stupide devant l'Abbesse à qui je la présentai, qui étoit de mes parentes. Jugez, Madame, lui dis-je, d'une voix tremblante, combien m'est précieux le dépôt que je vous mets entre les mains, par le regret que j'ai de le voir sortir des miennes. Je vous ai préférée à tout autre, persuadé que sortie du même sang vous auriez pour Mademoiselle les mêmes égards que moi-même, c'est surquoi, je compte, Madame. Me retournant vers Sophie, je voulus lui dire adieu, mais je ne pus parler. Elle me tendit encore une fois la main, & je m'aprochai d'elle pour l'embrasser pour la derniére fois, mais je fus surpris par une foiblesse qui me laissa sans connoissance, & on prit ce moment pour la faire entrer.

Quand je fus revenu de mon évanouissement, on ne négligea rien pour dissiper ma peine, mais je ne voyois

plus

plus Sophie, rien ne me pouvoit plaire; je remontai en Carosse & je me retirai chez moi, pour m'abandonner à ma juste douleur. Vous vous imaginez bien, Monsieur, quel étoit mon chagrin, mais il n'étoit point encor à son comble.

Le lendemain matin on vint me dire qu'une Touriére de l'Abbaye me demandoit : ô Ciel, dis-je, alors, Sophie est morte. Elle monte ! hé bien lui dis-je, que venez-vous m'annoncer, Sophie n'est plus? elle se troubla, ne sachant que répondre; mais enfin elle m'avoüa sa mort. On lui a trouvé, dit-elle, le corps tout gâté de poison; on a fait tout ce qu'on a pu pour y porter du remède, mais il n'étoit plus tems. Adieu, lui dis-je, laissez moi seul.

Eh bien, dis-je, alors, malheureuse mere, es-tu contente ! ton amour furieux t'a fait tremper tes mains dans ton propre sang; Sophie, l'aimable Sophie, est la victime innocente de ta fureur; & tu es trop criminelle, pour ne l'être pas de ma vengeance. Je prononçai ces derniers mots assez haut pour me faire entendre & effrayer mes Domestiques; ils furent me chercher

du

du secours dans mes amis qui prirent une vraye part à ma douleur. Ils ne négligérent rien pour me consoler, mais tout ce qu'ils purent obtenir de moi, fut de calmer un peu la vivacité de mes peines, & je crois que je ne me consolerai pas si-tôt de la perte que j'ai faite.

Il me resteroit à vous dire, Monsieur, comment je me suis fait Chevalier de Malte; mais il se fait déja tard, & nous remettrons à demain, si vous le voulez bien, la suite de mon Histoire. Clairenville charmé du Chevalier y consentit avec plaisir, protestant qu'il étoit sensible à ses malheurs, & qu'il s'estimeroit fort heureux, s'il pouvoit contribuer à le consoler. Ils se séparérent ainsi, après avoir fixé leur seconde conversation à trois heures après midi.

Fin de la premiere Promenade.

SECONDE

Digitized by Google

SECONDE PROMENADE.

L'HISTOIRE du Chevalier avoit paru si extraordinaire à Clairenville, qu'il s'en rapelloit sans cesse les circonstances, avec un étonnement toujours nouveau. Il ne lui dissimula point son admiration, lorsqu'ils se rejoignirent le lendemain. Mais, dit le Chevalier, qu'y a-t-il donc en cela de si admirable? il se passe tous les jours des choses dans Paris, & plus extraordinaires & plus tragiques, que l'on ignore; car si cette grande & superbe Ville renferme dans son sein beaucoup de gens de bien, elle en contient plus encore de ceux dont la corruption n'a point de bornes. Je le sai, dit Clairenville, mais je ne puis me persuader que la corruption la plus grande, puisse étouffer la voix de la nature; & que le sang ne l'emporte pas toujours sur les passions, quelques violentes qu'elles

Digitized by Google

qu'elles puissent être. Une mere enfin cesse-t-elle d'être mere, parce qu'elle est amoureuse ?

Non, dit le Chevalier, mais il est de tristes & fâcheuses circonstances, qui peuvent empêcher une mere de sentir ce qu'elle est. La vertu, même la plus austére, n'a-t-elle pas ses affoiblissemens, & sans une vigilance actuelle, l'homme vertueux peut-il se soutenir ? Jugez donc, Monsieur, de la terrible & inévitable chute d'une personne, qui peut compter les momens de sa vie, par les bagatelles qui l'occupent. Toujours hors d'elle même, elle n'y voit rien de ce qui s'y passe, & parce qu'elle ne prévoit rien, un souffle la renverse.

Je le comprens, dit Clairenville, & l'expérience nous prouve bien, que l'homme peu occupé, n'a point d'autre principe de ses mœurs que les passions, & les caprices qui lui tiennent lieu de raison ; mais quand il s'agit de la nature, l'homme est-il donc si facile à renverser ? Le sang ne parle-t-il pas un langage assez intelligible, pour nous arrêter la main qui se prête au mal que nous projettons de faire ; & l'amour

naturel

naturel que nous avons pour nous-mêmes, vous paroît-il assez foible, pour ne nous faire point abaisser le bras déja levé pour nous fraper dans un enfant, qui est réellement une partie de nous-mêmes : car j'en reviens toujours à la mere de Sophie, & je ne puis comprendre son égarement. Un peu d'attention sur ce qui se passe dans l'homme journellement, dit le Chevalier, peut, plus que toutes choses, nous le faire connoître.

Il n'est point d'homme qui ne naisse amouteux de lui-même, & c'est cet amour qui est le premier mobile de tout ce qu'il fait; mais celui qui paroît s'animer le plus, ne s'aime pas toujours le mieux. Qu'y a-t-il de plus naturel que de tacher de se conserver la vie que Dieu nous a donnée, & dont nous devons rendre compte; cependant combien de gens la prodiguent par une folle ostentation, & par une vanité ridicule? Alexandre qui aimoit si excessivement ce qu'on apelle la gloire, ne s'en seroit-il point acquis davantage, si, au lieu d'accabler de maux des Peuples qui ne lui vouloient point de mal, il avoit soutenu ceux qui en étoient

étoient injustement opressez. Mais l'idée de conquérant l'aveugloit, & cette maniére de s'aimer étoit plus conforme a l'orgueil qui le dominoit, & à la vanité dont il étoit l'esclave.

Une femme veut toujours plaire, elle aime ses enfans; mais la vanité de se voir aimée des hommes, l'emporte sur le sang & la nature; & elle regarde ses enfans comme des extraits baptistaires vivans, qui lui annoncent la flétrissure naissante d'une beauté prête à passer. En faut-il davantage pour lui faire haïr ce qu'elle devroit aimer? cette femme s'aime beaucoup, mais elle s'aime mal.

Il faut donc distinguer deux sortes de maniéres de s'aimer; l'une qui ne cherche qu'à satisfaire à ses passions, tel est l'amour d'un ambitieux, d'un avare, d'un impudique, &c. l'autre qui fait chercher à l'homme sa satisfaction dans la victoire qu'il remporte sur elles, & qui lui fait sentir que son bonheur consiste à demeurer homme toute sa vie; c'est-à-dire, libre de tout ce qui jette les autres dans un esclavage honteux. Ces deux amours sont passions, mais le premier s'écarte de la Raison, & le second la prend pour guide.

Il

Digitized by Google

Il est aisé de voir que ces deux passions si contraires, ne peuvent subsister ensemble ; celle qui nous fait rechercher la satisfaction de nos inclinations corrompuës, nous fait tomber plus facilement dans le désordre, que l'autre ne peut vous le faire éviter ; parce qu'elle étouffe, par ses cris redoublez, la voix de la Raison, qu'une passion déréglée n'écoute pas volontiers. Voila l'homme.

Dites-moi présentement, Monsieur, continua le Chevalier, ce qu'étoit la nature dans la mere de Sophie. Il est vrai qu'un enfant est une partie de nous mêmes, que le sang nous le fait aimer ; mais enfin, ce n'est pas nous-mêmes, & nous nous aimons plus que lui. La passion, l'amour déréglé parloit trop dans la Mere contre la Fille & la raison qui auroit dû la faire taire, étoit entiérement étouffé par l'amour désordonné qui l'animoit.

Il en est ainsi des autres passions, & si l'avarice n'étoit point dominante dans le cœur de quelques hommes, il n'y auroit point d'usure, crime aussi parfaitement contraire à la nature, que le sacrifice d'une Fille par une Mere amou-

Digitized by Google

amoureuse, puisque la Loi naturelle nous défend l'un & l'autre.

Je comprends Monsieur, dit Clairenville, la vérité de votre raisonnement, l'usage nous en prouve tous les jours l'évidence; mais le bon sens me paroît bien éloigné d'une telle conduite. J'en conviens, dit le Chevalier, mais une passion dominante est une yvresse qui ne nous permet plus de raisonner. Je ne le sai que trop par ma propre expérience. Vous avez vu ma foiblesse & les égaremens où elle m'a jetté; je ne vous ai rien caché des sentimens que l'amour avoit fait naître dans mon cœur, & il ne me falloit rien moins que la mort de la trop aimable Sophie, pour m'éloigner du précipice où j'étois prêt de tomber.

En effet, peu de tems après sa mort, une maladie qui survint à mon Pere, m'obligea de quitter Paris. Je partis donc pour ma Patrie, dans le dessein de ne m'attacher jamais, de mener le reste de mes jours, une vie libre qui me laissât maître absolu de moi-même, en fuyant toutes les occasions capables de m'entraîner dans quelque labyrinthe, d'où je ne pourrois sortir avec la même

Digitized by Google

me facilité que je m'y serois engagé.

Mon pere mourut peu de tems après mon arrivée & me laissa par sa mort, héritier de biens assez considérables. Je n'ignorois pas qu'il étoit d'un honnête homme de prendre un parti, mais il n'étoit point aisé de me déterminer. Le mariage me faisoit peur, je ne voyois point de femmes semblables à Sophie, & les nœuds indissolubles du mariage, me paroissoient insuportables, sans une union parfaite des deux cœurs, que les inclinations & la sympathie peuvent seule lier, & qui se trouve rarement.

L'Etat ecclésiastique me paroissoit convenir avec l'amour que j'avois pour l'étude; mais le souvenir de ma foiblesse pour Sophie, me faisoit redouter un état qui demande une sainteté à toute épreuve, & une innocence parfaite. Je craignois d'être du nombre de ces téméraires qui s'ingérent dans le Sacerdoce, & dont il est dit, *Ils ont multiplié leurs péchez, à mesure qu'ils se sont multipliez eux-mêmes.* D'ailleurs je ne pouvois me dissimuler à moi-même le progrez fatal que les Jesuites faisoient en France; je voyois une inquisition naissante; je voyois les Evê-

Evêques placez de leurs mains, persécuter, par ignorance, les plus saints & les plus savans de leur Clergé ; tout cela me paroissoit une tentation assez vive, pour n'oser pas m'y exposer.

Enfin pour m'exempter de toutes les tribulations dangereuses de ces états divers, je me suis engagé dans l'Ordre de Malte depuis quatre ans, & je me trouve ici pour quelques affaires dont je souhaite fort voir la fin, pour me retirer d'un Païs où les hommes n'en ont que la figure.

Je trouve bien vrai, dit Clairenville, ce que vous dites des hommes de ce Païs ; mais ce que j'admire le plus en eux, c'est l'impossibilité de les rendre sociables. La Société, dit le Chevalier, ne se trouve parmi les hommes, qu'autant qu'ils conviennent dans la régle de leurs mœurs. Si la régle est différente, comment conviendront-ils ? s'ils sont sans régle, est-il possible que d'honnêtes gens puissent se lier avec eux ? la Religion & la Raison sont les liens qui unissent les hommes, on ne voit que bizarerie où ces deux principes ne se trouvent pas, & le défaut d'éducation les rend plus rares qu'on ne pense. Il est vrai, dit

Clairenville, que l'éducation est ce qui rend un homme différent d'un autre; mais il est si rare de trouver des personnes qui aient le talent de donner à la jeunesse le pli qu'elle doit prendre, sur-tout dans un Païs où l'on ne connoît de l'éducation que le terme, qu'on peut dire, qu'il ne s'en trouve presque pas.

Tout le monde, dit le Chevalier, n'a pas besoin d'une éducation si brillante, mais il est une maniére générale d'élever les enfans, qu'il est aisé à tous les hommes de suivre. Par exemple, tous les Peres ne sont-ils pas maîtres d'occuper les enfans, à proportion de leurs âges, pour les accoûtumer de bonne heure à une vie sédentaire & sérieuse? Ne sont-ils pas maîtres de leur donner en main les Livres sacrez des Ecritures; au lieu de leur charger la mémoire de Fables & de Romans qui leur gâtent l'esprit en leur corrompant le cœur? Tel étoit l'usage de nos premiers Peres. Oui, dit Clairenville, mais cet usage n'est plus. Comment regarderoit-on aujourd'hui dans toute la Flandre, un Maître qui mettroit les Livres Saints entre les mains de son Disciple; comment vous

Digitized by Google

y regarderoit-on vous même, si on vous entendoit parler ainsi ? Je le sai, Monsieur, dit le Chevalier ; mais si ce que je dis est vrai, toutes les défenses des hommes ne peuvent empêcher qu'il ne soit certain. Je dis plus, je ne puis attribuer la dépravation des mœurs de notre siécle, qu'à l'opiniâtreté irréligieuse de ne point lire les Ecritures. Tous les Etats y aprennent leur devoir, & les hommes de tout état s'égarent faute de les connoître. Toute la Religion même n'est plus qu'une superstition ; un Carme sauve les hommes avec son Scapulaire, un Dominiiquain avec son Rosaire, un Capucin avec le Cordon de Saint François, un Jésuite avec un Passeport qu'on achete, en frustrant des héritiers de ce qui leur apartient, pour le laisser à la Société ; & tous leurs défendent la lecture des Livres Saints, ordonnée par Dieu même. Fut-il jamais un déréglement plus affreux ! Quoi qu'il en soit, il est certain que rien n'est si capable de contribuer à l'éducation d'un jeune homme, que la lecture des Livres Saints. Il y aprend à connoître Dieu, & à s'en former une idée juste ; la beauté qu'il y trouve les lui fait aimer ; l'a-

Digitized by Google

mour qu'il conçoit pour ces véritez éternelles, lui donne du dégoût pour les bagatelles qui n'occupent que trop les hommes ; la grandeur qu'il y trouve, se communique à lui, il devient véritablement homme, & ceux qui les négligent ne sont que des enfans. Voilà par où je crois qu'on doit commencer l'éducation, qu'on veut donner à un jeune homme.

Il est aisé de voir dit Clairenville, qu'une telle nourriture ne peut que donner une santé parfaite, en imprimant dans le cœur les sentimens pieux d'une Religion pure & sincére ; & c'est là, Monsieur, la premiére régle des mœurs que vous avez posé pour principe. Mais dites-moi, je vous prie, ce que vous entendez par la Raison qui est la seconde ?

Je ne veux rien dire autre chose, dit le Chevalier, sinon qu'il faut qu'un homme qui veut en mériter le nom, sache distinguer en lui ce qui est passion, caprice, fantaisie, de ce qui est conforme à la Justice & à la droite Raison. Je veux qu'un homme, pour mériter justement ce titre, sache se rendre compte à lui-même de toute ses actions, qu'il connoisse distinctement

Digitized by Google

ment pourquoi il fait une chose & en évite une autre. Si tous les hommes étoient si raisonnables, ils éviteroient bien de fausses démarches qui les deshonorent. Mais hélas ! l'homme qui se pique de Raison, ne la connoît guére, & un homme vraiment raisonnable, est plus rare qu'on ne le pense, dans le siécle où nous sommes.

A peine le fils d'un Marchand commence-t-il à se connoître un peu, qu'on lui apprend tout ce qui concerne le Négoce, voilà toute son éducation ; elle est bien bornée, & il ne peut que faire des fautes bien grossiéres, parce qu'il ne connoît que très superficiellement la Raison & la Religion, qui demandent une étude longue & fort assiduë. Un Gentil-homme fait aprendre à son fils à monter à Cheval, à savoir manier un épée, c'est son état ; mais une éducation si foible, ne le rendra jamais homme de bien. Ecoutez ces maniéres d'homme raisonner, ils font pitié ; examinez leurs mœurs, ce sont des enfans qu'une Marionnette amuse. Que ces hommes sont à plaindre de n'avoir point d'autre occupation, que celle de chercher le moyen de perdre le tems qui les ennuye !

Digitized by Google

Ce que je trouve de plus triste dans cette situation, dit Clairenville, c'est la nécessité de chercher des hommes pour dissiper un ennui qui accable. Un homme qui fait beaucoup & qui peut se passer des autres, en s'occupant agréablement & utilement, est autant heureux que ceux qui ne sont pas instruits sont à plaindre: victimes de leurs propres passions & du caprice des hommes, leur vie est une agitation continuelle. Sont-ils encore dans l'innocence, le commerce des hommes, pour eux inévitable, les a bien-tôt corrompus. La triste & fâcheuse nécessité qu'ils se font de les fréquenter, leur fait avoir pour eux mille complaisances extravagantes; ils les loüent jusques dans leurs désordres, ils s'accoûtument à en entendre parler & à les voir, & bien-tôt après ils sont les compagnons de leurs crimes. Un Livre, un Instrument de Mathématique, un Pinceau, un Instrument de Musique, les auroit occupez innocemment; l'éducation leur manque, & ils se perdent. Mais comment les hommes, qui vivent d'une maniére si dissipée & qui comptent leurs jours par

leurs

Digitized by Google

leurs crimes, peuvent-ils être aussi contens qu'ils le paroissent?

Est-il un homme plus content de son sort, dit le Chevalier, que celui à qui le vin à fait perdre la Raison? les sentimens confus dont son ame est actuellement affectée, le rendent tranquile, cette confusion l'empêche de connoître l'état pitoyable où il se trouve, & il ne croit pas qu'il y ait au monde un homme plus heureux que lui. Il en est de même de ceux dont nous parlons; la dissipation les étourdit, les plaisirs le enyvrent; mais il y a cette différence, que leur yvresse se dissipe dès qu'ils sont seuls. Regardez-les dans cet état, la tristesse est peinte sur leurs visages, vous les voyez errer comme des extravagans; parce que n'ayant plus devant les yeux les objets favoris qui les occupoient, n'entendant plus la voie de ceux qui les aidoient à s'égarer, ils se trouvent seuls, ils veulent se regarder, & l'objet ne leur paroit pas gracieux. Un certain caractére de vérité qui se trouve en nous dès notre naissance, ne peut jamais se démentir; éloignez des hommes & dans le silence, il se dévelope à nous malgré nous-mêmes, il nous fait voir

tels que nous sommes, & cette image si contraire à l'idée fausse & avantageuse que nous nous sommes faits de nous, nous paroît insuportable. C'est ce qui fait que les hommes en cet état, cherchent sans cesse à se dissiper. Mais que cherchent-ils réellement? on le peut dire avec vérité, ils cherchent à ne se point voir. Voilà le triste état où le défaut d'éducation jette les hommes, & c'est ce qui a causé dans tous les siécles, les désordres que nous y voyons. La Religion doit arrêter les mouvemens trop précipitez d'une passion trop vive, il faut donc la savoir: la Raison doit nous la faire aimer & nous conduire, il faut donc la cultiver; sans ces deux principes, un homme est indigne de l'être.

Vous parlez juste, Monsieur, dit Clairenville; mais suivant votre principe, il y a bien peu d'hommes sur la terre, car s'il s'en trouve quelques-uns qui méritent vraiment ce nom, le plus grand nombre les tournent en ridicules, & blâment ainsi ce qu'ils devroient louer. Il est vrai, dit le Chevalier; mais comme l'amour propre ne nous fait estimer que ce qui est conforme à nous-mêmes, il ne faut point s'é-

Digitized by Google

s'étonner, si les insensez se moquent des sages. Cela s'est vû de tout tems, mais je ne saurois croire que ces sortes de personnes parlent bien sincérement. Je suis persuadé, au contraire, qu'ils rendent justice, dans le fond du cœur, au mérite de ceux qu'ils blâment extérieurement. N'y a-t-il donc pas eu des insensez qui ont nié l'Existence d'un Dieu, n'en est-il point encore? ils sont, s'il est permis de parler ainsi, plus qu'insensez de le dire; mais le pensent-ils ainsi? je n'en crois rien. Les premiers ne veulent point voir d'hommes qui, par une sage conduite, leur reprochent le déréglement de leurs mœurs; les seconds voudroient, s'il étoit possible, ne point admettre de Dieu, pour n'avoir point lieu de craindre ce que leur conscience leur reproche à tout moment; mais ils ont beau faire, leurs plaisirs finiront avec le tems, & la vérité est éternelle.

Cela me fait souvenir, dit Clairenville, d'une Histoire assez singuliére qui a beaucoup de raport à toute notre conversation: la voici.

Un Pere fort riche & fort avare avoit deux enfans, à qui il fit aprendre à lire, à écrire, & l'Arithmétique. Il n'a-

Digitized by Google

voit pas d'autres Sermons à leur faire que sur la misére du tems, & sur ce qu'il apelloit œconomie ; prétendant que s'ils suivoient ses avis, ils ne se comporteroient que très-sagement. Le bon homme vint à mourir, & son fils Ainé se trouva plus riche qu'il ne pensoit. Il ne crut point alors devoir continuer le Négoce de son Pere, il laissa à son Cadet la Boutique, il s'en vint à Paris & entra dans les Mousquetaires. Le Cadet étoit un jeune homme aussi paisible, que l'Aîné étoit vif & évaporé. Le tracas du Négoce ne pouvoit sympathizer avec son amour pour la paix ; ce qui lui fit prendre le parti de vendre tout ce que renfermoient la Boutique & le Magazin, pour vivre tranquilement & sans embarras.

Il pensa long-tems au genre de vié qui pourroit lui convenir, son Arithmétique ne lui fournissoit aucun moyen pour satisfaire à son inclination. Il chercha dans le Cabinet de son Pere quelque Livre qui pût lui fournir des idées ; mais il ne lui tomboit jamais sous la main que Barême & le Gendre, & le Gendre & Barême, c'étoit toujours la même chose ; foible secours

pour

pour un homme qui veut faire choix d'un état. Il avoit entendu dire qu'il y avoit à Caen de fort habiles gens ; il étoit du Païs, il crut devoir s'y transporter. Il y arriva justement le jour de la Procession du Recteur de l'Université, il demanda ce qu'étoit cette Cérémonie ; on lui parla de Recteur, de Faculté, d'Université, & il n'en avoit qu'une idée si confuse, qu'à peine comprenoit-il ce qu'on lui disoit. Enfin, comme son nom étoit connu dans le Païs, il crut pouvoir aller trouver le Recteur pour lui demander son avis sur ce qu'il devoit faire, & sur l'état qu'il devoit embrasser. Le Recteur l'interrogea, il le trouva bien neuf, mais dans sa simplicité, il remarqua en lui un esprit vif & pénétrant. Il lui conseilla donc d'étudier & de commencer par aprendre le Latin. Le jeune homme s'en retourne en son Auberge, fort satisfait du Recteur ; mais heureusement pour lui, un Etranger nouvellement arrivé chez son Hôte, lui donna un meilleur avis. Il lui conseilla de venir à Paris avec lui, l'assurant qu'il lui donneroit la connoissance de gens savans qui ne lui seroit pas inutile, mais qu'il ne lui conseilleroit jamais d'entreprendre, à son

âge, l'étude d'une Langue telle que la Latine, en suivant les régles dont on ne s'écarte jamais dans les Universitez, que cette voye étoit trop longue, & qu'il étoit facile de l'aprendre en bien moins de tems. Il accepte le parti, & peu de jours après, ils partent ensemble.

A peine furent-ils arrivez, qu'on lui donna un Maître pour aprendre l'Histoire tant Sainte que Profane; & pour se délasser, il aprenoit encore le Dessein, la Musique, & sur-tout la Géographie, à laquelle on lui conseilla fort de s'apliquer, parce qu'il est impossible de savoir sans elle, l'Histoire comme il faut. Ces études l'occupérent quelques années, & on lui proposoit d'aprendre le Latin & le Grec, lors qu'il commença à s'apercevoir que l'argent étoit prêt de lui manquer. Un Cadet de Normandie, n'est pas ordinairement fort riche. Il se déclara à son Ami qui l'avoit emmené de Caën, & chez qui il demeuroit. Cet Ami étoit un homme riche & lettré, qui avoit pris en affection notre pauvre Cadet, parce qu'il lui avoit trouvé de l'esprit & de la docilité, qualitez nécessaires pour devenir habile homme. Il le con-

Digitized by Google

consola beaucoup, en lui promettant que rien ne lui manqueroit, & qu'il auroit toujours soin de supléer au défaut de ce qu'il n'auroit pas qui lui fût nécessaire.

Notre Cadet qui brûloit d'envie d'aprendre, & qui conçevoit bien alors la nécessité de savoir les Langues, sentit un plaisir extrême d'être tombé entre les mains d'un Ami véritable; il en bénissoit Dieu tous les jours, persuadé qu'un tel homme est aussi rare qu'un Phœnix. Il entreprit donc l'étude des Langues Latine & Grecque, & en deux ans il les sçut parfaitement. Ce fut alors qu'il goûta les délices de l'étude; en lisant dans les Originaux, ce qu'il n'avoit vû que très-imparfaitement dans de foibles traductions.

Il s'acquit bien-tôt beaucoup de réputation, & les Savans prenoient autant de plaisir à l'entretenir, qu'il en trouvoit à les entendre. Enfin un Président du Parlement lui fit proposer de se charger de l'éducation de son Fils; il lui promit même, pour l'engager, une Pension très-considérable, & un Emploi digne de lui, lors que son Fils auroit fait son Cours de Philosophie. Ce parti lui parut avantageux par bien des

en-

endroits, & sur-tout parce qu'il le retiroit de chez son Ami, à qui il avoit peur d'être à charge; mais il se trompoit fort, & cet Ami avoit, sur lui, des vuës qu'il ne lui avoit point encore déclarées.

Cet Ami sachant la proposition qu'on lui avoit faite, fit tous ses efforts pour le détourner d'accepter un emploi qui l'empêcheroit infailliblement de continuer ses études. Il lui représenta qu'il n'étoit point à la vérité au dessous de lui d'être Précepteur chez un Président à Mortier, qu'il étoit charmé qu'on rendît justice à son mérite; mais que pouvant faire mieux, il ne pouvoit pas ne le point détourner de se charger d'un Enfant qui lui feroit perdre beaucoup de tems; qu'il savoit néanmoins que lorsqu'il s'agissoit d'élever un jeune homme pour en faire un Juge dans le premier Parlement de France, on ne pouvoit choisir un trop bon sujet, mais qu'il y en avoit beaucoup dans Paris capables de remplir ce poste aussi-bien que lui, gens dont les études sont bornées; mais que pour lui qui pouvoit porter plus loin encore qu'il n'avoit fait, les Sciences auxquelles il s'étoit apliqué jusqu'à aujourd'hui, il lui con-

conseilloit de ne point négliger les talens que Dieu lui avoit donnez. Notae Cadet crut devoir déférer au sentiment de son Ami, & fit remercier Monsieur le Président, pour pouvoir se renfermer dans un Cabinet. Son Ami le fit recevoir, peu de tems après, Avocat au Parlement, par bénéfice d'âge.

Le mérite étoit alors tout ce qu'il possédoit, & il avoit dépensé, pour son éducation le peu de bien que son Pere lui avoit laissé en mourant. Il étoit tems de s'établir, & il ne savoit où prendre le loyer d'une Maison, & moins encore de quoi la meubler; mais il fut fort agréablement surpris, lors qu'une personne qui lui étoit inconnue vint lui offrir tout à la fois un magnifique apartement chez lui, une riche Bibliothéque, sa bourse & sa fille en mariage. La joye de notre jeune Avocat fut grande, & je crois qu'elle eût été extrême, si on ne lui avoit point proposé de se marier; mais ce joug quelque fois bien doux, & le plus souvent insuportable, lui parut pour lui-même inévitable, dans la situation pauvre où il se trouvoit. Il remercia donc l'inconnu avec toute la politesse digne d'un Avocat au Parlement, & lui promit

mit de se donner l'honneur d'aller chez lui le lendemain pour lui rendre ses devoirs, & il n'y manqua pas.

Vous jugez bien, Monsieur, que la Demoiselle parut avec le plus d'éclat qu'il lui fut possible. Il lui trouva un abord gracieux, de la beauté, de la jeunesse & un esprit très-cultivé : en un mot, elle lui plut infiniment, mais il n'eut pas le bonheur de plaire de même à cette jeune beauté. Il lui paroissoit trop sérieux pour elle, encor si jeune, & un Cavalier étoit bien plus de son goût.

A peine fut-il de retour chez son Ami, qu'il fut le trouver dans son Cabinet pour lui communiquer le mariage avantageux qu'on lui proposoit. Il étala avec éloquence tous les apas de la jeune Demoiselle dont il parut charmé, ce qui ne plut point du tout à son Ami, qui avoit dans la tête un autre dessein : c'étoit de lui faire épouser sa propre sœur, mais il dissimula pour ce moment. Il le félicita poliment sur le parti avantageux qu'on lui proposoit. Avouïez-moi, Monsieur, lui dit-il, que rien de semblable ne vous seroit arrivé à Caën, si vous y étiez resté, & qu'on est heureux, quand

ayant

Digitized by Google

ayant du mérite, on habite un lieu où on le sait discerner. Mais, ajoûta-t'il, avez-vous fait part à ma Sœur de cette bonne nouvelle? Non, dit le jeune Avocat, parce que j'ai crû devoir vous le dire avant que de lui en parler. Je sai ce que je vous dois; j'ai toujours présentes dans la mémoire les obligations que je vous ai, & si elles sont infinies, ma reconnoissance sera toujours sans bornes. Ne parlons pas, dit son ami, ne parlons pas de reconnoissance, un homme est trop heureux de pouvoir faire du bien aux autres, & je le trouve récompensé avec usure lors qu'il voit que tout ce qu'il a fait pour un autre, a porté coup, & que rien n'est devenu inutile. C'est de moi de qui je parle, Monsieur, & ayant contribué autant que j'ai pû à faire de vous ce que vous êtes, je mets en vous toute ma félicité & toute ma gloire. Mais allons voir ma Sœur, allons lui annoncer ce que votre mérite vous a déja procuré.

La Sœur entendit assez froidement la nouvelle qu'on vint lui aprendre, & ne parut pas y prendre beaucoup de part. Cependant elle ne pût s'empêcher de dire, qu'elle estimoit heureuse

une

Digitized by Google

une femme qui la feroit d'un fi grand homme. Mademoifelle, lui dit-il, mon bonheur feroit auffi parfait que je le puis efpérer dans ce monde, fi la perfonne qu'on m'offre pour Epoufe, avoit autant de mérite que vous. Mais vous favez que dans le fiécle où nous fommes, le mérite eft de peu de valeur, & un ignorant riche l'emporte fur le mérite le plus parfait. Quoi! Monfieur, dit-elle, feriez-vous donc de ce nombre? A Dieu ne plaife, Mademoifelle, mais je crains qu'une Demoifelle auffi parfaite que vous ne regarde d'un œil trop indifférent, un homme plus accoûtumé au Cabinet qu'à la Galanterie; le mérite ne fait rien en amour, & le bien qui me manque, me paroît un grand défaut. Vous m'infultez, dit-elle, & l'éducation que j'ai reçuë, m'a donné plus de grandeur d'ame que vous ne penfez. Croyez-vous donc, Monfieur, que parce que je fuis Fille, je ne puiffe difcerner un bien réel d'avec un bien aparent & chimérique? A-t-on vû beaucoup de perfonnes riches, heureufes, & au contraire le malheur ne femble-t-il pas les accompagner par-tout. Un Riche n'eft jamais fans ennemis, les plaifirs qu'il goûte,

goûte, ne sont jamais sans amertume, envié des sots & méprisé des gens de sprit, quelle félicité est la sienne ? Mais il n'en est pas ainsi d'une personne de mérite, la vertu l'accompagne, la paix régne chez lui, il sait mettre des bornes à ses passions & réprimer en lui ce qui le rendroit trop semblable au commun des hommes ; en un mot, Monsieur, pour une Fille d'esprit qui voudroit se marier, un tel homme est digne d'envie, parce qu'il est aisé de comprendre, que ne se conduisant jamais que par la Raison, il feroit sa félicité. Voilà, Monsieur, quels sont mes sentimens, & si j'étois à marier, à peine un homme tel que vous pourroit-il me plaire.

Une si noble fierté plût beaucoup, & piqua tout à la fois notre jeune Avocat. Je sai, dit-il, Mademoiselle, qu'ayant été élevée avec tant de soin, les sentimens magnifiques que vous me faites voir, doivent vous être naturels ; mais vous ne m'aprenez rien de nouveau, en disant, qu'un homme tel que moi ne pourroit vous plaire. Je n'ai jamais eu la témérité de l'entreprendre, & je sai qu'il est dans Paris des hommes plus dignes de vous. Si vous estimez heureuse l'Epouse qu'il

plai-

plaira à la Providence de me donner, je juge que l'Epoux qui vous possédera, sera le plus heureux des hommes.

Pourquoi vous piquer ainsi, dit le Frere? je vous crois tous deux capables de faire la félicité l'un de l'autre. Mais il est tems de nous retirer, Monsieur réfléchira certainement pour faire un choix; & vous, ma Sœur, je vous laisse faire toutes les attentions dont vous êtes capable.

Tous ces discours embarrassoient extrêmement notre jeune Avocat; il ne savoit pas trop quel parti prendre, & il lui paroissoit dangereux de se déterminer sans l'aveu & le consentement de l'Ami à qui il devoit tout ce qu'il étoit. Il le fut trouver le lendemain dans son Cabinet, où il lui proposa avec franchise l'embarras où il se trouvoit, & toutes les raisons qu'il avoit de suivre en tout son avis. Je pourrois, disoit-il, donner aux autres des avis certains, mais l'éducation que j'ai reçuë, par votre secours, m'a apris à me défier assez de moi, pour ne rien déterminer sur ce qui me regarde, sans l'avis d'un Ami véritable & sincére.

Je suis moi-même, répondit l'Ami, trop intéressé dans cette affaire pour

pou-

Digitized by Google

pouvoir vous donner un avis qui ne soit suspect ; je voudrois être votre beau-frere, & je ne prétens pas cependant vous forcer dans vos inclinations. Une femme est pour toute la vie ; sa compagnie est bien longue, si elle ne plaît pas, & trop courte si elle est aimable. Le choix est pour vous, Monsieur, & je serois au desespoir, si, après avoir suivi mes avis, je vous voyois malheureux.

Je vous entens, Monsieur, & vous m'en dites assez pour comprendre quel est le choix que je dois faire. Je n'aurois jamais osé vous demander Mademoiselle votre Sœur en mariage ; mais puisque vous ne dédaignez pas de me la proposer, je regarde comme un devoir pour moi, d'accepter avec actions de graces, l'honneur que vous voulez bien me faire. Enfin, l'alliance fut concluë, & on ne parloit déja plus dans la maison que du jour qu'on devoit prendre pour la nôce

Pendant ce tems-là, la Demoiselle qu'on lui avoit proposée d'abord, & qu'il avoit vû, n'avoit pas manqué de représenter à son Pere, que le grand sérieux de notre jeune Avocat, ne convenoit guére à son âge encore si tendre.

Le

Digitized by Google

Le Pere lui fit voir, par complaisance, un jeune Cavalier beau, bien fait, honnête, poli, complaisant, qui possédoit enfin tout ce que le commun des hommes apelle perfections. Mais cette jeune Demoiselle, se servit à propos de son éducation pour discerner, dans ce jeune homme, le vrai du faux, & elle ne put s'empêcher de dire à son Pere, que ce beau discoureur n'étoit qu'un diseur de sornettes, qu'il ne savoit parler que le langage des Romans, & qu'il étoit plus propre à corrompre le cœur, qu'à cultiver l'esprit. Enfin, elle conclut que notre jeune Avocat, avec tout son sérieux, lui avoit fait plus de plaisir en un moment, que l'autre en quatre heures qu'il étoit resté avec elle. Le Pere fut charmé de cet aveu, & ne perdit pas un moment de tems pour cultiver les bonnes graces de l'Avocat; mais il fut fort surpris, lors qu'il lui entendit dire qu'il étoit engagé; triste nouvelle pour sa fille.

Elle ne la reçut pas sans peine, & elle conçut une secrette jalousie contre celle qui lui étoit destinée. Elle se reprocha mille fois, d'avoir trop écouté les mouvemens trop précipitez d'une jeunesse boüillante, & de n'avoir point fait

Digitized by Google

fait à notre Avocat tout l'accueil qu'il méritoit. Cependant elle ne perdit point encore toute espérance, elle chercha les moyens de le rencontrer, & elle y réüssit. Elle ne manqua pas de le féliciter sur son Epouse future, dont elle fit bien valoir le mérite; elle lui fit entendre en même-tems que s'il étoit heureux de l'avoir pour Epouse, elle ne l'étoit pas moins que lui, de pouvoir le posséder. Je ne fais, dit-il, Mademoiselle, en l'épousant, que ce que je dois, je n'envisage point son mérite que je sai être hors du commun, je ne considére que mon devoir, je lui dois tout, & je me donne entiérement à elle. Eh! Monsieur, dit elle, quelle froide alliance que celle, qui n'a pour principe que la reconnoissance. C'est beaucoup, dit-il, d'en avoir, & encore plus d'agir en conséquence. Mais, Monsieur, dit-elle, passeriez-vous donc pour un ingrat si vous ne l'épousiez point? Non, Mademoiselle, mais ma reconnoissance ne seroit point aussi parfaite que je le dois. D'ailleurs que risqu'ai-je en l'épousant? elle a du mérite, que faut-il plus pour me plaire? la beauté, la jeunesse, Monsieur, n'ont donc jamais eu d'apas pour vous?

Tout

Digitized by Google

Tout ce qui est beau, Mademoiselle, ne sauroit ne me point plaire, mais il faut quelquefois que la Raison l'emporte sur l'inclination; on seroit trop heureux si tout étoit favorable à nos désirs, & nous ne plaisons souvent pas aux personnes qui nous plaisent le plus. J'ignore encore si j'ai sçu plaire à la Sœur de mon Ami; mais je sai bien à qui je donnerois la pomme, si j'étois absolument le maître de décider de mon sort.

Il n'en fallut point davantage, pour faire comprendre beaucoup de choses à la jeune Demoiselle. Elle fut trouver son Pere, & lui dit, qu'elle avoit rencontré le jeune Avocat, qu'elle lui trouvoit tout l'esprit du monde, mais qu'il se trouvoit dans un engagement de bienséance, dont il ne pouvoit se débarrasser facilement. Soyez, ma Fille, sans inquiétude, dit le Pere, nous trouverons, peut-être, quelque moyen de l'engager. Mais le bon homme ne connoissoit pas que l'honneur, chez notre jeune Avocat, l'emportoit sur toutes choses.

En effet son Frere Mousquetaire vint à mourir & le laissa héritier de tous ses biens; & ce fut alors qu'il se piqua davan-

davantage de générosité, en allant offrir à son Ami toute sa fortune qu'il croyoit lui devoir par reconnoissance. L'Ami charmé de son procédé, crut, avec raison, qu'il ne se trompoit pas dans le choix qu'il avoit fait pour sa Sœur, & il le pressa d'accomplir la promesse qu'il lui avoit faite : il ne balança pas un moment, & il épousa la Sœur. Cet acte de générosité fit tant d'impression sur l'esprit de la jeune Demoiselle, qu'elle le fut trouver le lendemain de ses nôces, pour lui demander son amitié & celle de Madame son Epouse. Jamais on ne vit une union plus parfaite, & les uns & les autres, firent bien voir, ce que produit dans l'esprit & dans le cœur, une parfaite éducation.

Que ces traits héroïques me paroissent beaux, dit le Chevalier! La grandeur paroît par tout dans votre Histoire, on n'y voit point de foiblesse que de très-legére, la corruption en est bannie. Hélas! pourquoi n'ai-je point aimé Sophie de même! Il étoit peut-être avantageux pour vous, dit Clairenville, que vous connussiez votre foiblesse, pour vous aprendre à vous apréhender vous-même, parce qu'il

n'est rien de plus foible, qu'un homme qui ne connoît pas sa foiblesse. Je ne la connois que trop aujourd'hui, dit-il, & c'est proprement tout ce que je connois en moi. Vous êtes, Monsieur, dit Clairenville, tel que je voudrois voir tous les Savans; car je ne trouve rien de plus insuportable qu'un Savant orgueilleux qui croit qu'on lui doit tout, & qu'il est indigne de lui de céder à personne. Votre jeune Avocat, dit le Chevalier, n'étoit pas de même, il ne s'enfle jamais de son savoir, la douceur & la politesse semblent être nées avec lui; n'est-ce pas-là ce qu'on apelle un homme aimable? aussi paroît-il bien par votre Histoire, que tout le monde savoit bien lui rendre justice. Oui, Monsieur, dit Clairenville, mais il étoit à Paris; & que seroit-il devenu dans une Ville où les Belles-Lettres sont ignorées, où la politesse paroît ridicule, où la douceur passe pour lâcheté, où un homme bienfaisant passe pour dupe? Mais vous me parlez-là, dit le Chevalier, d'un Païs qui n'est apparemment habité que des Ours? Non, Monsieur, dit Clairenville, je parle de ce Païs-ci, où je découvre tous les jours quelque chose de nouveau

nouveau & de pitoyable. Mais il commence à se faire tard, & les Brabançons sont indignes de nous occuper. J'espére, Monsieur, que vous voudrez bien continuer la même grace que vous m'avez déja faite, & je ne crois pas venir ici inutilement. Que vous êtes bon, dit le Chevalier! mais enfin puisque nos conversations nous font un plaisir mutuel, tâchons de profiter du séjour que nous faisons ici. Ils se quittérent, pour se rejoindre le lendemain au Parc, où ils eurent la conversation, qui fait le sujet de la troisiéme Promenade.

Fin de la seconde Promenade.

Digitized by Google

TROISIEME PROMENADE.

MONSIEUR de Clairenville ne se rendit point au Parc à l'heure précise, & le Chevalier fort surpris de le voir rire dès qu'il parut : Eh Monsieur, lui dit-il, qu'est-il donc arrivé de nouveau ? Il faut que la chose soit bien extraordinaire, pour vous exciter à rire de si bon cœur. Jamais, Monsieur, je n'ai oui parler d'une chose semblable, dit Clairenville ; voulez-vous gagner des sommes immenses en très-peu de jours & sans beaucoup de peine ? Le secret est beau, dit le Chevalier, je vous conseillerois de le donner au Roi, dont Law, encor plus habile que Cartouche, a sçu emporter tout l'argent en fort peu de tems. Mais je gage qu'il s'agit ici de quelque ridicule Brabançonnade que vous venez d'aprendre, en venant. Ne faut-il pas faire brûler une chandelle devant quelque Saint de bois,

au

Digitized by Google

au coin de quelque ruë ? Ne faut-il pas reciter l'Oraison de quarante jours, par laquelle on obtient infailliblement tout ce que l'on veut ; ou bien ne s'agit-il pas de faire quelque neuvaine à Notre-Dame des Hales ; car il n'est point, dans toute la Chrétienté, de Peuple moins religieux & plus superstitieux que celui-ci ?

Vous en aprochez, dit Clairenville, il est question d'une Oraison à Saint Christophe, qui vous fait obtenir infailliblement la somme que vous demandez, seroit-ce un million. Mais, dit le Chevalier, qui est le Courier capable d'aporter dans sa Valise une si agréable, mais si pesante nouvelle ? Je vais vous l'aprendre, dit Clairenville, à condition que je serai de moitié avec vous, quand vous en ferez usage.

On commence cette Priere par des Pseaumes, qui sont suivis d'une Oraison à Saint Christophe, par laquelle on voit que Dieu a rendu ce Saint, maître de tous les trésors cachez. En consequence de ce prétendu pouvoir, on prie le Saint d'envoyer un bon esprit à qui on puisse parler. Quelquefois, dit-on,

Saint Christophe se donne bien la peine de venir lui-même, mais le plus ordinairement il envoye cet esprit. Remarquez, s'il vous plaît, Monsieur, que cela se fait la nuit. Cela sent bien le Sabat, dit le Chevalier.

Cet Esprit ne vient jamais qu'accompagné d'un grand bruit, capable d'effrayer les plus intrépides; mais dès qu'il est entré dans la Chambre, tout devient calme, & il paroît tantôt en Oiseau, tantôt en Chien, en Ane, en Singe, en Arlequin, en Scaramouche; & c'est alors que vous le conjurez de vous faire aporter par un mauvais Esprit, qui lui sert apparemment de Crocheteur, la somme que vous demandez; & le tout pour la délivrance des pauvres ames qui sont en Purgatoire, pour avoir caché des trésors.

L'Esprit disparoît aussi-tôt, on continuë l'Oraison, & peu de tems après, on entend venir de loin quelqu'un qu'on connoît au pas, être bien chargé. C'est le mauvais Esprit, qui porte sur ses épaules une Cassette pleine d'or ou d'argent, selon les espéces que vous avez demandées. Il renverse son trésor dans un Vaisseau de bois

tout

Digitized by Google

tout neuf; car la cérémonie ne seroit pas bonne s'il avoit servi. Après quoi vous le chargez de malédictions, c'est toute la récompense que ce pauvre malheureux reçoit de sa peine. Voilà en abregé ce dont il s'agit. A votre avis, Monsieur, cette voie de s'enrichir, n'est-elle pas facile?

Oui, mais à mon avis, ces faiseurs d'Oraisons ne pourroient guéres éviter en France, une punition très-rigoureuse, ou tout au moins les petites maisons, parce qu'on les feroit passer pour fous, afin de leur faire grace.

Ce n'est point encore tout, dit Clairenville, cette infâme & superstitieuse pratique se trouve ici autorisée; & on vient de m'assurer, croyant par-là autoriser cette superstition, que non-seulement les Jésuites la permettent ici & en Allemagne, mais qu'ils la mettent en usage. Cette race maudite de Dieu sera-t-elle donc éternelle, dit le Chevalier en colére; & les maux qu'ils font à l'Eglise n'auront-ils pas de fin? Ils ne cherchent que les moyens d'entretenir les Peuples dans des sentimens flâteurs qui les autorisent dans tous leurs désordres, & ils se font ainsi des créatures, toujours prêtes à ac-

cabler ceux qui leur ſont contraires, en diſant la vérité.

Je ſai trop ce qu'eſt un Jéſuite, dit Clairenville, pour ne le pas croire capable de tout mal. Il ne faut que voir leur morale dans les Provinciales, pour en être convaincu. Mais j'admire leur talent à ſe faire des amis; ils y réuſſiſſent preſque toujours infailliblement, rien ne leur réſiſte; & ſi un homme de bien veut inſinuer à quelqu'un les ſentimens d'une morale qui ſoit pure, tout ſemble s'y opoſer, & il eſt ſouvent encore trop heureux, ſi ſa charité n'eſt pas payée de quelque inſulte.

L'amour du bien, dit le Chevalier, ne s'eſt jamais inſinué dans le cœur des hommes, avec la même facilité que le mal. Il en a coûté la vie aux Apôtres, & à leurs Succeſſeurs pour l'établir. Il eſt vrai que ce qui eſt groſſiérement mauvais, ne fait pas auſſi d'abord une grande impreſſion, & ſouvent même fait horreur; mais il ne faut pas vous imaginer, Monſieur, que les Jéſuites ayent fait adopter tout d'un coup leur morale anti-Chrétienne. Ils y travaillent depuis long-tems, & ſans parler de leurs principes, ils ont commencé

mencé par donner horreur au Peuple de certaines personnes qui leur étoient contraires, parce qu'elles étoient trop attachées à la Vérité. Ils se sont rendus maîtres des Evêchez, & n'y ont placé que des gens qui parlassent leur même langage. Voilà aussi-tôt le Peuple confirmé dans le sentiment qu'une infinité de gens de bien ne sont pas Catholiques.

Les Papes, à leur instigation, envoyent des Bulles, des Brefs, des Decrets qui les favorisent; les Savans & les amateurs de la Vérité, s'y oposent; & ils ont soin de faire remarquer au Peuple, que ces personnes sont oposées aux décisions de l'Eglise, puisqu'elles s'oposent aux sentimens des Papes, qui sont, disent-ils, infaillibles de droit divin. Que de raisons pour séduire un Peuple ignorant! Mais ce seroit encore peu de chose, si en usant de toutes ces finesses Jésuitiques, ils n'avoient pas pris soin de mettre le comble à l'ignorance par de petits Livres qu'ils mettent poliment entre les mains de leurs Dévotes, en leur ravissant impitoyablement le véritable pain qui est l'Ecriture-Sainte.

Les hommes devenus ignorans, sont-

Digitized by Google

ils si difficiles à séduire ? Ils ne voyent plus rien qui puisse servir de bornes à leurs passions, auxquelles ils donnent un cours d'autant plus libre, que les Jésuites les assurent, que s'ils sont fidéles à cette pratique, de souhaiter tous les jours le bon jour & le bon soir à la Sainte Vierge, ils ne peuvent manquer d'être de grands Saints. C'est ainsi que les Jésuites, avec les secours des Mendians, leurs Valets de pié, sont venus à bout de renverser toute la Religion, & de faire vivre dans une tranquilité profonde, ceux-mêmes qui sont les plus corrompus dans leurs mœurs.

Mais, Monsieur, aprenez-moi, je vous prie, dit Clairenville, comment les Jésuites ont pû se rendre si absolument maîtres des Moines; car je ne connois personne qui porte plus de fierté & d'arrogance que ces Bezaciers, sous un vil habillement de Pénitent public.

Ignorez-vous encore, dit le Chevalier, que la Religion n'est pas plus la régle des mœurs d'un Mendiant, qu'elle le fut autrefois des Pharisiens, dont il est parlé dans l'Evangile ? Leur intérêt particulier leur sert de guide, & il n'est point de bassesses dont ils ne soient capables, pour obtenir ce que leur cupidité

leur

leur fait desirer. Les Jésuites ne l'ignoroient pas, & lorsqu'ils entreprirent la conquête des Moines, ils étoient bien sûrs de la victoire. Cependant, comme la Société ne veut pas qu'on lui soit dévoué à demi, il fallut chercher un moyen qui pût satisfaire pleinement l'avarice des Moines. Voici ce qu'elle a inventé, & elle y réüssit.

Il n'est pas possible qu'une Communauté puisse acquiter la quantité de Messes, dont on lui paye l'honoraire. Quelquefois trente personnes, dans un jour, iront à la Sacristie demander chacune une Messe, & il n'y a que dix ou douze Prêtres dans cette Communauté. Cependant les Moines ne refusent rien, ils promettent toujours de les dire; mais ils sont dans l'impossibilité de tenir parole à cause de leur petit nombre. Les Jésuites ont une autre maxime; qu'on leur donne tout ce qu'on voudra pour l'honoraire d'une Messe, sans promettre de l'acquiter, ils assurent seulement que la personne qui leur donne de l'argent, aura part aux Priéres de la Société. Il est bon de remarquer, Monsieur, que c'est un crime toujours puni, chez les Jésuites de ne point dire la Messe tous les jours

Or, vous n'ignorez pas l'étendue immense de cette Société; il vous est donc aisé de comprendre les milliers de Messes qui s'y disent chaque jour.

Leur Pere Général a un Catalogue exact de tous les Prêtres de sa Société, & sait aussi, par conséquent, la quantité de Messes qui se disent par jour, par semaine, par mois & par année; & il distribue l'honoraire de toutes ces Messes aux Mendians, qui en sont surchargez, & que les Jésuites acquittent.

Le premier jour de l'An, qui est le jour de la distribution, tous les Généraux des Mendians vont saluer le Géral des Jésuites, & ils reçoivent de lui la récompense ou le châtiment que mérite le bien ou le mal que leurs Moines ont fait à la Société, & dont ce Général est bien instruit. Si un Capucin a malversé contre les Jésuites, & qu'il n'en ait point été du tout ou assez sévérement puni, après la réprimande, on ne distribue au Général des Capucins que la moitié ou le tiers des Messes qu'il avoit l'année précédente; on l'en prive absolument, si la faute, au jugement du Jésuite Général, est très-considérable; & on double

ble la récompense de même, si, dans toutes les Capuciniéres, on a travaillé avec ardeur aux intérêts de la Société. C'est ainsi, Monsieur, que les Jésuites se sont rendus maîtres des Moines; & qu'ils ont pris sur eux un Empire si Souverain.

Vous m'aprenez-là une chose, Monsieur, dit Clairenville, qui est bien pire que l'Oraison à Saint Christophe. Est-il possible que les Jésuites ayent assez peu de Religion, pour faire servir à leurs intérêts, ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion? Et un Moine, dit le Chevalier, peut-il avoir assez de cupidité pour prêter sa main au desseins de la Société, afin d'obtenir d'elle, par une voye si grossiérement criminelle, de quoi vivre plus abondamment? Les richesses peuvent-elles donc flâter les hommes, quand ils ne peuvent les obtenir que par des crimes? Le fait est certain, nous ne pouvons pas en douter; mais qu'il est triste de l'avoüer!

Je regarde, dit Clairenville, la corruption de la morale dans ceux dont nous parlons, comme une maladie contagieuse qu'on dissimule le plus longtems qu'il est possible, dans sa naissan-

ce, afin de ne pas effrayer les voisins; mais quand la peste a fait quelque progrès, la dissimulation n'est plus de saison, tous les Peuples en sont avertis, pour qu'ils se gardent de communiquer avec ceux qui ont le malheur d'en être frapez. Il est vrai, dit le Chevalier, mais ne vous semble-t-il pas qu'on a trop différé d'éclater; ces corrupteurs ont tout empoisonné, & on a cherché le reméde lors que la maladie étoit incurable. Qu'il est peu d'hommes aujourd'hui susceptibles de la Vérité! En vain veut-on semer lors que la terre est inculte; croit-on l'avoir assez cultivée, la semence qu'on y jette n'en est pas moins perduë, & la terre ne produit pas plus que si on l'avoit couverte de sel: preuve certaine que le mal est sans reméde, je veux dire que les hommes sont parvenus à un point si grossier de corruption, qu'ils sont insensibles à tout ce qui devroit les toucher le plus, & ne cherchent avec empressement que ce qui ne peut point ne les pas perdre. Commençons, s'il vous plaît, par ce qui concerne la Raison, & je suis certain que vous en conviendrez avec moi.

Personne ne doute que tous les hommes

mes ne sentent en eux un vrai desir de se rendre heureux, mais les actions des petits, & de grands qui tendent à cette béatitude, font connoître en même-tems qu'ils s'éloignent de la voye qui y conduit. Comme les anciens Philosophes, ils ne nous font voir que foiblesse & mensonge, dans le Systême qu'ils s'en forment, & ce n'est que la force & la Vérité qui nous y ménent. Les plaisirs les plus piquants ne durent guére, & le vuide qu'ils laissent après eux dans nos cœurs, nous prouve bien que nous ne pouvons nous contenter de si peu de chose. Il est vrai cependant que la foible satisfaction qu'on y trouve dans l'instant, fait chercher avec ardeur, les moyens de les réitérer; & la vie se passe ainsi dans une vicissitude perpétuelle qui ne nous aprend autre chose, sinon, que tout est emporté comme par un torrent; & que tout s'éloigne de nous par une suite de momens qui s'écoulent, sans laisser dans nos Ames le moindre vestige de la béatitude.

Je comprens bien, dit Clairenville, qu'il est aussi impossible à notre Ame de retenir les plaisirs dont elle jouit actuellement, qu'à nos bras de retenir l'eau

qu'ils

qu'ils embrasseroient ; parce que ni les plaisirs ni l'eau ne peuvent avoir ensemble aucun raport de contiguité, s'il est permis de parler ainsi, les uns avec l'Ame, & l'autre avec les bras étendus. Pour éviter un langage si métaphysique, il ne faut, pour le prouver, que rapeler l'homme à lui-même, pour lui faire avoüer que rien ne l'a satisfait encore, & qu'il ne lui reste de ses plaisirs passez, que le regret de ne les avoir pas évitez.

Il est vrai, dit le Chevalier ; mais ne vous paroît-il pas, que naturellement l'homme au milieu de l'abondance & des plaisirs, devroit être heureux : car qu'y a-t-il qui puisse avoir plus de raport que la créature & l'homme, pour qui elle est faite ?

Ah, Monsieur le Chevalier, dit Clairenville, vous voulez me surprendre, mais je n'ignore pas que l'homme n'étant pas fait pour la créature, elle ne lui est donnée que pour en user ; qu'il ne peut, sans crime, vouloir en jouir, & qu'il doit porter vers un objet plus digne de lui, les désirs sans bornes d'un cœur que des créatures très-limitées ne sauroient remplir. Enfin, rien ne me paroît plus indigne de l'hom-

me ;

me, que de s'écarter de cette Vérité pour s'abandonner aveuglement à des passions qui le trompent.

Ne dites point tant de mal des passions, dit le Chevalier, sans elles nous ne souhaiterions pas d'être heureux, & nous ne nous mettrions guére en peine d'en chercher les moyens. Pourquoi donc voulez-vous, dit Clairenville, qu'on parle avec respect de ce qui est la cause de nos malheurs? Vous voudriez donc les suprimer, dit le Chevalier, si vous en étiez le maître; vous seriez alors bien à plaindre, une Ame sans affections, aprocheroit bien l'homme de la bête. Mais pourquoi une vivacité si grande contre les passions; si votre langue étoit sujette aux mensonges, la médisance, à la calomnie, faudroit-il donc la couper? Un Médisant sans langue médiroit encore, parce qu'il est d'autres signes de la pensée que la parole: ainsi à parler exactement, ce n'est point la langue qui médit, & elle ne fait que manifester par la volonté du Médisant, le discours empoisonné, qu'il a conçu dans le cœur. Ce n'est donc pas la faute de la langue, mais la corruption de celui qui la fait agir: c'est lui qui mérite d'être puni,

parce

parce qu'il fait d'elle un usage tout opposé à celui pour lequel elle lui a été donnée. Il en est ainsi des passions, Dieu nous les a données, elles sont donc bonnes : l'amour, la haine, la colére, &c. rien de toutes ces passions ne peut être mauvais, si nous en faisons l'usage pour lequel nous les avons reçues. Il est un amour saint, une sainte haine, une sainte colére, parce qu'elles ont en vue l'objet qu'elles ne doivent jamais cesser de se proposer; mais leur sainteté dégénére bien-tôt en crime, dès qu'elles ont pour fin un objet aussi corrompu que ce qui les fait naître.

Je vous entens, Monsieur, dit Clairenville, les passions n'ont rien de mauvais par elles-mêmes, elles ne sont criminelles que par accident; c'est-à-dire, parce que nous sommes corrompus. Mais cette corruption n'est-elle pas inévitable, puisque nous naissons avec elle.

Il est vrai, dit le Chevalier, mais nous ne naissons pas moins avec la Raison : qui des deux doit l'emporter ? On auroit honte de ne pas décider en faveur de la Raison; c'est donc à elle de régler nos passions, & c'est à nous

de la suivre comme notre guide. Or, le desir de la béatitude est une de ces passions qui naissent avec nous, & si la Raison nous dit que nous devons la chercher, elle ne nous dit pas que la créature doit en être l'objet, parce que rien de tout ce qui périt ne peut nous rendre heureux. L'avarice nous porte-t-elle aux richesses; à peine les possédons-nous, que la peine que nous sommes obligez de prendre pour les conserver, nous jette dans une misére qui nous éloigne bien de la béatitude; gageons-nous des hommes pour en prendre le soin, pour lors nous dépendons d'eux, nous sommes exposez à leurs caprices, nous sommes toujours inquiets sur leur fidélité; être esclave, est-ce être heureux? Enfin dans le tems où nous sommes, peut-être des plus tranquiles, ces biens nous quittent ou nous les quittons; & la Raison dit que le vuide où nous nous trouvons alors, doit être d'autant plus affreux, qu'il ne nous arrive, que par la privation éternelle de l'objet de notre amour. Voilà le triste état où nous laissent les biens que l'Avarice nous avoit fait envisager comme l'objet de notre béatitude; voilà le fruit de tant

de peines que nous avions pris pour les acquérir.

Examinons de près un enfant ; il cherche comme les plus grands hommes à se rendre heureux, & il semble que sa simplicité & son innocence devroient lui mériter quelque chose. Un objet lui frape les Sens, il jette des cris pour qu'on le lui donne ; toutes ses maniéres font voir un empressement si grand pour la possession de cet objet, qu'on croiroit presque qu'il doit le rendre heureux ; mais à peine l'a-t-il obtenu, qu'il trouve, en l'abandonnant, qu'il sent déja qu'il est fait pour un plus grand objet, & que la créature est indigne de lui. Quelle différence trouvez-vous entre cet enfant & un Homme plus âgé ? tous deux tendans au même but, ni l'un ni l'autre ne prend la Raison pour guide. Le premier n'en peut avoir encore l'usage, & le second ne rougit point de n'avoir pas plus de Raison qu'un enfant ; parce qu'accoûtumé à ne faire usage que de ses Sens, il ne croit rien de certain que ce qu'ils lui présentent : le plus grand nombre n'agissant pas autrement que lui, le confirme dans sa fausse opinion, & il regarde un homme qui sait faire usage de

sa

sa Raison comme un Philosophe qu'on doit admirer, sans qu'il soit possible de le suivre dans sa conduite. Mais en effet, qu'est-ce que ce Philosophe ? C'est un homme qui agit en homme, & les autres ne sont, s'il est permis de le dire, que des automates que les objets sensibles agitent plus ou moins, selon la disposition de leurs orgagnes.

Croyez-vous donc, Monsieur, dit Clairenville, qu'un homme qui n'écoute que la Raison, est plus heureux que les autres ? N'est-il donc pas une misére attachée à cette vie, dont personne ne peut se garantir ; & si elle est inévitable, quelle espérance de félicité peut flatter l'homme du monde le plus raisonnable.

Je conviens, Monsieur, dit le Chevalier, que tous les hommes sont condamnez à subir le sort de cette vie pleine d'affliction ; mais celui qui cherche avec empressement la jouissance des créatures, est d'autant plus accablé de cette misére, qu'il perd à tout moment ce qui sembloit faire sa félicité, tandis que celui, qui n'écoutant que la Raison, n'a pas fait son Dieu des créatures, se trouve calme au milieu des afflictions les plus accablantes. Le pre-

mier

mier est toujours vaincu par les tribulations de cette vie, & le second toujours victorieux. Ce ne sont point ici de ces opinions problêmatiques que l'on puisse contester, rien n'est plus évident par la Raison, rien n'est plus certain par l'expérience.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que desirer sans cesse & ne jouir jamais, est ce qui rend l'homme malheureux? Est-il moins vrai, que goûter pour un instant ce que l'on a desiré si long-tems, & s'en voir privé dans l'instant même, est le plus cruel de tous les malheurs, parce que si la satisfaction de nos desirs est l'unique chose qui puisse nous rendre heureux, par la raison contraire, la privation doit nous jetter dans un malheur affreux; parce que les desirs augment par la privation, & que les objets aimez s'évanouissent comme l'ombre? Voilà l'état pitoyable où se trouvent les hommes qui cherchent, dans la corruption de leurs cœurs, ce que la Raison devroit leur faire éviter.

Un Ambitieux est élevé au plus haut comble de la Grandeur, il s'applaudit dans les marques flâteuses du respect que les hommes lui donnent, il est content, mais dans un moment

il

Digitized by Google

il va devenir l'homme du monde le plus malheureux. Mardochée refuse de baisser la tête devant Aman, & ce fastueux Courtisan hier dans les délices d'une ambition satisfaite, se voit aujourd'hui accablé du désespoir le plus affreux.

Un Voluptueux enyvré de plaisirs se croit heureux, tout lui rit, rien ne lui manque, mais il cessera bien-tôt de l'être. Un petit Champ lui paroît capable d'augmenter ses plaisirs, il n'est point à lui; il est déja troublé; rongé par l'envie, il a déja cessé d'être heureux. Nabot refuse sa Vigne à Achab, & ce Roi tombe aussi-tôt dans une tristesse qui le rend le plus malheureux des hommes.

Voilà la funeste situation de ceux qui loin de faire agir leur Raison, ne prennent pour guide que des passions, dont ils ne savent point faire usage. Il n'en est pas ainsi d'un homme vraiment raisonnable, il connoît trop la créature pour se reposer en elle, il en connoît la vanité, il en sait la foiblesse, & il n'ignore pas que se reposer sur elle du soin de son bonheur, c'est s'apuyer sur un roseau qui perce la main, & qui, en pliant, nous fait tomber. Libre de

tous

tous désirs violens, il sait user des créatures, mais il ne sait ce que c'est que d'être troublé par leur privation, parce qu'il ne met pas en elles son affection.

Je vois bien qu'un tel homme n'est pas si malheureux que les autres, dit Clairenville, mais est-il exemt d'une infinité d'autres calamitez communes à tout le genre humain? Non, dit le Chevalier, mais il sait les suporter, & c'est ce qui fait sa félicité en ce monde. Il cherche comme les autres à devenir heureux, & persuadé que rien au monde ne peut remplir ses désirs, il ne s'attache qu'à l'Etre souverain, qui seul lui paroît digne de lui, parce qu'il est parfait. Son cœur étant fait pour aimer, & vuide de la créature, ce grand & magnifique objet le posede seul; il le voit en tout, il le voit par tout, & toujours soumis à ses ordres, il n'a point d'autre volonté que la sienne; & c'est l'amour qui fait tout en lui. Quel bonheur plus grand, Monsieur que d'aimer & d'être aimé, sans craindre que le tems emporte l'objet de notre amour, comme il enléve toutes les créatures; quelle félicité plus parfaite que de le posseder dans son

cœur

cœur, de lui parler comme un Ami à un Ami, & de ſentir ſa main toujours bienfaiſante eſſuyer ſes larmes lors qu'il eſt dans l'affliction. Perte de biens, de Parens, d'Amis, rien ne le trouble, & la conſolation, qu'il trouve dans ſes peines, l'emporte beaucoup ſur les chagrins inſéparables de cette vie.

Voilà, Monſieur, l'état heureux, où la Raiſon conduit un homme à qui elle ſert de guide; il eſt donc vrai que la plûpart ne ſont malheureux, que parce que ne la connoiſſant pas, ils prennent le change, en n'écoutant que des paſſions dont ils ignorent le véritable uſage. C'eſt ce que j'eſpére vous faire voir, Monſieur, dans un plus grand détail, ſi vous voulez bien encore m'honorer de votre compagnie pendant quelques jours.

J'y perdrois trop, Monſieur, dit Clairenville, & je n'ai garde de manquer à un rendez-vous ſi avantageux pour moi. Je n'oublierai jamais ce Parc, où j'ai eu l'honneur de vous connoître, & un homme auſſi rare que vous ſera ſeul capable de me faire aimer une Ville qui ne mérite que l'indifférence des honnêtes gens. Cepen-

Digitized by Google

dant on ne peut disconvenir, qu'il ne se trouve quelquefois parmi le Peuple le plus barbare, quelques personnes qui ont de la politesse & de l'humanité. J'ai vû ce matin une personne qui a retiré chez elle, par bonté, une jeune Dame, dont l'Histoire m'a paru fort extraordinaire, & qui a beaucoup de raport aux belles choses que vous venez de dire. Voici ce qu'on m'en a apris.

Un jeune homme, dont le Pere étoit Gentil-homme de Normandie, quitta ce séjour malgré son Pere pour venir à Paris. Il avoit un Oncle fort riche qui consentit à son départ, & qui lui mit entre les mains une somme d'argent considérable, avec promesse de soutenir toujours, l'équipage assez magnifique, dont il lui avoit fait présent.

Ce jeune homme ayant de la naissance & de l'argent, se fit bien-tôt connoître dans Paris; il s'y fit de puissans Amis par sa politesse & ses bonnes maniéres; Amis qui lui furent d'un grand secours dans l'accident qui lui arriva peu de tems après. Il perdit son Oncle qui mourut subitement, sans avoir eu le tems de faire son Testament. L'argent qu'il avoit reçu de lui fut bientôt dé-

dépensé, & se voyant sans espoir d'en avoir d'autre, il fallut avoir recours à ses Amis, à qui il conta son malheur, qu'ils écoutérent. Pénétrez de son infortune, on chercha avec empressement quelqu'emploi qui put lui convenir, mais le pauvre jeune Gentilhomme n'étoit point au fait de beaucoup de choses : & rien ne lui seroit convenu davantage qu'une Lieutenance dans quelque Compagnie ; mais comme il falloit attendre, & que pendant ce tems là il falloit vivre, il se résolut d'entrer chez un Duc & Pair, en qualité de Maître d'Hôtel. Il n'étoit point fort au fait du service, mais étant chef, il n'étoit proprement obligé que de regarder faire les autres.

Il amassa chez ce Seigneur une assez bonne somme d'argent, dont il crut devoir faire part à une jeune fille qu'il vouloit épouser. Il le fit en effet, & il en eut deux enfans, un garçon & une fille. On peut dire que ces enfans étoient l'objet de la curiosité de tout Paris, tant ils étoient beaux, bienfaits, brillans par un esprit vif & pénétrant qui charmoit tout le monde. Ils étoient encore fort jeunes,

Digitized by Google

quand leur Mere vint à mourir, & par malheur pour eux leur Pere prit une seconde femme qui fut la cause de leur infortune. Mais des enfans si aimables, méritoient-ils d'être malheureux!

Dès que cette seconde femme eut des enfans, l'amour du Pere changea d'objet. Les premiers n'eurent plus de part à sa tendresse, & il les abandonna à un point, que sans s'en mettre en peine, il les sacrifia à la haine de leur Belle-mere, en les faisant sortir de la maison. Il mit le garçon chez un Maître Ecrivain, où le jeune enfant qui avoit entendu le traité que son Pere avoit fait avec lui, jugeoit bien qu'il ne seroit pas heureux; & la petite Julie sa Sœur fut mise dans un Couvent hors de Paris.

Quoi qu'ils fussent fort maltraitez chez leur Belle-mere, ils ne laissérent pas d'en sortir avec peine, parce qu'ils voyoient bien que cet exil étoit un effet de la haine qu'ils n'avoient pas méritée. Mais ce qui leur fut plus sensible encore, ce fut la nécessité de se séparer. Ces pauvres innocens s'embrassérent en pleurant amérement, & n'avoient point la force de se dire adieu.

Ils

Digitized by Google

Ils étoient la consolation l'un de l'autre, & par leur séparation ils se voyoient privez de tout.

Leur Belle-mere s'aplaudissant dans son injustice, se crut au comble de son bonheur de ne voir plus les enfans de son mari devant ses yeux ; mais elle sentit bien-tôt qu'elle s'étoit trompée, par la perte de celui de ses enfans qui lui étoit le plus cher. Mais elle n'étoit point encore aussi malheureuse qu'elle le devint dans la suite, & les deux enfans du premier lit, lui servirent de bourreaux, en lui reprochant sans cesse sa haine & son injustice, par leur sagesse & leur vertu.

En effet, Julie étoit l'admiration de la Communauté où elle étoit, & il n'y avoit point de Dame de la premiére distinction qui ne voulût voir Julie. Son Frere de son côté aprit à écrire si parfaitement, qu'il surpassoit son Maître ; ensorte que n'ayant plus rien à lui enseigner, son Pere, pour éviter la dépense, le fit revenir chez lui. Jugez si sa Belle-mere le vit de bon œil. Il n'y avoit point de mauvais traitement que ce pauvre jeune homme n'endurât, & ce qui est admirable, il souffroit tout avec une patience qui n'a gué-

re d'exemple dans un âge encore si tendre, car il n'avoit que douze ans.

La petite Julie ayant apris que son Frere étoit à la maison, & sachant que Madame la Duchesse d'Uzès étoit dans la Communauté, elle fit si bien qu'elle parut devant elle ; la Duchesse l'apella, & c'étoit ce qu'elle souhaitoit. Eh bien, Julie, lui dit la Duchesse, voulez-vous venir à Paris avec moi? Hélas, Madame, dit elle, je voudrois bien pouvoir dire un oui, qui ne me fut pas reproché, je le dirois de bon cœur. Il semble, dit la Duchesse, à vous entendre parler, que vous n'êtes pas ici contente. J'aurois tort de me plaindre, dit Julie, mais... A ces mots elle se mit à pleurer, & se retira. La Duchesse d'Uzès se tourna vers la Supérieure avec qui elle étoit ; quelle est donc cette enfant, dit-elle ? il y a ici quelque chose d'extraordinaire, & il n'est pas naturel, de voir une personne encore si jeune, capable de tant de réfléxions. Ne vous en étonnez pas, Madame dit la Supérieure ; elle nous donne tous les jours des preuves de son bon cœur, & de la supériorité de son génie ; mais la pauvre enfant est née pour être malheureuse, & je crains fort,

que

Digitized by Google

que ma prédiction ne s'accomplisse.

J'y mettrai ordre, dit Madame d'Uzès, mais je veux savoir ce qui vient de la faire pleurer, je vous prie de la faire venir & de me laisser seule avec elle.

La Supérieure se retira, & envoya Julie qui parut devant la Duchesse, avec un air de constance qui démentoit les larmes qu'elle avoit répandues.

Pourquoi m'avez-vous quittée avec tant de précipitation, lui dit la Duchesse? Hélas, Madame, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, prouve assez que je voudrois ne vous quitter pas si-tôt; mes les larmes qui couloient de mes yeux, malgré moi, m'ont contrainte de me retirer, pour ne manquer pas au respect que je vous dois. J'espere, Madame, que vous aurez, pour mon âge, assez d'indulgence, pour me pardonner ma foiblesse. Oui, ma chére enfant, dit la Duchesse, e vous la pardonne, pourvû que vous vouliez m'avouer ce qui en a été la cause. Volontiers, Madame, dit Julie, & j'espére que vous aurez pitié de mes malheurs.

Elle lui raconta tout ce que son Frere & elle avoient souffert depuis les se-

Digitized by Google

condes nôces de ſon Pere, & l'union parfaite qui étoit entr'eux ; & lors qu'elle fut venuë au point du retour de ſon Frere chez ſon Pere, je ſuis ſûre, dit elle, Madame, qu'il y eſt accablé de maux. Faut-il que moi, qui ſuis ſon unique conſolation, je ſois ici tranquile, & que je ne partage pas avec lui ſa miſére & ſes peines ? Va, lui dit la Ducheſſe, tu vaux trop, & je te jure que tu viendras aujourd'hui avec moi à Paris.

Elle l'emmena en effet & la mit entre les mains de ſa Belle-mere, à qui elle fit ſon éloge : mais elle ne fut pas plûtôt partie, que la petite Julie reſſentit les effets du chagrin de ſa Belle-mere, ſans ſe plaindre, parce qu'elle les avoit prévus. Le plus grand de ſes maux fut de ne pas voir ſon Frere, qu'elle demandoit à tout moment, & qu'on lui cachoit toujours. Enfin la Servante touchée de la tendreſſe de Julie, lui dit que ſon Frere étoit enfermé dans une cave, où il n'étoit nourri que de pain & d'eau ſans avoir mérité un traitement ſi dur. Mon Pere le ſait-il, demanda Julie ? Non, dit la Servante, & toutes les fois qu'il vient ici, votre Belle-mere feint de lui avoir donné quel-

Digitized by Google

quelque commiſſion, & il n'en demande point davantage.

La petite Julie ne manqua pas d'aller voir ſon Frere, qui la pria de ne vouloir pas s'expoſer davantage à la fureur de leur Belle-mere pour l'amour de lui. Je ne ſuis venuë, lui dit Julie, que pour vous ſoulager dans vos peines, ou pour y donner ordre, c'eſt pourquoi je ne crains pas de m'expoſer, Dieu, Pere des Orphelins, me ſoûtiendra. Je veux aller trouver mon Pere; & lui expoſer les maux que vous ſouffrez; peut-être m'écoutera-t'il favorablement. Hélas, chére Sœur, le connoiſſez-vous bien, il penſe à nous auſſi peu que ſi nous n'étions pas ſes enfans. Qu'importe, dit Julie, j'aurai toujours fait mon devoir.

Elle le fit effectivement comme elle l'avoit dit; ſon Pere parut attendri de ſon diſcours, il en parla à ſa femme avec aſſez d'aigreur; mais comme il étoit rarement à la maiſon, ce qui auroit dû ſervir au ſoulagement de ces pauvres malheureux, ne ſervit qu'à les rendre plus miſérables. Julie fut maltraitée à l'excès, & chaſſée de la maiſon à huit heures du ſoir.

Elle avoit alors treize ans, & elle

Digitized by Google

ſentit bien à quoi elle étoit expoſée dans les ruës de Paris. Son recours eût été chez Madame d'Uzès, mais elle n'en ſavoit ni l'Hôtel ni la ruë, & elle n'oſoit les demander. Elle paſſa la nuit au Portail d'une Egliſe, dans laquelle elle entra le matin; & à peine fut-elle aſſiſe ſur un banc, qu'elle s'y endormit.

Un jeune homme, que vous connoîtrez dans la ſuite être une perſonne de vertu & de mérite, y entra comme elle dormoit encore; il la vit, & ce ſpectacle lui parut avoir quelque choſe de ſingulier. Elle étoit très-proprement vêtuë, mais ſa beauté avoit fait encore plus d'impreſſion ſur l'eſprit de notre jeune Cavalier. Il s'aprocha d'elle & l'éveilla, en lui diſant, que l'Egliſe n'étoit point un lieu pour dormir. Je le ſai, Monſieur, répondit Julie, mais je ſuis accablée, & Dieu me le pardonnera. Vous eſt-il donc arrivé quelque malheur, dit le Cavalier? dites-le moi: j'ai quelque crédit dans Paris, & je me ſens une forte inclination à vous rendre ſervice. Je vous remercie, Monſieur, dit-elle, j'ai un Pere qui eſt bon, de qui j'eſpére tout; il me fait ſuporter mes maux avec patience,

tience, & je souffrirai tant qu'il voudra. Eh quoi, Mademoiselle, ce Pere si bon défend-t-il de chercher du secours? Je vous prie, au nom de ce même Pere, de ne me pas cacher vos malheurs, & je vous jure que j'y aporterai le reméde le plus prompt qu'il me sera possible. Elle ne voulut jamais y consentir, & le Cavalier s'en alla.

La triste Julie passa le jour à se promener dans Paris, sans savoir où la conduisoient ses pas, repassant sans cesse son infortune dans sa mémoire, sans sentir en elle aucun mouvement causé par l'impatience, tant étoit grande sa résignation. Le soir vint & elle fut passer la nuit au même endroit où elle avoit passé la précédente, par ce que le lieu étant écarté, elle s'y croyoit en sûreté.

Le lendemain notre Cavalier revint à l'Eglise à la même heure, & il trouva encore Julie endormie, mais bien diférente de ce qu'il l'avoit vuë le jour précédent. La pauvre enfant n'avoit rien mangé depuis deux jours, il ne faut pas s'étonner, s'il la trouva pâle & toute défaite. Il l'éveilla encore, & lui demanda la cause de sa pâleur; elle lui avoua qu'elle étoit à jeun depuis

long-tems, & qu'elle commençoit à sentir qu'elle s'affoiblissoit beaucoup, ce qu'elle lui dit avec un air de fermeté & de constance, qui charma plus que jamais notre Cavalier.

Il n'est pas permis à un honnête homme, Mademoiselle, lui dit-il, de vous laisser plus long-tems dans l'accablement où vous êtes; & puis que vous ne voulez pas me faire le confident de vos malheurs, consentez du moins que j'aille chercher un Carosse pour vous emmener chez ma Sœur, où vous serez en sûreté, & où rien ne vous manquera. Connoissez-vous bien le danger où vous êtes? Oui, Monsieur, dit Julie, & parce que je ne m'y suis pas exposée de moi-même, j'espére que Dieu me conservera. Je vous remercie, Monsieur, de l'offre obligeante que vous venez de me faire, je voudrois pouvoir l'accepter avec bienséance, mais je ne le puis. Recevez du moins, dit le Cavalier, de quoi subsister: il lui présenta deux Louis d'or, quelle refusa de même.

Quand il fut retiré, une Dame assez âgée, qui avoit vû ce qui venoit de se passer, apella Julie, qu'elle applaudit d'avoir refusé l'argent du Cavalier.

Julie

Julie lui conta son Histoire, & la Dame s'offrit en vain de la ramener chez sa Belle-mere, elle avoit ses raisons pour n'y pas consentir. La Dame la pria de vouloir du moins recevoir d'elle quelqu'argent, elle l'accepta avec beaucoup de peine.

Pendant le reste de la journée, elle tourna tant autour de sa maison, qu'elle rencontra la Servante à qui elle demanda, si Monsieur N. étoit de retour. Oui, dit la Servante, & il a déja demandé plusieurs fois de vos nouvelles. Cet homme étoit un riche Banquier, qui demeuroit dans la même maison que sa Belle-mere, & qui avoit pour Julie toute l'affection qu'elle méritoit. Elle pria donc la Servante d'aller secrétement lui dire, qu'elle souhaitoit lui parler. Il la fit entrer aussi-tôt, sans que personne s'en aperçût, & Julie lui conta son Histoire.

Le Banquier ne fut pas surpris de la cruauté de la Mere de Julie, parce qu'il en savoit la cause. Il avoit avec lui un Frere qui étoit éperdument amoureux de la Belle-mere, qui ne le haïssoit pas. Ce Frere regardoit Julie comme une personne qui examinoit toutes ses actions; & pour être plus

libre,

Digitized by Google

libre, il l'avoit fait chasser de la maison.

Dès que la Belle-mere sçut que Julie étoit chez le Banquier, elle prit un air de Vestale, pour aller lui dire avec dureté, qu'elle ne comprenoit pas sa conduite, de cacher ainsi une jeune fille dans son apartement; qu'elle prétendoit la ramener tout à l'heure chez elle, & qu'elle ne souffriroit pas plus long-tems un déréglement qui la deshonoroit. Le Banquier avoit beau jeu; mais il se contenta de lui dire, que n'ignorant pas que Julie n'étoit maltraitée qu'à l'instigation de son Frere, il étoit bien aise de la prier de lui dire, que les bons ou mauvais traitemens que recevroit Julie, seroient la régle de la maniére dont il agiroit avec lui, de qui il savoit bien qu'il dépendoit. La Mere le lui promit, & elle n'eut garde de manquer de parole, dans la crainte de perdre son Amant, ou de le voir maltraité.

Julie en fut plus en repos pendant quelque tems; mais sa tranquilité ne fut pas de longue durée. Sa Belle-mere conseilla à son mari de se défaire de ses enfans, qu'elle avoit en main une occasion très-favorable pour son Fils;

qu'un

qu'un Vaisseau étoit à Dieppe, prêt de faire voile pour les Isles, & que le Capitaine cherchoit partout un Ecrivain. Elle n'eut pas beaucoup de peine à faire consentir son mari à sa volonté, & ce jeune homme qui voyoit bien qu'on le sacrifioit, ne laissa pas d'acquiescer, & en disant adieu à sa Sœur, je ne doute point, lui dit-il, ma chére Julie, que vous ne soyez aussi maltraitée que moi; mais prenez patience, mettez votre confiance en Dieu, & souvenez-vous que vous êtes fille. Il sortit ensuite fort brusquement, sans dire adieu ni à son Pere, ni à sa Belle-mere, voulant par-là leur faire sentir, qu'il n'avoit pas lieu d'être fort content de tous les maux qu'ils lui avoient fait souffrir.

Pendant cet intervalle, le jeune Cavalier, dont nous avons parlé ci-dessus, avoit souvent suivi Julie pour connoître sa demeure. L'ayant aprise, aussi bien que la naissance de son Pere, il la fit demander en mariage, & sans trop s'informer qui il étoit, ni s'il convenoit ou non à Julie, on consentit volontiers à ce mariage. La Belle-mere étoit charmée de se défaire d'une enfant qu'il lui reprochoit sans cesse par sa sagesse, la dépravation de ses mœurs.

Le

Le Cavalier eut l'entrée libre de la maison, & il avoit la facilité d'entretenir son Epouse future tout à son aise.

Il fut charmé de voir, qu'il ne s'étoit point trompé dans le jugement qu'il avoit porté d'elle. Il lui déclara qu'il avoit pris depuis long-tems la résolution de ne se point marier; mais qu'il étoit si pénétré de ses malheurs & de sa vertu, au milieu de tant d'infortunes, qu'il s'étoit déterminé de l'épouser, plutôt pour la retirer de l'état violent & dangereux où elle étoit, que par aucune vuë de celles qui sont si communes parmi les hommes. Je sai, répondit Julie, à quoi mes chagrins m'ont exposée quelquefois, & si vous le sentez aussi-bien que moi, je ne suis plus surprise de ce que vous me dites; mais de voir en vous des sentimens de vertu si rares, dans le siécle où nous sommes. Combien de jeunes Messieurs, ayant vû ma situation, auroient fait tous leurs efforts pour me séduire. Je sens bien, Monsieur, que je vous ai obligation, moins du bien que vous m'avez voulu faire, que du mal que vous ne m'avez point fait. J'en suis peut-être à present moins indigne de vous, & je m'estimerai autant

heu-

Digitized by Google

heureuſe, que je ſuis preſentement à plaindre, ſi je puis eſpérer une union de nos cœurs auſſi parfaite que celle de nos ſentimens. Mais un ſi grand bonheur ne fut jamais fait pour Julie, & elle n'eſt au monde que pour répandre des larmes.

En effet tout étoit prêt, & le jour pris pour les nôces, lors qu'une Lettre obligea ſon Amant de partir pour Verſailles; & afin de n'être cauſe d'aucun retardement, il partit la nuit pour revenir à Paris, & ce fut la cauſe de ſon malheur. Son Cheval s'abatit & lui caſſa la jambe en deux endroits. Il ne fut ſecouru que fort tard, la gangrêne ſe mit à ſa jambe, & il en mourut peu de jours après.

On ne ſavoit pas trop comment annoncer cette triſte nouvelle à Julie, mais elle s'aperçut bien-tôt qu'il étoit arrivé quelque malheur. Ne me cachez rien, dit-elle, je m'attens à toutes les infortunes; votre Amant n'eſt plus, lui dit-on. Eh bien, dit-elle, en verſant quelques larmes, qu'y a-t'il en cela de ſurprenant pour moi? Julie eſpére d'être heureuſe, mais c'eſt quand elle ſera morte.

Une ſi grande conſtance mettoit la

Belle-

Belle-mere au desespoir, & elle étoit vivement piquée qu'un tel accident eût rompu le mariage de Julie, dont elle souhaitoit fort être défaite. Dans l'accablement de chagrin où elle étoit, ne sachant où donner de la tête, elle s'imagina pouvoir trouver quelque secours, dans les personnes qui se mêlent de deviner. Elle fut en effet trouver une Vieille qui lui promit tout le succès possible, & la pria de revenir le lendemain matin.

Monsieur, dit le Chevalier, votre Histoire me paroît des plus intéressantes, & je souhaite avec ardeur d'en savoir la suite; mais permettez-moi de vous quitter; j'ai donné parole, il faut que je la tienne. Je ne vous quitte qu'à condition, que vous vous rendrez demain ici de bonne heure. Clairenville le lui promit, & ils se séparérent.

Fin de la troisiéme Promenade.

QUA-

Digitized by Google

QUATRIÉME PROMENADE.

LE tems étoit serein, & la fraîcheur de l'air détermina le Chevalier & Clairenville de sortir du Parc dès qu'ils y furent entrez, pour aller respirer l'air de la Campagne. A peine étoient-ils hors des Portes de la Ville, que le Chevalier empressé de savoir la suite de l'Histoire qu'il avoit interrompu la veille, pria Monsieur de Clairenville de vouloir bien la continuer.

La nuit, dit Clairenville, parut bien longue à la Belle-mere de Julie, tant elle avoit d'empressement de s'en défaire. L'aube du jour commençoit à peine de dissiper les ténèbres de la nuit, qu'elle le sortit secrétement de chez elle, pour aller trouver la femme qui lui avoit promis plus qu'elle ne pouvoit lui tenir. Dès qu'elle fut arrivée chez elle, cette femme la conduisit dans une cam-

Digitized by Google

Campagne deserte & fort écartée, où elle la fit rester seule pendant quelque tems, après l'avoir entourée d'un cercle qu'elle forma avec une baguette blanche. La femme revint & dit à la Belle-mere de Julie, que bien-tôt elle sauroit ce que devoit devenir sa fille. En effet, il parut un homme d'assez bonne mine, qui en passant près du cercle, lui jetta une Lettre, sans s'arrêter. Elle la prit & y lût, que cet homme vouloit faire sa fortune, en épousant Julie. Cet Oracle flâteur lui fit plaisir, mais sa joye ne dura pas long-tems. Elle paya la Magicienne fort grassement & s'en retourna chez elle.

Le Pere de Julie, qui par trop de condescendance pour sa femme, ne souhaitoit pas moins qu'elle d'être débarrassé de sa fille, cherchoit quelqu'un à qui il pût la marier, & n'étant point dans la disposition de lui donner beaucoup de part à ses biens, il s'arrêta, sans honte, à la proposition qu'on lui fit, de lui faire épouser un Tailleur d'habits. Cet homme étoit riche, ou du moins devoit l'être puis qu'il avoit l'honneur d'habiller plusieurs Princes du Sang.

Il

Il en fit la proposition à sa femme, qui commença dès-lors à soupçonner la Magicienne prétenduë de l'avoir trompée, car l'homme qu'elle avoit vu, n'avoit point l'air d'un Tailleur d'habits. Elle pria donc son Mari de le lui faire voir, & elle tomba de son haut, lors qu'elle vit une figure toute différente de celle qu'on lui avoit fait voir. Cependant elle résolut le mariage, trop contente de se défaire de Julie, à qui dès le jour même on proposa cette alliance.

Julie n'avoit encore que seize ans, & quoi qu'elle eût l'esprit assez avancé pour connoître que ce mariage ne pouvoit guére s'accorder avec sa fierté noble & naturelle, elle ne laissa point d'y consentir, regardant comme une félicité parfaite pour elle, de n'être plus chez sa Belle-mere. Enfin la voilà mariée.

Elle ne fut pas long-tems à sentir qu'elle avoit agi avec trop de legéreté; elle se trouva dupe du chagrin qu'elle avoit trop écouté, d'être avec sa Belle-mere, & elle auroit souhaité pour lors y être encore, ses maux n'auroient pas été si grands. Son Mari l'abandonna & partit pour l'Angleterre, sans

se

Digitized by Google

se mettre en peine de l'état dans lequel il l'avoit laissée, car elle étoit enceinte. Mais pour surcroît de malheur, plusieurs Marchands vinrent lui demander l'argent de plusieurs étoffes qu'ils avoient donné à crédit à son Mari; Julie voulut chercher de l'argent pour leur donner, & elle ne trouva pas un liard, son Mari ayant tout emporté. Les Marchands la voyant revenir fondante en larmes, virent bien que la jeune femme étoit de bonne-foi, & que son Mari l'avoit trompée; ils tâchérent de la consoler en lui proposant un accommodement avantageux; mais Julie toujours noblement fiére, le refusa, & les paya entiérement, après avoir vendu tout ce qu'elle avoit de meubles chez elle.

Son Pere & sa Belle-mere n'ignorans pas ce qui se passoit, eurent la cruauté de ne lui rien offrir; & pour le dire, en un mot, ils ne furent à son égard ni Pères, ni judicieux, ni charitables, ni humains. Quel secours pouvoit espérer l'infortunée Julie? Son Pere qui lui avoit caché sa naissance, ne lui avoit point ôté la grandeur de cœur que le sang lui avoit donnée; elle ne pouvoit se résoudre à faire con-

noître

noître l'état de sa misére. Mais heureusement pour elle un Fermier Général qui avoit répondu pour elle sur les fonds du Batême, ayant apris son malheur, la vint trouver & la pria de venir chez lui. Elle le refusa, parce qu'elle craignoit la calomnie, & elle se contenta du secours qu'il voulut bien lui donner d'ailleurs.

Il seroit trop long de raporter toutes les infortunes de Julie, il suffit de vous faire connoître qu'elle ne dégénéra jamais de sa vertu, en faisant toujours un bon usage des malheurs qu'elle savoit lui arriver par l'ordre de la Providence : en voici un exemple. Un Officier âgé, qui la connoissoit & qui savoit le dérangement de son Mari, lui offrit de l'envoyer chez lui avec ses Sœurs, dans un fort bon équipage, en lui promettant qu'il n'y iroit point, qu'elle ne voulut le lui permettre. Elle ne put consentir à cette proposition, & elle décida au contraire d'aller retrouver son Mari, pour tâcher de le rapeler de ses égaremens. Elle partit en effet pour l'Angleterre, d'où son Mari sortit lorsqu'il sçut qu'elle y étoit arrivée.

Ce procédé lui parut bien dur : il

fallu

falut cependant prendre le parti de revenir en France, & heureusement pour elle, la premiére personne qu'elle rencontra en entrant dans Paris, ce fut son Frere nouvellement arrivé des Isles. Il fit d'abord semblant de la méconnoître, mais enfin il se déclara. Il fit part à sa Sœur de la fortune qu'il avoit faite, & lui jura qu'il ne la partageroit jamais qu'avec elle. L'amitié Fraternelle parloit seule pour lors, mais lors qu'il eut apris les malheurs de sa Sœur Julie, la compassion, la tendresse, augmentérent encore le dessein avantageux qu'il avoit conçu pour elle. Il lui donna une somme d'argent & la fit partir pour Bruxelles, où j'eus l'honneur de la voir hier, par hazard, & où elle attend que son Frere, ayant fini ses affaires à Paris, la vienne trouver.

Vous l'aviez bien dit, Monsieur, dit le Chevalier, que cette Histoire avoit beaucoup de raport à notre conversation précédente. Nous y voyons deux caractéres bien différens : l'un se laisse emporter comme un Esclave à ses passions : l'autre qui en paroît accablée par ses malheurs, sait en faire usage. Vous le voyez, Monsieur, tous les hommes s'aiment, mais il en est peu qui

s'ai-

Digitized by Google

s'aiment bien. Je voudrois, Monsieur, que vous voulussiez bien me donner une idée claire de l'Amour, dit Clairénville, car je ne vois rien de plus bizarre que cette passion; elle fait le bien & le mal, elle change de forme à tout moment, c'est un Protée.

Il est bien vrai, Monsieur, dit le Chevalier, que cette passion fait le bien & le mal, & tout dépend de l'objet qu'elle se propose, & de la maniére d'en user. Pour bien développer cette vérité, donnons de l'Amour une définition juste. Je définis donc l'Amour une passion de l'Ame, causée par un objet qu'elle croit digne de son attachement, à cause du plaisir qu'elle suposé trouver dans sa jouissance; car si vous ôtez le plaisir, il n'y a plus d'Amour. Or la suposition d'un plaisir réel dans la jouissance de l'objet aimé, peut être vraye ou fausse; elle est toujours fausse, si nous n'aimons cet objet que parce qu'il nous a frapé d'une maniére agréable; elle peut être toujours vraye, si nous ne prenons pour objet de notre Amour, que celui que la Raison nous propose. Mais comme depuis le péché d'Adam notre Raison est très-affoiblie, on peut dire que la

Digitized by Google

suposition du plaisir dans la possession de l'objet aimé, ne sera jamais absolument vraye, qu'autant que nous nous servirons de notre Raison, pour développer en nous les caractéres de vérité que Dieu a gravé dans notre Ame dès l'instant de notre naissance, pour nous faire discerner ce qui est digne ou non de notre attachement.

L'Ame est susceptible de passion dès qu'elle est créée. Elle a pour lors d'autres sentimens que ceux que lui communiquent les Sens, lors qu'envelopée, pour ainsi dire, dans un corps mortel, ce corps paroît au monde. Or l'Ame qui pense dans ce moment, ne voit que les caractéres que Dieu a imprimé en elle, & elle pense pour lors aussi juste, qu'elle est sujette à s'égarer dans ses raisonnemens, lors qu'elle est étourdie par une foule de pensées que les Sens lui communiquent à la fois. Voyez un enfant, qui commence à voir & à entendre; examinez les divers mouvemens de son petit visage, qui n'est encore qu'à demi formé, vous connoîtrez un étonnement extrême; tout lui paroît merveilleux, tous les objets le frapent, tout semble lui paroître different des objets que son Ame aper-

Digitized by Google

apercevoit, lors que ses Sens n'avoient encore aucun usage. Enfin tout prouve que les Sens, qui ne nous sont donnez que pour nous avertir, font dans notre Ame une étrange confusion ; lors qu'ils nous servent de guide, & c'est ce qui fait la différence des objets que les hommes regardent comme dignes de leur Amour.

Ne nous écartons pas, Monsieur, de l'idée de ces deux états de l'Ame, si différens l'un de l'autre ; le premier dans l'instant de sa naissance, l'autre lors que les Sens du corps qu'elle anime, sont assez formez pour faire leur fonction. Vous me proposez-là, Monsieur, dit Clairenville, des idées bien Métaphysiques. J'en conviens, dit le Chevalier, mais elles n'en sont que plus vrayes. Si, en Péripatéticien, je n'apuyois mes raisonnemens que sur les Sens, ils auroient bien peu de solidité ; mais si je me repose sur des véritez certaines & éternelles, tout abstraites qu'elles sont, je n'y trouve que de la justice ; que dis-je, je ne puis les croire justes, qu'autant que les Sens n'y ont point de part. Dieu n'est point sensible, il faudroit donc que je cessasse d'aimer Dieu, parce qu'il ne peut tom-

ber sous les Sens. Que dites-vous-là, Monsieur, dit Clairenville ? Ne savons-nous donc pas que nous devons aimer Dieu ? Oui, dit le Chevalier, mais qui vous l'a apris, qui l'a apris à vos Parens, qui en a instruit nos premiers Peres ? Car, enfin, il faudroit en trouver la source : irons-nous jusqu'à Adam ; qui a dit à Adam qu'il devoit aimer Dieu ? Direz-vous, c'est Dieu même ? mais si Adam ne le voyoit point, comme il est vrai, comment pouvoit-il l'aimer ? Il avoit donc un principe plus certain que les Sens, qui lui faisoit aimer Dieu : ce principe est de Dieu même, & nous le possédons comme le premier des hommes.

C'est donc à ce principe certain & indépendant des Sens, qu'il faut revenir, si nous ne voulons pas nous tromper dans le choix que nous faisons de l'objet que nous voulons aimer. Car si nous admettons pour principe, ce que les Sens nous font voir, si ce principe étoit aussi certain qu'il est faux, les divers attachemens des hommes n'auroient plus rien de criminel, & la Belle-mere de Julie ne seroit pas répréhensible. Remarquez, s'il vous plaît, Monsieur, deux sortes d'hommes sur

la

Digitized by Google

la terre : les premiers, qui sont en petit nombre, & qui ne prennent pour guide que la Raison, s'écartent avec un soin extrême de tout ce qui peut leur fraper les Sens trop vivement, parce qu'ils s'en défient, & qu'ils savent qu'ils ne sont bons qu'à corrompre l'Ame. Ils fuyent, autant que la bienséance leur permet, le reste des hommes : mais, dites-moi, Monsieur, ces personnes aiment-elles ? Sans doute, leurs Ames, comme les nôtres, sont faites pour aimer, mais elles n'aiment rien qui frape les Sens, la Raison, la lumiére naturelle leur présente bien un autre objet & plus digne d'elles. Les seconds qui sont le grand nombre, ne connoissent guére que ce qui est sensible. L'objet qui les frape le plus, est toujours le plus aimé, c'est là leur principe.

L'apareil pompeux d'un équipage magnifique frape les Sens d'un homme qui le regarde ; cette foule de Domestiques qui en fait de plus bel ornement, le respect qu'on rend à ce Grand Seigneur, ou à cet homme riche ; tout le flatte, tout lui paroît beau : l'objet lui paroît aimable, il l'aime, & cet Amour en fait un Ambitieux. Une

me qui aime la parure, regarde comme un objet, digne d'elle, une coiffure qui lui paroît convenir, elle l'aime, & elle ne s'occupe que de cet ornement. Les yeux de cet homme representent à son Ame les traits d'une femme, comme quelque chose de parfait, il le croit sur la foi de ses Sens; & cet objet est aussitôt celui de son attachement. Mais celui, qui loin du tumulte du monde, évite ces divers objets, pense-t-il de même? Il aime cependant, mais il aime ce que la Vérité, qu'il écoute sans cesse, lui dit être réellement aimable, & tout ce qui peut subsister toujours lui paroît digne de son amour.

On ne peut pas ne point aimer ce qui est véritablement aimable; cependant une personne frapée sensiblement d'un objet, l'aime éperdument, tandis qu'une autre n'aura pour lui que du dédain ou de l'indifférence. Mais si cet objet est essentiellement aimable, pourquoi tous ne l'aiment-ils donc pas? C'est parce que cet objet, qui affecte agréablement les Sens de celui-ci, a fait sur ceux de l'autre un effet tout contraire, en sorte qu'un objet est aimable & ne l'est pas. Voilà la bizarerie & la contradiction des Sens. De-là vient

qu'un

qu'un Avare n'aura que du mépris pour un Ambitieux, un Ambitieux pour un Avare. Le premier n'aime que l'argent, le second le faste : l'un & l'autre sont guidez par leurs Sens, & deviennent tous deux la victime & la dupe de leur Amour, parce qu'ils croyent faussement pouvoir trouver un plaisir réel dans l'objet aimé.

Que de dupes, dit Clairenville, je vois d'ici, suivant vos principes! mais, Monsieur, il me paroît que vous exigez des hommes une abstraction dont peu sont capables. Pour raisonner, comme vous le voudriez, il faudroit penser, comme si nous n'avions pas de corps, & nous ne sentons que trop que nous en avons un. D'ailleurs, la créature a-t-elle été faite pour n'être point aimée?

C'est fort bien prendre, dit le Chevalier, le parti de ceux qui ne veulent pas se donner la peine de penser. Mais croyez-vous que cette objection soit suffisante pour donner gain de cause à des paresseux, qui ne veulent point faire usage de leur esprit? Ce seroit trop les flâter que d'en convenir. Disons donc premiérement que la Raison ne nous a été donnée, que pour nous en servir utilement.

Secondement, que l'abstraction dont il s'agit ici, ne demande point une si grande contention d'esprit, que s'il étoit question de développer un problême de Mathématique. Troisiémement, qu'il est vrai qu'il faut aimer la créature; mais comment? c'est la difficulté.

Personne ne disconvient de la nécessité de la Raison, pour la conduite de la vie. Or, la Raison, dit-elle, que nous devons aimer ce qui frape agréablement les Sens; dit-elle, que ces objets soient aimables jusqu'à posséder entiérement nos cœurs? Non, & si par impossible, elle disoit, l'usage la démentiroit. Nous aimons aujourd'hui ce que nous haissons demain; cependant cet objet n'est point changé, & s'il étoit vraiment aimable quand nous avons commencé de l'aimer, il le seroit encore, & nous l'aimerions toujours. Il est donc évident que la Raison ne peut aimer qu'un objet, qui est essentiellement digne d'être aimé; c'est-à-dire, qui est toujours le même, sans que ce qui le rend aimable, cesse jamais d'être en lui.

Faut-il donc une abstraction si forte pour comprendre cette vérité? Ne possedons

Digitized by Google

sedons-nous point des principes, qui nous y conduisent naturellement ? Par exemple, Dieu est infini, par conséquent il est aimable : donc Dieu seul est essentiellement aimable : Il ne faut pas être grand Philosophe pour entendre, que les conséquences tirées de ces principes, sont certaines ; car si Dieu est seul infini, il s'ensuit qu'il possède seul toutes les perfections les plus aimables, & que les créatures ne les possedans pas, ne peuvent être, comme Dieu, l'objet de notre attachement ; & si elles possédent en elles quelques perfections qui toutes viennent du Créateur ; elles nous donnent encore une idée plus sensible de ce qui rend le Créateur, même infiniment aimable. Eh bien, Monsieur, l'abstraction est-elle si grande & si difficile à faire, & est-ce trop exiger des hommes, de vouloir les faire entrer dans un raisonnement si court & si naturel ? Les Sens n'y ont point de part ; c'est ainsi que raisonnoit l'ame, avant qu'elle fut étourdie par le fracas tumultueux des Sens ; & c'est ainsi que les hommes devroient raisonner toujours, s'ils craignoient autant qu'ils devroient, de s'égarer.

Enfin, je conviens qu'on peut aimer la créature, je dis plus, on le doit. Premiérement, Dieu l'a faite, premier motif. Secondement, elle nous est utile, c'en est assez pour faire voir que nous devons l'aimer. Mais mérite-t-elle notre attachement, puisqu'elle nous échape comme l'ombre? Non, parce qu'alors nous voyons qu'il n'y a point de proportion entre une créature sensible & qui se dissipe, & notre Ame qui demeure éternellement. Il lui faut donc un objet éternel, lui seul est digne de son Amour, & il ne lui a donné la naissance que pour lui.

De ces deux principes, Dieu a fait la créature, la créature nous est utile, il n'en résulte pas seulement que nous devons l'aimer, mais aussi comment nous devons l'aimer. Si Dieu a fait la créature, nous qui sommes de ce nombre, nous ne devons aimer que lui, parce qu'il nous a fait ce que nous sommes. S'il a fait la créature pour notre utilité, pouvons-nous nous y attacher sans crime; seroit-ce donc par reconnoissance que nous la préférerions à Dieu? User donc des créatures qu'on aime, & n'en user que par raport à Dieu, c'est faire de son Amour un usage légitime,

time. Cette passion, si souvent criminelle devient vertu, & au lieu de nous perdre, elle nous est garante d'un bonheur qui ne finira jamais, puisque Dieu qui en est l'objet, dure éternellement.

Rien n'est plus beau que ces grands raisonnemens, dit Clairenville; mais la pratique n'en est point aisée. Parlez ce langage aux gens du monde, ils ne vous entendront pas plus que si vous leur parliez Arabe. Il est vrai, dit le Chevalier, & comment voudriez-vous qu'ils m'entendissent: il leur est aussi difficile de m'entendre, qu'à vous, si dans le tems que je parle, on battoit du tambour à vos oreilles? Souvenez-vous, Monsieur, de nos premiers principes, les Sens font beaucoup de fracas, & les passions qu'ils ont déja excitées, ou qu'ils excitent actuellement, en augmentent le bruit; la voix en est perçante & se fait mieux entendre que la Vérité, & cette voix nous plaît; parce qu'elle nous flâte. Les hommes sont ce qu'on les fait; & si on avoit accoûtumé les gens du monde à raisonner solidement dès leur enfance, croiriez-vous donc qu'ils seroient si sourds à la Vérité? Ils n'ai-

ment que les objets ſenſibles, parce que véritablement, ils n'en connoiſſent point d'autres. Qu'ils ſont à plaindre !

Ils le ſont d'autant plus, dit Clairenville, qu'il eſt plus difficile de les faire entrer dans l'ordre, en les perſuadant que leur amour eſt déréglé. J'en ſai un bel exemple, ſi vous voulez bien que je vous le diſe. Je vous écouterai avec plaiſir, dit le Chevalier, aſſeyons-nous de peur d'être diſtraits par la laſſitude. Clairenville commença ainſi ſon Hiſtoire.

J'ai connu dans la Normandie une Dame qui étoit reſtée veuve, encore fort jeune, avec deux filles. Elle étoit très-riche, & ſes grands biens qui lui donnoient toute la facilité poſſible de faire bien élever ſes enfans, ne ſervirent qu'à les perdre. Elle ſe perſuadoit, que les richeſſes qu'elle pouvoit leur donner, leur tiendroient lieu de tout. Cela fut vrai juſqu'à un certain point, puiſque les plus gros partis du Païs les demandérent en mariage; mais la bonne Dame ſe trompa bien ſur le reſte comme vous l'allez voir.

Il n'eſt pas aiſé d'être riche ſans aimer les richeſſes, & ſi ceux qui les aiment

Digitized by Google

ment, ne tombent pas dans l'Avarice, il est rare qu'ils ne deviennent pas ambitieux. Cette passion étoit la favorite de nos deux Demoiselles, leur Amour étoit sans bornes pour la magnificence & la parure. La bonne chére ne leur manquoit pas plus que le reste, l'oisiveté n'étoit pas bannie, & il est aisé de comprendre, à quoi une vie si molle pouvoit exposer deux personnes encore jeunes & sans éducation. La Mere songeoit à marier son aînée, mais le parti qu'elle lui offrit, ne lui plut pas, parce que le Gentil-homme qu'on lui offroit, n'étoit point Officier & n'en avoit point les manières. Elle n'avoit déja que trop écouté ces polis diseurs de rien, & leurs beaux discours remplis de galanteries, lui faisoient bien plus de plaisir que la simple sincérité de notre Gentil-homme. Elle fit entendre à sa Mere, que le Mari qu'elle lui proposoit, ne pourroit jamais lui plaire, & qu'elle la prioit très-instamment de vouloir bien ne la pas forcer.

Elle étoit éprise pour un jeune Capitaine du Regiment des Vaisseaux, homme de qualité, mais peu pourvu des biens de la fortune. On ignoroit encore

encore son inclination, mais la nécessité de partir, pour cet Officier, fit connoître ce qu'elle sentoit pour lui. A peine fut-il parti, qu'elle devint solitaire, triste, abatue, fuyant les Compagnies avec autant de soin, qu'elle les recherchoit auparavant. Il ne fut pas difficile de deviner le sujet de cette métamorphose, & l'on fit ce qu'on put pour la guérir d'un mal qui paroissoit dangereux par sa violence. Mais il ne fut plus possible d'en venir à bout; lui parler de son Capitaine, c'étoit vouloir lui faire venir les larmes aux yeux, & la rendre de mauvaise humeur pour le reste de la journée.

Il y avoit en ce tems-là un Avocat du Parlement de Roüen, que la Mere de la jeune Demoiselle consultoit souvent, & qui venoit chez elle aussi fréquemment que ses affaires le lui permettoient. Elle lui parla de la situation de sa fille, & des raisons qu'elle avoit de ne point permettre qu'elle épousât son Amant Capitaine. L'Avocat la confirma dans son sentiment, & ajouta encore d'autres raisons plus fortes que les siennes, entr'autres qu'il y avoit aujourd'hui tant d'exemples du malheur des femmes au-dessous de leurs

Maris

Maris par leur naissance, qu'on pouvoit facilement connoître que ces Seigneurs ne prenoient pour Epouses, des filles qui leur étoient inférieures, qu'à cause de leur grands biens; que l'Amour qu'ils leur faisoient voir, étoit fort suspect, puis que le jour de leurs nôces, étoit marqué par le caractére du mépris qu'ils font d'elles; qu'en un mot, c'étoit exposer un enfant aux malheurs les plus dangereux, que leur permettre de suivre leurs inclinations ambitieuses dans le choix d'un Epoux, qu'elles ignorent devoir les rendre malheureuses le reste de leurs jours.

La Mere goûta beaucoup ce raisonnement fondé sur l'expérience, & elle pria l'Avocat de vouloir bien parler à sa fille. Il y consentit volontiers, & résolut de ne rien négliger pour la retirer du péril qui la menaçoit; mais il ne lui fut point possible de lui faire avouer seulement l'Amour qu'elle avoit pour le Capitaine. Pourquoi donc, Mademoiselle, dit l'Avocat, si l'amour ne vous obséde pas, êtes-vous triste à l'excès? Pourquoi fuir les Compagnies qui sembloient vous faire plaisir autrefois? Quel plaisir prenez-vous à vous accabler vous-même, quel su-

jet

jet en avez-vous, quel malheur vous est arrivé? Hélas, dit-elle, je suis plus à plaindre que vous ne pensez; c'est tout ce que je puis vous dire. Elle le quitta aussi-tôt & fut s'enfermer dans sa chambre.

L'Avocat fut retrouver la Mere, à qui il dit ce qui venoit de se passer. Voilà, Madame, lui dit-il ensuite, voilà les effets funestes du peu d'éducation que vous avez donnée à vos enfans. Si leur esprit & leur cœur avoient eu dans le tems une meilleure nourriture, ils seroient bien plus sains. Vous n'avez jamais occupé vos enfans que de bagatelles; & elles regardent aujourd'hui ces bagatelles, comme quelque chose de sérieux, parce qu'elles ne connoissent pas d'autres objets..... Vous pleurez, Madame, mais à quoi servent vos larmes? Elles ne pourront point empêcher la suite d'une passion trop violente, dont Mademoiselle votre Fille est l'esclave. Il faut chercher d'autres remédes; mais avant de les appliquer, il faut tâcher de découvrir à quel dégré est sa passion; & pour y parvenir, laissons-la en liberté; & tâchons de la déterminer à aller à la campagne, où nous irons tous ensem-

ble.

Digitized by Google

ble. Les Amans aiment naturellement les Bois, les Près, les Fontaines, & tout ce qui est capable de flâter leurs rêveries amoureuses. On vit en effet la joye peinte sur le visage de la Demoiselle, dès qu'on en eut fait la proposition, & il fut arrêté de partir le lendemain matin.

La jeune Demoiselle à la Campagne, prouva bien-tôt, par expérience, ce que l'Avocat avoit dit à sa Mere. A peine étoit-on arrivé, qu'elle s'échapa pour aller au Jardin, au bout duquel étoit un Bois fort épais, dont l'ombre & le silence invitoient à la rêverie. L'Avocat s'en aperçut & la suivi un peu de loin. Il entra dans le Bois par une autre route; & se plaça de maniére qu'il pouvoit la voir sans en être vû. Elle fut quelque-tems comme immobile dans l'endroit le plus sombre du Bois, & le premier mouvement qu'elle se donna, fut pour tirer de la poche un mouchoir, dont elle essuya les larmes qu'elle répandoit en abondance.

Madame sa Mere s'étant aperçuë qu'elle avoit quité la compagnie si brusquement, la fit apeller; mais avant de partir d'un lieu qu'elle ne quittoit

qu'a-

qu'avec peine, elle chanta fort tristement cet air de feu Monsieur Lambert, & elle chanta assez haut, pour se faire entendre de l'Avocat.

Ah ! laissez-moi rêver dans cette solitude,
Laissez calmer l'excès de mon inquiétude,
Par le cher souvenir de mon fidèle Amant :
Hélas ! je ne vois plus ce Berger si charmant.
Du moins pour soulager une peine si rude,
Ah ! laissez-moi rêver dans cette solitude.

Il n'en fallut point davantage à l'Avocat, pour connoître ce qui se passoit dans le cœur de cette jeune personne : une Chanson n'est qu'une Chanson, mais la manière dont elle fut chantée, exprimoit si parfaitement, par ses accens, l'impression qu'elle faisoit dans son cœur, qu'il fut aisé de voir qu'elle ne chantoit si bien que parce qu'elle ressentoit mieux encore la vérité des paroles que renfermoit cet air digne de son Auteur. L'Avocat la laissa s'en aller seule, & la suivit peu de tems après, en rêvant à ce qu'il venoit d'entendre, non sans beaucoup de peine, parce qu'il ne pouvoit pas ne point pen-

Digitized by Google

ser que le jeune cœur de la Demoiselle ne fût corrompu.

Le Gentilhomme que la Mere lui destinoit pour Epoux étoit de la Compagnie ; il s'efforçoit de faire connoître à la Demoiselle le desir qu'il avoit de lui apartenir ; il eut pour elle mille petits soins pendant le souper, mais tout fut inutile. Il crut alors que ce qu'il faisoit pour elle, n'étoit point fait avec assez de vivacité pour lui plaire, & que n'ayant pas comme les Officiers, les maniéres de Cour, tous ses efforts étoient vains. Il est cependant certain qu'il avoit de l'esprit, & qu'il étoit d'un caractére à rendre une Epouse heureuse.

Chacun tâchoit de se divertir, le souper étoit délicat, & le vin excellent. Il n'y avoit que la jeune Demoiselle qui paroissoit ne prendre aucune part à la joye de ses hôtes ; toujours occupée de son Amant, elle ne poussoit que des soupirs. Enfin lassée de voir des plaisirs qu'elle ne pouvoit goûter, elle s'adressa au Gentilhomme, qu'elle croyoit devoir avoir pour elle plus de complaisance que les autres, pour lui proposer de quitter la table & se promener ; elle fut surprise de sa répon-

se

se. Nous sommes ici si bien, Mademoiselle lui dit il, bonne mine & bon vin, me pourriez-vous faire espérer d'en trouver autant dans le Jardin? Non, Monsieur, dit-elle, je suis charmée du plaisir que vous trouvez ici, mais je ne comprens pas, comment on peut tant boire. Le Gentil-homme lui répondit par cette Chanson.

Si vous m'aimiez, Philis, ainsi que je vous aime,
Je me garderois bien d'offrir au Dieu Bachus
Les vœux que je sai n'être dus;
Qu'à vos apas formez par l'Amour même.
Pour, des maux que je sens, fixer le trop long cours,
Je veux que Bachus à son tour,
Emporte sur moi la victoire.
Cessez de me haïr; je cesserai de boire.

La jeune Demoiselle rougit, & une aplication si heureuse, fit rire toute la Compagnie, jusqu'à Monsieur l'Avocat, qui sortit pour un moment de sa gravité. On ne songea plus à aller au Jar-

Jardin, mais à se divertir. La Chanson du Gentil-homme en fit chanter d'autres, & enfin on pria l'Avocat de dire la sienne. Moi, dit-il, si quelqu'un s'étoit avisé de mettre en Musique Cujas & Bartolle, je vous en dirois jusqu'à demain; mais ne connoissant Bachus & Venus que par la Fable, je ne me suis jamais apliqué à chanter des vers à leur louange. Ce n'est pas que je blâme la Musique, cet Art est digne des plus grands Esprits, mais je prétens seulement avouer mon ignorance. Monsieur l'Avocat eut beau dire, on continua de le presser, il fallut se rendre.

Que voulez-vous, dit il, que je vous chante? je ne sai ni Chansons à boire, ni chansons d'amour; les premiéres n'ont jamais été de mon goût, & les autres ne m'ont jamais paru bonnes qu'à corrompre le cœur. Sans ces sentimens, qui m'ont toujours paru vrais, j'aurois apris plus de Musique que je n'en sai, mais j'ai mieux aimé l'ignorer, que de m'exposer à en faire un mauvais usage. Tout cela n'étoit dit que pour donner matiére de réflexions à la jeune Demoiselle, & la préparer à ce qu'il avoit projetté de lui dire,

Digitized by Google

dire. Cependant ajouta-t-il, je puis vous dire une Chanson qui parle d'Amour & de Bacchus, sans exciter ni à aimer, ni à boire; elle est toute nouvelle. La voici.

Dans ces lieux écartez & sombres,
Inquiet, je rêvois sous ces épaisses ombres,
Mais le sommeil pour quelque tems
Calma, par sa douceur, le trouble de mes sens.
Dans ce sommeil heureux je vis l'objet que j'aime,
Je vis Bacchus, je vis l'Amour lui-même
Se disputer l'empire de mon cœur.
Je souhaitois que l'Amour fut vainqueur,
Mais Bacchus l'enyvra,
L'Amour fit la culbute,
Ainsi termina la dispute;
Je m'éclatai de rire & le ris m'éveilla.

Tout le monde se prit à rire de cette pensée, & du ridicule qu'on donne dans

dans cette Chanson à Bacchus & à l'Amour. Celui qui a fait cette Chanson, dit le Gentilhomme, n'étoit assurément pas fort amoureux. Il ne l'étoit peut-être point du tout, dit l'Avocat. Croyez-vous donc que cela soit possible, reprit le Gentilhomme? Oui, sans doute, je le crois, dit l'Avocat, & cela ne me paroît pas difficile à comprendre. Je ne parle pas de ces gens phlegmatiques, dont la froideur du tempérament fait voir sur leurs visages moins de mouvement, que nous n'en voyons dans une statuë de marbre de la main de Girardon. Mais suposez la personne du monde la plus vive, elle peut ne point aimer; je parle selon l'idée qu'on attache ordinairement au terme d'amour. Vous conviendrez avec moi, Monsieur, que tous les hommes renferment en eux toutes les passions, mais toutes ne sont pas dominantes dans tous les hommes. Le tempérament est souvent ce qui en décide; mais si cet homme occupe sa vivacité à d'autres objets qu'à ceux qui peuvent faire naître en lui une passion criminelle; s'il trouve, en homme d'esprit, ces objets dignes de lui, s'il en fait son occupation principale, com-

comme vous voulez que l'Amour entre dans son cœur ?

Il est rare, Monsieur, de voir des personnes qui savent s'occuper utilement & sérieusement, devenir amoureux, l'Amour n'attaque que des cœurs oisifs. Me direz-vous que l'antiquité est pleine de grands hommes qui ont aimé ? mais quels étoient ces hommes ? des Payens, dont la Théologie les portoit à rendre par leurs désordres, hommage à Venus ; & d'ailleurs nous voyons le ridicule que les Poëtes de leurs tems donnent à ces sortes d'Amoureux. Le bel exemple à imiter que celui d'un Hercule filant sa Quenoüille avec Omphale ; d'une Galatée qui cherche honteusement le Berger Acis : d'une Cibèle qui ne rougit point de descendre du Ciel pour l'amour d'Atis, un simple Berger ! N'est-il pas évident que les Poëtes qui nous ont représenté ces choses, ne l'ont fait, que pour tourner en ridicule, l'Amour & toutes ces burlesques Divinitez, & nous en donner une idée capable de les faire méprisser. Lorsqu'il nous ont dépeint Jupiter en Taureau enlevant Europe, n'ont-ils pas voulu nous prouver par-là que l'Amour réduisoit au rang de bêtes, les plus grands

Digitized by Google

grands hommes qui s'y laissent emporter? Faites après cela, si vous le voulez, le Panégyrique de l'Amour, vous aurez bien de la peine à faire entrer dans vos sentimens un homme qui le connoit assez pour en avoir horreur, & qui sait s'occuper des choses qui valent mieux.

Ne me citerez-vous pas encore les Amadis des Gaules, les Rolands furieux, dont les Histoires fabuleuses corrompent encore tous les jours les cœurs des jeunes gens? Pour moi, mon Héros favori est Dom-Quichotte de la Manche; il est Amoureux de Dulcinée; mais il ne l'est que parce qu'il est fou. Monsieur, dit le Gentilhomme, si l'Amour avoit un Procès, il ne vous prendroit pas pour son Avocat, il pourroit bien perdre sa cause. Mais si en vous aprochant pour vous en instruire, il vous lançoit quelqu'un de ses traits? Je ne le crains pas, Monsieur, répondit l'Avocat, il est aveugle & ce n'est qu'un enfant, qui ne peut blesser que des enfans. Oh! pour le coup, dit le Gentilhomme, c'est-pousser la matiére à bout, votre critique est trop étenduë. Pourquoi donc, Monsieur, dit l'Avocat, si l'Amour ne blesse que

des gens oisifs qui ne s'occupent que de bagatelles, n'est-ce pas blesser des enfans? Car qu'est-ce qui distingue un enfant d'un homme raisonnable, si ce n'est la différence des occupations? Que m'importe que cet homme ait trente ans, il sera toujours un enfant pour moi, si je ne le vois s'occuper à son âge, que de pagodes ou de poupées. Cet homme enfant se fera un plaisir de badiner avec l'Amour, parce que les idées de cet enfant ne sont pas plus étendues que les siennes, & ce sera cet homme qu'il blessera. On se leva aussitôt de table, les Dames qui étoient fatiguées de leur Voyage, avoient besoin de repos, ainsi chacun se retira.

Vous voyez, Monsieur, dit Clairenville, avec quel feu Monsieur l'Avocat plaida contre les inclinations de la jeune Demoiselle; cependant cela ne fut point encore suffisant, pour donner à son Amour un autre objet que le Capitaine. L'Avocat curieux de savoir l'impression qu'avoit fait sur elle, ce qu'il avoit dit contre l'Amour, se retira dans une chambre voisine de la sienne, pour écouter ce qu'elle diroit. Elle étoit très-vive, & sa grande vivacité la faisoit souvent parler seule. Il enten-

Digitized by Google

entendit effectivement quelque chose, elle étoit à la fenêtre, & il ouvrit doucement la sienne pour mieux entendre. Voici ce qu'elle disoit alors :

Suis-je donc maîtresse de mon cœur, contre l'Amour ma force est impuissante. On a beau dire, il n'est point de cœur qui s'exemte de reconnoître son pouvoir. Quoi de plus doux que l'Amour, & pourquoi rire de Cybèle qui aime son cher Atys si tendrement ? Ce qu'elle fait pour lui est si touchant, ce qu'elle dit est si tendre, pourquoi la mépriser parce qu'elle n'aime qu'un Berger aimable ?

Non, trop d'égalité rend l'Amour sans apas.
Quel plus haut rang ai-je à prétendre,
Et de quoi mon pouvoir ne vient-il point à bout ?
Quand on est au-dessus de tout ;
On se fait pour aimer, un plaisir de descendre.
Je laisse aux Dieux les biens dans le Ciel préparez ;

Digitized by Google

Pour Atys, pour son cœur je quitte tout sans peine,
S'il m'oblige à descendre un doux penchant m'entraîne.
Les cœurs que le destin a le plus séparez,
Sont ceux qu'Amour unit d'une plus forte chaîne.

Oh ! Mademoiselle, dit tout bas l'Avocat qui étoit aux écoutes, vous avez plus lû les Romans & les Poëtes que votre Catéchisme. Il se retira & se mit à rêver à la maniére dont il pourroit s'y prendre, pour retirer cette pauvre enfant de l'état pitoyable où elle étoit. Il commença à déclamer seul contre les Peres & Meres qui négligent l'éducation de leurs enfans, tout au moins avec autant de vivacité, qu'il avoit plaidé contre l'Amour. Après quoi il repassa dans sa mémoire toutes les bonnes qualités de la malade qu'il vouloit guérir. Elle a de l'esprit, disoit-il, de la vivacité & de la douceur, elle est naturellement tendre, elle est jeune ; seroit-il donc impossible, de lui communiquer d'autres sentimens ? Il résolut de l'entreprendre, & voici comme il s'y prit pour en venir à bout.

Le

Digitized by Google

Le lendemain matin il la vit entrer seule dans le Jardin, & l'occasion lui parut favorable pour exécuter son dessein. Il la suivit, & d'un air gai & ouvert, il lui parla en ces termes. Avouez donc, Mademoiselle, que depuis hier au soir, vous me voulez bien du mal d'avoir si fort maltraité l'Amour. Je vous avouë, Monsieur, dit-elle, que si j'aimois, je ne vous pardonnerois jamais ce que vous en avez dit, ni la maniére dont vous avez traité ceux qui aiment. Ignorez-vous encore, dit-il, l'art des Amans, qui consiste à mal parler de la passion qui leur est la plus chére? Eh quoi, dit-elle, voudriez-vous me faire croire que vous êtes Amoureux? Pourquoi non, dit l'Avocat. Ah! ah, dit la Demoiselle, en riant, la plaisante chose qu'un Avocat amoureux! Je conviens, dit-il, que vous qui semblez faite pour l'Amour, vous auriez meilleure grace à aimer, que moi; mais enfin tout Avocat que je suis, j'ai le cœur fait comme ceux de tous les hommes, & je ne suis peut-être pas si insensible que vous pensez aux apas d'un objet aimable. Vous me permettrez de n'en rien croire, Monsieur, dit-elle, & je suis persua-

dée que vous voulez badiner. Je vous l'avouë, dit l'Avocat, cependant il faut que je vous confesse aussi que j'ai aimé autrefois; mais mon Amour n'a pas été de longue durée. Je trouvai l'Amour trop incommode, il m'empêchoit de dormir, il me rendoit rêveur, inquiet, chagrin, triste; enfin, il me donnoit toutes sortes de défauts, jusqu'à me distraire de mes affaires les plus sérieuses. J'ai pris congé de l'Amour, & je m'en suis défait. Comment donc, dit la Demoiselle, change-t'on de passion comme d'habit? cela s'apelle un beau secret. Voulez-vous donc que je vous l'aprenne? Suis-je donc Amoureuse, dit-elle? Qu'importe, dit l'Avocat, ce sera pour l'Amour à venir. Oui-dà, dit-elle, je le veux bien. Ecoutez-moi donc, s'il vous plaît.

L'Amour a différens principes, tout dépend de les connoître, parce que si nous ne les connoissons pas, nous ne pouvons pas combattre l'Amour par ses principes, ce qui est le but que nous devons nous proposer; car vous n'ignorez pas qu'un mal ne se guérit que par son contraire. Or la cause de l'Amour se réduit à quatre principes; le premier est général, c'est la fainéantise:

Digitized by Google

tiſe : le ſecond, les converſations : le troiſiéme, les lectures ; enfin les objets qui nous flâtent les Sens. En voilà bien, dit la Demoiſelle, comment voulez-vous que je retienne tant de choſes ? En faiſant uſage de votre mémoire & de votre eſprit, dit l'Avocat, & c'eſt ce dont je veux vous faire voir la néceſſité, en vous dévelopant les ſuites fâcheuſes & ordinaires de ce que j'apelle fainéatiſe, par rapport à l'Amour. Dites-moi donc, Monſieur, ce que vous apellez fainéantiſe ? C'eſt, dit l'Avocat, une nonchalance, une tiédeur, une moleſſe qui nous détourne du travail, qui nous le fait régarder comme inſuportable & qui nous empêche par conſéquent de faire uſage de la raiſon, qui eſt ce qui diſtingue l'homme de la bête.

Notre eſprit s'accoutume volontiers à ne point penſer que d'une maniére vague & indéterminée, jamais occupé de choſe qui le demande tout entier, une infinité d'objets s'en emparent parce qu'il eſt vuide ; & ſi ces objets nous font plaiſir, nous nous y abandonnons, ſans nous apercevoir de leurs défauts. Nous les croyons aimables, & nous aurions vû le contraire, ſi la fainéan-

Digitized by Google

tiſe ne nous avoit point empêché de faire de notre eſprit, l'uſage pour lequel nous l'avons reçu de Dieu. Suivez-moi, s'il vous plaît, Mademoiſelle, nous ne marquerons point d'exemples qui vous rendront encore plus clair ce que je vous dis, dans le détail des principes particuliers de l'Amour.

Le premier principe particulier de l'Amour, ſont les converſations, c'eſt-à-dire, les converſations de galanterie, qui ſont aujourd'hui ſi à la mode. Que peut penſer une jeune Demoiſelle, dont la fainéantiſe a laiſſé l'eſprit vuide, lors qu'elle voit à ſes genoux un jeune Cavalier, lui dire tendrement que ſon mérite eſt infini, qu'elle mérite d'être admiſe au rang des Déeſſes, que la Mere des Amours ne fut jamais plus belle, & mille autres fadaiſes de cette eſpéce? Elle commence par croire, qu'il eſt quelque choſe de ce qu'on lui dit, ſon eſprit s'en occupe. Elle croit ce Cavalier épris d'Amour pour elle, & l'Amour qu'elle apelle d'abord reconnoiſſance, entre dans ſon cœur, parce qu'elle n'a rien à lui opoſer, mais un peu de Raiſon, Mademoiſelle, fait grand bien alors. Elle nous fait voir que cette

maniére

Digitized by Google

maniére d'adoration, lors qu'un Cavalier veut débiter luxurieusement ses sottises, n'apartient qu'à Dieu, que les termes de Déesses, de Mere des Amours, sentent trop le Paganisme pour ne point faire horreur. Voilà, Mademoiselle, de ces Véritez a la portée de tout le monde, qui interdisent à l'Amour l'entrée dans nos cœurs, si nos cœurs mêmes les goûtent autant que l'esprit en est convaincu.

Ces Véritez, quoique certaines, sont encore peu de chose; mais aussi ces sortes de conversations sont si bagatelles, que peu de chose peut s'oposer à l'impression qu'elles ne sont que trop capables de faire sur un esprit absolument vuide Mais si nous ajoûtons à ces Véritez, d'autres encore plus fortes & plus étenduës; si par nos réfléxions sur la lecture de Livres essentiels, nous nous en remplissons l'esprit; si nous goûtons les beautez que la Vérité nous y découvre, alors la lecture des Romans & des autres Livres dangereux nous fera-t-elle impression? Notre Ame ne peut être affectée de deux passions à la fois; si la Vérité la touche, l'Erreur se fera voir sans aucun danger; premiérement,

parce que l'horreur qu'elle nous fera, nous la fera rejetter; secondement, parce qu'elle n'est pas plus alliable avec la Vérité que la paille avec l'or. La Vérité est un feu qui dévore l'Erreur, elle paroît plus douce & plus aimable que le miel ne l'est à la bouche. Goûtons-en donc la douceur, tout ce qui est erreur nous paroîtra insuportable par son amertume; & si nous voyons des hommes qui ayent le malheur de s'en occuper, nous les regarderons comme des malades dont le goût est dépravé, & que nous devons plaindre.

Toute forte qu'est la Vérité, elle nous aprend à nous craindre nous-mêmes, & à ne nous reposer sur elle, qu'autant que nous suivons les maximes qu'elle nous inspire. Ainsi ce seroit tout perdre, que de nous reposer sur les Véritez dont notre esprit est convaincu, & sur l'Amour que nous avons pour elles, sans nous tenir en garde contre les tempêtes que nous devons souffrir en ce monde. Les flots de cette Mer sont souvent agitez pour nous, ils viennent battre au pied de l'édifice que la Vérité a bâti en nous. Il est vrai que si le roc en est le fondement, les flots de la Mer n'y peuvent

faire

faire impression ; mais pour petite que soit une ouverture qui se trouve entre deux pierres, les flots l'auront bien-tôt augmentée, & la maison ne subsistera plus long-tems. Je veux dire, que si nous n'avons pas soin de fermer nos Sens aux objets qui les frapent, nous nous apercevrons bien-tôt du ravage que le monde est capable de faire en nous. Nous considérons une créature, elle nous paroît aimable, son langage tendre & séduisant se communique avec douceur, l'Erreur se couvre d'un masque semblable à la Vérité pour nous tromper. Le plaisir que nous avons pris à voir cette créature & à l'entendre, nous la fait rechercher pour la goûter encore, tout nous paroît innocent dans ce commerce ; & lors que nous nous apercevons de l'Amour dominant pour cette créature, qui étouffe l'Amour que nous avions pour la Vérité, nous voudrions nous en séparer, ses chaînes sont déja trop fortes, & l'empire qu'il a pris sur nous, nous a rendus esclaves de libres que nous étions. Mais si aimans la Vérité, nous nous apréhendons nous-mêmes, nous fuyons, en suivant ses maximes, tout ce qui est capable de

Digitized by Google

nous faire tomber, nous ne nous apuyons pas ſur nos propres forces, nous détournons les yeux pour ne point voir la vanité. C'eſt ainſi que nous avons ſoin de tenir bien ferme cet édifice, que la Vérité a bâti ſur le roc; la Vérité y eſt renfermée avec nous, & le monde ne ſauroit la faire périr.

Je ne vois rien que de vrai dans tout ce que vous me dites, dit la Demoiſelle; mais quand on a pris une certaine habitude contraire à ces maximes, le moyen de la rompre! Il faudroit lire des Livres ſérieux, & je n'ai pour eux que du dégoût, il faudroit s'apliquer, & je n'ai jamais pû le faire. Vous voyez donc bien, Monſieur, qu'il ne m'eſt pas poſſible d'entrer aſſez dans ces Vérités, pour les mettre en pratique. Mademoiſelle, dit l'Avocat, de tous les états dangereux, je n'en vois point qui le ſoit davantage, que celui d'une perſonne qui ſe laiſſe emporter à une imagination toujours foible & toujours prête à s'allarmer; tout la rebute, parce que tout lui paroît impoſſible. Mais l'imagination doit elle être la régle de nos mœurs? Supoſez, Mademoiſelle, que vous aimiez quelqu'un; ſi je vous demandois pour-

pourquoi vous l'aimez ; vous me répondriez, sans doute, que c'est parce que votre imagination vous le fait voir aimable. Mais s'il est un objet plus aimable que lui seroit-il juste de ne le pas aimer davantage, parce que votre imagination ne peut vous le représenter ? La Vérité est de ce nombre ; & parce qu'elle n'est point sensible, vous ne croyez pas pouvoir l'aimer. Pensez du moins qu'elle est aimable, & persuadez-vous que vous ne la pouvez goûter, que parce que l'Erreur habite en vous. Lors que nos cœurs renferment la Vérité, ils sont inaccessibles à l'Erreur ; & par une raison contraire, si l'Erreur s'est emparée de nos cœurs, le moyen que la Vérité puisse y entrer, ils sont inalliables.

N'est-ce donc point là ce que je vous dis, Monsieur, dit la Demoiselle ; j'ai contracté une habitude contraire, & rien de tout ce que vous me dites ne peut me toucher ; j'en comprends bien la Vérité ; mais je ne puis l'aimer.

Croyez-vous donc, Mademoiselle, qu'un tel mal soit sans remède, dit l'Avocat ? Non, il n'en est point ainsi ; dites-moi seulement, voudriez-vous

aimer

aimer la Vérité ? Sans doute, dit la Demoiselle. Mais pourquoi voudriez-vous l'aimer, répliqua l'Avocat ? Que sai-je, dit-elle, c'est apparemment parce que je vois des hommes qu'on estime parce qu'ils l'aiment. Que vous êtes peu instruite, Mademoiselle, & que vous êtes à plaindre ! Encore un moment de patience, s'il vous plaît, je n'ai plus qu'un mot à vous dire.

Qui des deux est plus aimable, ou Dieu ou la créature ? Belle question, dit-elle ! Elle n'est point si indifférente que vous vous l'imaginez, dit l'Avocat : car si Dieu est plus aimable que la créature, pourquoi aimons-nous plus la créature que Dieu ? Une personne éprise de quelqu'objet sensible, ne pense qu'à lui, n'a des yeux que pour lui, son cœur soupire sans cesse, & tous ses soupirs ne s'adressent qu'à lui ; tandis que Dieu est dans un oubli qui fait trembler. Il est donc vrai que quoi qu'on soit persuadé, que Dieu doit être plus aimé que la créature, on ne laisse pas de préférer la créature à Dieu. Persuadons-nous donc que la créature est aussi réellement Erreur, parce qu'elle nous trompe toujours ;

Digitized by Google

jours ; que Dieu est réellement Vérité, parce qu'il ne nous trompe jamais ; & que lors que nous sentons de la répugnance à aimer la Vérité, c'est en avoir pour aimer Dieu. Voilà, Mademoiselle, une bien triste conséquence de ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire il n'y a qu'un moment, que vous compreniez bien la Vérité, mais que vous ne pouviez l'aimer.

Faisons taire notre imagination, & ne nous allarmons pas mal à propos. Dieu est Vérité, il est seul aimable, mais il ne peut être dans nos cœurs dont l'Erreur a pris possession, parce que la Vérité ne peut s'allier avec le mensonge. Mais écoutez, Mademoiselle, ce que dit la Vérité ; *Ouvre-moi ton cœur & je le remplirai* ; c'est-à-dire, vuide ton cœur de tout ce qu'il y a d'impur, & pour lors j'en prendrai possession. Mais comment le vuider ? Il y a pour cela deux moyens efficaces : Le premier, c'est d'éviter tous les objets sensibles, qui nous ont fait faire de l'Amour qui nous est naturel, un usage tout contraire à celui pour lequel Dieu nous l'a donné ; & nous apliquer dans la retraite à la lecture

des

des Livres qui nous aprennent la Vérité. Alors nos Sens sont tranquilles & nous laissent en repos, la Raison se dévelope, l'Erreur se fait connoître, & nous manifeste le danger dans lequel nous étions.

Ce second consiste, à nous apliquer beaucoup à la connoissance de ce danger, & à nous faire voir à nous-mêmes tels que nous sommes, c'est-à-dire, avec toute notre difformité. C'est alors qu'il est aisé de vuider nos cœurs de toutes ses impuretez. Le danger de nous perdre, en suivant le monde & en aimant la créature plus que Dieu, nous fait craindre, & la Vérité comparée à nos mœurs qui nous fait connoître notre difformité, nous assûre de notre perte; parce que si nous sommes si différens de Dieu, nous ne pouvons jamais être unis à lui. Comprenez-vous bien, Mademoiselle, qu'un tel spectacle puisse ne nous point toucher assez pour nous faire haïr l'Erreur, & aimer la Verité? Si nous avons le malheur de trop aimer la créature, nous nous aimons encore plus nous mêmes, & il n'est point d'homme qui veuille se perdre.

Que vous êtes heureux, Monsieur, dit-

dit-elle en soupirant, d'être si persuadé de ces Véritez & de les aimer avec tant d'affection ; je raisonnerois comme vous si je les aimois de même. Je vois bien, Mademoiselle, dit l'Avocat, que votre esprit trop prévenu, ne peut entrer facilement dans ces maximes ; c'est le malheur de toutes les personnes qui sont élevées dans une molle oisiveté, & qui n'ont fait usage de leur esprit que pour se corrompre. Mais enfin, Mademoiselle, donnez-moi du moins quelque consolation, l'amitié seule me fait tenir ce langage, & vous savez que je ne parle pas ainsi à tout le monde. Je sai votre secret, vous auriez tort de feindre, & c'est parce que je le sai, que votre état me fait pitié. Vous aimez, Mademoiselle, mais votre Amour est sans bornes. J'ai été témoin de vos soupirs & de vos larmes, jugez du moins de votre Amour par l'objet qui l'a fait naître. Est-il rien de plus triste que d'aimer une créature qui n'a rien de constant ? Si cet objet ne se séparoit pas de vous, vous auriez moins de tort ; mais jugez des peines que vous ressentirez dans une séparation éternelle ; par celles qu'une petite absence vous fait sentir au-

jour-

Digitized by Google

jourd'hui : car enfin, il faut le quitter tôt ou tard, & le quitter pour toujours. Le quitter pour toujours, dit-elle, à quel suplice me condamnez-vous ? Elle se retira aussi-tôt fondante en larmes, & laissa l'Avocat dans une tristesse des plus grandes.

Enfin, Monsieur, dit Clairenville, pour abréger une Histoire qui n'est déja que trop longue, je vous dirai, que la Demoiselle persista dans sa passion & dans tous les défauts qui en avoient été les principes. Elle épousa son Capitaine, avec qui elle ne fut pas plus heureuse, que toutes celles qui épousent des hommes d'une qualité très supérieure à la leur ; mais elle se dédommagea par les plaisirs que le monde lui offroit. Sa vie fut une perte de tems perpétuelle, les spectacles étoient sa plus sérieuse occupation, & lui causèrent même la mort.

Un jour revenant d'un Bal, elle fut saisie du froid, ses membres se roidirent, & il fallut la monter dans son Carosse. Arrivée chez elle, on va chercher les Médecins, ils la trouvent mal, ils ne lui dissimulent point, on lui parle de la mort prochaine & elle ne veut rien entendre. Cependant la mala-

Digitized by Google

maladie augmente, & tous les Médecins la jugent incurable, on va chercher un Prêtre pour la disposer à mourir, & le premier coup d'œil qu'elle jetta sur lui, fut pour elle un coup de foudre. Il lui sembloit que le Ministre du Seigneur lui reprochoit ses égaremens passez, & elle ne voulut ni le voir ni l'entendre. Enfin, elle mourut sans vouloir entendre parler de Dieu, & sans donner le moindre signe de pénitence. Quelle funeste mort, dit le Chevalier, quelle suite affreuse de l'attachement à la créature! Les hommes ne comprendront-ils jamais, que le mauvais usage qu'ils font de leurs passions, cause leur perte? Non, ils l'ont compris autrefois, nos crimes sont cause de leur aveuglement; ils sont tombez, le tems present n'est plus qu'un tems de Justice. La Vérité ne fait plus d'impression, la Religion est ignorée, le moment fatal de l'Apostasie prédite par Saint Paul, est arrivé. Cependant, jamais on n'a vû tant de lumiére qu'aujourd'hui; jamais on n'a vû un endureissement plus affreux. La Synagogue étoit en cet état dans le tems de la naissance du Messie; ..... Mais que vai-je dire, laissons ces Véritez cer-

certaines, ce n'eſt pas dans un moment qu'on peut les développer ; nous aurons aſſez de tems pour nous en entretenir. Allons, il eſt tems de partir. Ils ſe levérent & prirent le chemin de Bruxelles, mais Clairenville qui ne connoiſſoit point encore le Païs, fut ſurpris de voir une multitude de Peuple qui les accompagnoit vers la Ville. Voyez, dit le Chevalier, voilà des Yvrognes qui ont autant d'Amour pour la Biére dont ils s'enyvrent, que votre jeune Demoiſelle pour ſon Capitaine. Qui des deux eſt plus criminelle à votre avis ? L'yvreſſe ne fut jamais permiſe, dit Clairenville, ceux-ci ſont yvres de vin, l'autre d'amour ; cependant vous m'avouerez, Monſieur, que l'une eſt plus naturelle que l'autre, par conſéquent moins criminelle. Je le ſai, dit le Chevalier, mais tous les deux jouiſſent de la créature, en mettant en elle leur félicité, & il ne nous eſt permis que d'en uſer légitimement. Tous les deux ſon bien criminels, & c'eſt ce qui m'a fait admirer cent fois la bizarerie des hommes dans le jugement qu'ils en portent. Un Yvrogne eſt méprisé parce qu'il aime le vin, un Impudique eſt regardé comme un galant homme, il

a

a même le droit de se vanter de son crime, & on n'en fait que rire. Avouons-le, Monsieur, les hommes aujourd'hui sont aussi imbecilles qu'ils ont le cœur corrompu, ce qui confirme ce que dit Saint Thomas, que la corruption du cœur, occasionne toujours la stupidité dans l'esprit. Ils arrivérent dans la Ville en finissant ce discours, & ils se séparérent, après s'être promis de se rendre le lendemain au Parc.

Fin de la quatriéme Promenade.

Digitized by Google

CINQUIÉME PROMENADE.

MONSIEUR de Clairenville qui s'étoit rendu au Parc avant l'heure marquée, s'occupoit, en attendant le Chevalier, à écouter la conversation de plusieurs Brabançons qui étoient près de lui. Rien ne me paroît plus pitoyable, dit il au Chevalier, dès qu'il fut arrivé, que la maniére de converser de la plûpart des hommes. Il y a près d'une demie-heure que je suis attentif aux discours de ces Brabançons, & je n'ai rien encore entendu, qui soit digne de l'attention d'un honnête-homme, à moins que ce ne soit pour en gémir. Leur entretien a pour objet une bande d'Yvrognes qui se battirent hier, & il paroît par leurs discours que la colére des combattans, & les coups qu'ils se portérent, furent pour eux un spectacle fort agréable.

Que voulez-vous, dit le Chevalier, il

Digitized by Google

il faut bien que tout se ressente de la férocité de la Nation. Il n'est point de Peuple plus colére & plus vindicatif que celui-ci ; il en donne tous les jours des preuves par des spectacles sanglans ; je dis spectacles, parce que n'ayant pas honte de sa Colére, il semble prendre plaisir à la manifester devant tout le monde, & quiconque voudroit les apaiser, pourroit fort bien s'en repentir.

C'est une étrange passion que la Colére, dit Clairenville, & je ne crois point qu'il y en ait de plus odieuse. Rapellons nos principes, dit le Chevalier, & nous trouverons qu'il en est de la Colére comme des autres passions. C'est une espéce d'yvresse qui nous fait perdre la Raison, & qui nous fait faire mille extravagances ; mais si la Colére est bien ordonnée, c'est une vertu comme les autres passions qui sont dans l'ordre lors qu'elles se proposent pour fin ce pourquoi Dieu nous les a données. Vous savez, Monsieur, qu'il est écrit, *mettez-vous en colére & ne péchez point* ; c'est-à-dire, que notre Colére ne peut être criminelle, lors qu'elle a pour principe Dieu

ou

Digitized by Google

ou sa Loi ; telle fut celle dont le Sauveur du monde nous donna l'exemple, quand il chassa les Vendeurs du Temple de Jérusalem. Mais cette passion est toujours criminelle, si elle n'a pour fin qu'un objet temporel En un mot, sa bonté ou sa malice dépend du bon ou du mauvais Amour qu'elle a pour principe.

Que voulez-vous donc dire, en parlant d'Amour ? dit Clairenville ; quoi de plus incompatible que l'Amour & la Colére, & vous prétendez que l'Amour toujours tendre, toujours accompagné de douceur, soit le principe de la passion du monde la plus vive & la plus contraire à ces vertus ? Oui, Monsieur, dit le Chevalier, je ne me retracte pas ; je dis plus, la Colére est l'Amour même, mais un Amour déguisé. Pourquoi cet homme, qu'on vient d'insulter, se met-il en Colére, si ce n'est, parce que s'aimant lui-même, il lui paroît que l'insulte qu'il vient de recevoir, diminuë le mérite qu'il croit posséder, & qui le rend aimable à ses propres yeux, s'il avoit moins d'amour propre, il ne seroit pas si promt à se fâcher.

Un

Digitized by Google

Un Ami avertit ſon Ami de quelque défaut qui le rend mépriſable, & parce qu'il s'eſt fait de lui-même l'idée d'un homme qui ne fut jamais, c'eſt-à-dire, ſans défauts, le premier ſentiment que cet Amour aveugle qu'il a conçu pour lui, lui ſuggére, eſt un ſentiment de Colére; parce que cet Amour ne peut ſuporter un ſeul regard ſur des défauts qu'il a ſoin de cacher à ceux qui les poſſédent.

Caïn s'imagina voir que Dieu le mépriſoit, en ne faiſant pas de ſon ſacrifice le même cas qu'il faiſoit de celui d'Abel ſon Frere; l'Amour de lui-même le porta juſqu'à cette extrêmité de Colére, de répandre ſon propre ſang. Il eſt donc évident, que non ſeulement l'Amour eſt le principe de la Colére, mais encore que la Colére eſt Amour, puis que ce n'eſt proprement que l'Amour qui veut ſe ſatisfaire. Ne le voyons-nous pas tous les jours? Un vaſe de porcelaine, une fleur, ſupoſez enfin l'objet le plus petit, ſi on le compare à la grandeur de l'homme, cet objet lui eſt ravi, & la Colére s'empare de ſon Ame, parce qu'il l'aimoit.

Monſieur, dit Clairenville, je comprends préſentement votre ſyſtême,

Digitized by Google

& je rapelle en ma mémoire plusieurs faits particuliers qui me le prouvent. J'ai connu, entr'autres, un homme d'une vivacité extrême, cependant toujours calme, toujours doux & débonnaire, au milieu des occasions les plus propres à exciter la Colére, sans faire voir sur son visage la moindre altération. Un jour un Savoyard frottant sa chambre, fit tomber un Miroir de toilette & le brisa. Ce Miroir étoit beau & lui avoit couté une somme d'argent assez considérable : cependant il n'en fut pas plus ému, que s'il eût vû un verre cassé, & il ne dit autre chose, sinon, cela est fâcheux, le Miroir étoit beau. J'étois présent à cette scène, & je ne pus m'empêcher de rire du grand sang froid de cet homme. Je lui demandai comment il pouvoit se modérer avec tant de facilité ? Il n'y a en cela, dit-il, rien d'étonnant ; je n'aime rien, & je m'amuse de tout. Votre systême me rapelle ce trait, & je conçois aujourd'hui comment il arrive, que des hommes ne se mettent point en Colére, & pourquoi il y en a d'autres qui s'y laissent emporter si facilement

Les hommes ont plus ou moins de foi-

foiblesse, dit le Chevalier, & cette foiblesse, plus ou moins grande, les retient plus un moins dans leurs passions. Mais cette foiblesse a un principe, & que les hommes seroient heureux, s'ils pouvoient le démêler d'avec la passion qui les possède. Ils connoîtroient bien-tôt qu'ils seroient plus libres, s'ils avoient moins d'attachemens. L'homme veut être libre, & il est si convaincu de cette vérité, qu'il se croit libre au milieu de l'esclavage, sans s'apercevoir qu'il est emporté par le torrent de sa passion. La Colére le met hors de lui-même, il le sent bien, mais pour se persuader qu'il est libre, quoi qu'emporté, il se dit à lui-même que sa Colére est juste. Voilà l'effet de l'Amour propre, principe essentiel de la Colére; & ce principe est si certain, que si nous remontons vers les premiers siécles où l'Amour propre étoit, pour ainsi dire, comme absorbé par l'Amour de Dieu qui régnoit dans les cœurs, nous ne voïons, parmi les Chrétiens, aucun exemple de Colére.

Remontons plus haut encore, & voyons ce qui se passe dans la Synagogue; nous n'aurons point de peine à découvrir la Colére des Israëlites con-

tre les Prophêtes, & nous verrons en eux, comme en nous, le même principe, je veux dire l'Amour propre qu'ils préféroient, comme aujourd'hui, à l'Amour de Dieu & de sa sainte Loi. De là le massacre des Prophêtes, parce que ces Saints, divinement inspirez, les reprenoient de leurs vices, ou leur prédisoient que leur incrédulité seroit la cause de leur perte & de l'abandonnement de Dieu. L'amour propre de ce Peuple ne lui permettoit pas de croire la vérité de ces prophéties, il ne pouvoit souffrir qu'on le rabaissât à ses propres yeux. Le Sauveur des hommes leur parle un langage semblable à celui des Prophêtes; la Synagogue en frémit de Colére, & malgré son innocence, qui ne lui étoit pas cachée, puis qu'elle ne peut inventer contre lui aucune accusation qui ait aparence de raison, sa Colére va jusqu'à le faire mourir, contre la Loi même. C'est ainsi que l'amour propre nous abuse; heureux qui le connoit, & qui sait s'en garantir.

Il est évident par ce discours, que plus un homme a de Religion, moins il est sujet à se laisser emporter à ses passions, dit Clairenville, parce que

plus

plus il est uni à Dieu, plus Dieu se communique à lui par son Amour; & comme vous le dites, Monsieur, l'Amour étant le principe de la Colére, n'aimant que Dieu qu'il ne peut perdre, il est clair qu'il ne trouvera jamais le sujet de s'emporter.

Ne nous y trompons pas, Monsieur, dit le Chevalier, il est plus d'une personne qui s'abandonne facilement à la Colére, en faisant même une profession particuliére de piété. Je conviens que cette piété est un peu chimérique, mais enfin elle en a le nom parmi le commun des hommes, & c'est assez pour que des gens plus éclairez fassent leur possible pour les désabuser. Je veux parler d'une Dévote; connoissez-vous cette Secte, Monsieur, & savez-vous qu'il n'en est point dans tout le monde Chrétien, qui soit plus sujette à la Colére? La raison en est claire, toute sa piété ne consiste qu'en grimaces. Vous la voïez marmoter dans une Eglise; elle croit prier, mais elle ignore que la seule charité peut le faire, & elle n'en a pas, parce que mille objets le font de ses attachemens, & qu'elle s'aime assez pour se préférer à tout le Genre-humain. Suivez-

la chez elle, la moindre petite contradiction la met en fureur. Sa Voisine lui dit qu'elle a été trop long-tems à l'Eglise, que ses enfans ont pleuré, que ses domestiques se sont dérangez, que son Mari a murmuré de son absence ; l'Amour propre est la cause de son dérangement, elle ne reste si long-tems à l'Eglise, qu'afin de passer pour femme de vertu. Elle voit qu'on la blâme, & la Colére s'empare de son cœur. Son Curé lui fait connoître en quoi consiste la véritable Piété ; mais parce qu'il ne la flatte pas il est Janséniste, & il n'y a point d'injures qu'elle ne vomisse contre lui. Son Moine lui applaudit, & elle aime bien mieux lui obéir, en méditant les Mystéres du Rosaire, que d'acquiescer aux avertissemens de son Pasteur légitime, contre qui elle se met en Colére, parce qu'il veut lui mettre entre les mains le Nouveau Testament qui ne la flâte pas. Enfin tout ce qui ne plaît pas à une Dévote, & qui la contrarie, est pour elle l'objet d'une Colére sans bornes.

Vous me faites-là, Monsieur, dit Clairenville, un portrait qui n'est pas fort avantageux ; je vous avouë cependant

Digitized by Google

dant qu'il est vrai, & je le sai par expérience. Il y a quelques jours que je m'arrêtai avec un de mes Amis au coin d'une ruë, où il y a une image de bois assez grande, représentant Saint Roch. Je badinai un peu sur la figure de ce Saint de bois qui est fort mal-faite: une Dévote que je n'aperçus pas d'abord, m'entendit, & se mit contre moi dans une Colére si grande, qu'elle assembla une grande partie du voisinage par ses injures, & je n'eus que le tems de me sauver. Je demandai à celui avec qui j'étois, qui étoit cette femme; c'est, dit-il, une Dévote, ne vous étonnez pas de ses emportemens. Ce vers de Virgile me revint pour lors en mémoire.

..... Tantane animis cælestibus ira?

Elles en font bien d'autres, dit il, & souvent les Maris & les Domestiques, sont contraints de déserter la maison, pour éviter la fureur qui les possède. Jugez, Monsieur, ajouta Clairenville, si je ne connois pas bien une Dévote, après l'avoir entenduë m'accabler d'injures, pour avoir dit que son petit Saint de bois étoit mal-fait.

Digitized by Google

Concevez par-là, dit le Chevalier, combien la Colére est criminelle, non seulement par elle-même, parce qu'elle est l'effet d'une concupiscence trop écoutée, mais encore par ses suites funestes qui en sont toujours inséparables; car si les injures, les menaces, les mauvais traitemens, la vangeance, ne s'ensuivent pas toujours, ce n'est que la crainte des châtimens qui arrête le bras, mais le cœur commet toujours toutes ces injustices.

Ne croyez-vous pas, Monsieur, dit Clairenville, que le tempérament y contribue beaucoup? Non, dit le Chevalier, le tempérament peut exciter en nous quelque vivacité, mais si l'esprit & le cœur sont dans l'ordre, cette vivacité passe avec la rapidité d'une exhalaison, & ne va jamais jusqu'à la Colére. Voyez un Espagnol, est-il un homme plus flégmatique, & en même-tems plus sujet à cette passion? Amateur de lui-même & de ses plaisirs, il porte par-tout un germe de Colére que la moindre occasion fait éclore; & s'il s'imagine que vous l'avez offensé, il ne se fait pas un grand effort pour se résoudre à vous poignarder, en disant son Chapelet. Ce n'est

donc

Digitized by Google

donc pas la vivacité, mais le seul Amour propre qui est la cause de la Colére criminelle ; car il vous souvient bien que nous en avons distingué de deux sortes causées par deux Amours différens. L'une nous tire de l'ordre & nous rend odieux aux yeux de Dieu & des hommes, & l'autre est une vertu que les hommes ne peuvent point ne pas avouer. Par exemple : lors que je vois le Sauveur du Monde, animé d'une sainte Colére, accabler d'injures les Pharisiens, les Scribes & les Docteurs de la Loi, parce qu'ils avoient abandonné la Loi de Moyse pour suivre des traditions qu'ils avoient vû naître ; parce qu'ils ne s'attachoient qu'à l'écorce de la Religion, & parce que sous une aparence trompeuse de piété, ils portoient un cœur rempli de toutes iniquitez. Une telle Colére n'est-elle donc pas vertû, & n'ai-je pas lieu de croire que la mienne est sanctifiée par celle du Sauveur, si animé de son esprit, je dis, malheur à vous Scribes & Pharisiens de notre siécle ; parce que vous n'instruisez le Peuple que de vos traditions nouvelles, & que vous lui faites abandonner la tradition du vrai Moyse ; après l'avoir abandonnée vous-

Digitized by Google

mêmes les premiers. Il est vrai que pour lors ils se mettront en Colére contre moi, comme ceux de la Synagogue contre Jesus-Christ. Voilà deux Coléres bien différentes, l'une vertu, l'autre crime, parce qu'elles ont pour principes deux Amours diamétralement oposez.

Les principes de la Colére ainsi développez, il ne manqueroit plus que de prouver par des faits historiques la vérité de ce que j'avance; mais pour abréger, je me contente d'en raporter une, qui renferme l'une & l'autre Colére. La scène est en Espagne.

Au commencement du Régne de Philippe V. il y avoit à Madrid beaucoup de François, dont les maniéres polies ne déplaisoient point aux Dames. Un jeune Marquis alloit souvent chez une Dame qu'on apelloit Dona Sylvia. Cette Dame avoit deux filles dont l'aînée avoit nom Léonore, & la cadette s'apelloit Olympia. Léonore étoit fort belle, & Olympia n'avoit pas, à beaucoup près, tous les agrémens dont la Nature avoit favorisé sa Sœur. Cependant le jeune Marquis qui n'avoit eu, dans les commencemens, des yeux que pour Léonore,

se

se laissa toucher par l'esprit vif & pénétrant d'Olympia. Il ne parloit presque plus à Léonore, & une réplique vive d'Olympia lui faisoit infiniment plus de plaisir, que tous les apas extérieurs de sa Sœur.

Léonore ne fut pas long-tems à s'apercevoir d'un changement, qu'elle crut la deshonorer beaucoup; elle en témoigna son ressentiment au Marquis, qui ne se défendit point des sentimens qu'il avoit conçus pour Olympia, dont il exagéra le mérite à sa Sœur, mais d'une maniére qui ne pouvoit point la piquer. Cependant le jeune Marquis se trompa & aprit à ses dépens qu'un cœur vraiment amoureux, ne veut point de partage.

Léonore avoit un autre Amant qu'elle n'aimoit pas comme le Marquis; elle crut pouvoir lui donner de la jalousie, en feignant de le préférer à lui, mais elle fut surprise de voir qu'il continuoit de s'entretenir avec Olympia, sans se mettre beaucoup en peine de la conversation que son Amant avoit avec elle. Il n'en fait pas davantage pour la piquer au vif. Elle se voyoit méprisée d'un côté, & de l'autre, elle avoit fait entrevoir à son

Digitized by Google

Amant contre son gré, qu'elle avoit pour lui quelque inclination.

Elle résolut de s'en venger, ou d'arrêter le cours des conversations entre le Marquis & sa Sœur. Un jour la trouvant seule, elle lui dit, qu'elle ne comprenoit pas sa conduite, & qu'elle ne savoit pas comment elle pouvoit s'arrêter à un Etranger qu'elle ne connoissoit pas, & qui ne l'entretenoit par ses conversations, que pour passer le tems. Que m'importe, dit Olympia, nous sommes à deux de jeu : je lui trouve beaucoup d'esprit, sa conversation est agréable & aisée, & je trouve un vrai plaisir a l'entretenir. Cependant s'il partoit demain pour s'en retourner en France, je m'en passerois avec la même facilité que je faisois avant de le connoître. Eh quoi, ma Sœur, dit Léonore, vous ne l'aimez donc pas ? Nón assûrément, dit Olympia, j'aime sa vivacité, j'aime sa politesse, c'est tout ce que j'aime en lui.

Un aveu si sincére plût infiniment à Léonore, & l'indifférence de sa Sœur pour le Marquis, renouvella son espérance. Il faut, dit-elle à Olympia, il faut que je vous avoue que je sen-

tois

tois pour vous tout ce que l'Amour méprisé peut suggérer de plus outrageant ; & que j'avois résolu de vous rendre la victime de ma Colére. Mais vous me réjouissez, en m'aprenant que vous n'aimez pas ce Seigneur, vers qui un doux penchant m'entraîne avec tant d'agrémens, que je ne puis lui résister. Achevez, ma chére Sœur, de me combler de joye, en me servant dans mes amours : il vous aime, sans doute ; cessez de le voir, afin qu'il cesse de vous aimer. Olympia le lui promit, d'autant plus volontiers, qu'elle espéroit que le Marquis, qui s'étoit attaché à elle, ne la voyant plus, cesseroit de venir chez elle, & que par cet éloignement, sa Sœur guériroit de sa foiblesse.

Ce qu'elle avoit prévu arriva, le Marquis cessa de venir, mais Léonore ne fut que plus amoureuse. Il n'y eut point de reproches qu'elle ne fît à sa Sœur, point d'injures qu'elle ne vomît contre elle, parce qu'elle s'imaginoit qu'elle avoit fait dire au Marquis de ne point revenir, parce qu'elle ne pouvoit plus le voir. Olympia voulut se disculper en vain, Léonore la quitta après lui avoir juré qu'elle

Digitized by Google

ressentiroit les effets de sa Colére.

Quelques jours après l'Amant de Léonore vint la voir, & dans le tems qu'il exprimoit le plus tendrement qu'il lui étoit possible, la forte passion qu'il avoit pour elle, elle le regarda avec un air de dédain qu'elle n'avoit pas coûtume de prendre. Le moyen de vous croire, lui dit-elle, qu'elle preuve m'avez-vous donnée de votre Amour ? Hélas, dit-il, je m'estimerai le plus heureux des hommes, si je puis faire quelque chose qui puisse vous exprimer jusqu'à quel excès je vous aime, j'attends avec impatience, que vous m'en procuriez l'occasion ; parlez, Madame, dit-il, & vous verrez si je sai aimer.

Connoissez-vous, lui dit-elle, le jeune Seigneur François qui est venu ici il y a quelque-tems ? Oui Madame, lui dit il. Eh bien, repartit Léonore, il m'a outragée, c'est à vous à me venger. Ayant ainsi parlé, elle laissa, en se retirant, son Amant dans un étrange embarras. Il ne savoit quel parti prendre ; il auroit souhaité pouvoir la satisfaire, mais la crainte que le Roi n'aprît qu'il avoit attenté à la vie d'un Seigneur François, qui ne lui avoit point fait de mal, l'intimidoit in-

Digitized by Google

infiniment. Enfin, selon la coûtume Espagnole, il résolut de se masquer, & de l'attendre en quelque lieu commode pour le poignarder.

Olympia qui avoit entendu ce que sa Sœur avoit exigé de son Amant, fut touchée de compassion, & résolut de sauver le Marquis à quelque prix que ce fût. Elle lui écrivit une Lettre, qu'elle lui glissa elle-même dans la main étant à l'Eglise. Voici le contenu de la Lettre.

Je vous prie, Monsieur, de ne point sortir de l'Eglise; on vous cherche pour vous assassiner. L'avis que je vous donne ne peut être suspect, c'est Olympia qui vous a toujours estimé, qui vous le donne. J'aurai soin de vous faire avertir quand vous pourrez sortir, & je vous donnerai une assez bonne escorte, pour que personne ne vous puisse nuire.

OLYMPIA.

Le Marquis avoit suivi des yeux la personne voilée qui lui avoit donné la Lettre, & ayant apris par la lecture de quelle main elle venoit, il tira ses tablettes & fit cette réponse.

Est-ce pour me desespérer que vous m'écrivez,

crivez, Madame; je croyois être dans l'oubli, & vous me parlez encore d'estime. Pourquoi suis-je donc privé de vous voir? Je ne crains rien tant que votre mépris, & tous les assassins du monde ne m'effraient pas en plein jour. Cependant je suivrai votre avis, parce que le plus honnête homme du monde, n'est pas à l'abri des coups d'un traitre.

LE MARQUIS DE....

Il remit ses tablettes entre les mains d'Olympia, & se retira dans l'Eglise.

Il y avoit déja long-tems que tout le monde étoit retiré, & personne ne paroissoit encore pour lui dire s'il pouvoit sortir ou non. Il attendit jusqu'au soir, résolu même de passer la nuit, plutôt que de s'exposer mal à propos. Mais plusieurs de ses Amis ne l'ayant pas vû de toute la journée, crurent qu'il lui étoit arrivé quelque fâcheux accident; & comme ils lui avoient souvent entendu parler de Léonore & d'Olympia, ils crurent qu'ils auroient chez elle de ses nouvelles.

Ils s'y transportérent, Olympia les entendit, & avec la permission de Dona Sylvia sa Mere, elle leur aprit la situation du Marquis. Il ne leur en falut point davantage, pour les déter-

minier

Digitized by Google

miner à prendre le chemin de l'Eglise, où ils le trouvérent fort impatient de ne voir personne.

Ils virent, en sortant de l'Eglise, un Capucin qui s'éloigna d'eux, effrayé du nombre. C'étoit l'Amant de Léonore qui n'avoit pas cru pouvoir mieux se déguiser, que sous le grotesque habillement des Capucins, qui, comme les autres Moines, sont honorez dans ce Païs au-delà des justes bornes. Le Marquis échapé du péril qui le ménaçoit, aprit de ses Amis qu'on attentoit à sa vie, mais ils ne purent lui en dire la raison, qu'Olympia avoit eu la prudence de leur cacher. L'Amant de Léonore voyant bien qu'il ne lui seroit pas désormais facile de réussir dans son mauvais dessein, puisqu'il paroissoit évident que le Marquis avoit été averti, par la longue retraite qu'il avoit faite dans l'Eglise, résolut d'aller voir Léonore & de lui aprendre ce qui s'étoit passé.

A peine parut-il devant elle, qu'elle lui dit : eh bien, suis-je vengée, le Marquis n'est-il plus ? Je ne sai, Madame, lui dit-il, quel Démon s'opose à mon bonheur, & au plaisir que j'aurois de vous satisfaire. Le Mar-

quis

Digitized by Google

qui a sans doute été averti, & il n'est sorti de l'Eglise que le soir, accompagné de plusieurs Messieurs qui sont venus le chercher. Je me serois perdu moi-même, Madame, si j'eusse eu l'imprudence de l'attaquer. L'occasion deviendra plus favorable, & vous verrez si..... Va, dit Léonore en l'interrompant, tu es indigne de moi, puisque tu crains tant de perdre la vie. Elle n'en dit point davantage, & elle se retira.

Dona Sylvia, qui ne savoit rien des sentimens de Léonore, crut lui faire plaisir de lui aprendre le danger qui avoit menacé le Marquis, & comment il l'avoit évité. Mais lorsqu'elle lui parla de l'avis que sa Sœur avoit donné aux Amis, qui étoient venus le chercher chez elle, son visage changea de couleur, & la colére parut dans ses yeux. Eh quoi, dit Dona Sylvia, d'où vient ce changement, il semble que ce que je vous aprens vous fasse de la peine. Madame, dit Léonore, il faudroit être bien insensible, pour écouter tranquilement ce que vous méditez. Il y a déja long-tems que je me suis aperçuë, pour la premiére fois, que le Marquis & ma Sœur ne s'entendent que trop bien,

Digitized by Google

& ce que vous m'aprenez aujourd'hui me confirme dans cette opinion. Mais quoi, dit la Mere, vous êtes-vous donc aperçuë qu'il se soit passé quelque chose contre la bienséance? Je n'en sai rien, dit Léonore, mais je veux le savoir pour vous en avertir.

Le jour même Léonore fut dans la chambre de sa Sœur, à qui elle parla comme si elle étoit bien contente, que le Marquis eût évité la mort. Mais Olympia persuadée du contraire, jetta sur elle un regard si vif, que Léonore s'aperçut bien de son indignation. Elle n'eut plus lieu d'en douter, quand Olympia lui dit: Ne devez-vous pas rougir, Léonore, d'attenter à la vie d'un Etranger, de qui vous n'avez jamais reçu que des honnêtetés? Je n'ai jamais douté de votre amour pour lui, & vous me l'avez prouvé plus que vous ne pensez, lorsque vous m'avez prié de ne le plus voir. J'ai acquiescé à votre volonté, dans l'espérance que vous vous calmeriez, mais quelle fureur vous posséde encore? Est-ce amour, est-ce haine, est-ce rage, car je ne sai quel terme je dois donner au principe de votre conduite?

Olympia, dit Léonore, ne dissimulez

mulez plus ce qu'on ne voit que trop ; vous ne prenez si vivement le parti du Marquis, que parce que votre Amour pour lui est extrême. Je l'aime, dites-vous ; repartit Olympia, & depuis quel tems les Amans éloignez de l'objet de leurs Amours, sont-ils aussi tranquiles que moi ? Ne suis-je donc pas telle que vous m'avez toujours vûe ; m'entend-on pousser un soupir, me voit-on verser une larme ? Il est vrai, que je l'ai averti du danger où il étoit de perdre la vie, & n'en aurois-je pas fait de même à l'égard de la personne du monde la plus inconnue ?

Vous l'avez donc vû, dit Léonore ; oui répondit Olympia, vous m'y avez contrainte, en m'apprenant votre conspiration contre lui. Moi, dit Léonore ; oui, vous-même, dit Olympia, & votre cœur devoit être la récompense de l'homicide dont vous avez chargé votre Amant. Ne vous étonnez point de ma vivacité, de ma colére même, si le terme vous plaît davantage, un dessein si contraire à l'humanité, ne peut pas ne point révolter les esprits.

Léonore se retira fort irritée contre sa Sœur, & résoluë de s'en venger, elle

elle fut se plaindre à sa Mere, de la maniére dont Olympia l'avoit traitée. Mais au lieu de lui parler des reproches qu'elle lui avoit faits, elle ne parla que de l'Amour prétendu qu'elle avoit pour le Marquis; & ajoûta même, que sa Sœur lui avoit avoué qu'elle le voyoit secrétement. Il n'en fallut pas davantage pour prévenir sa Mere contre Olympia, & lui faire prendre le dessein de la mettre dans un Couvent. Cependant, elle ne voulut rien arrêter, avant de lui parler en particulier, & savoir d'elle, qu'elles étoient ses vûes sur le Marquis; car elle croyoit vraiment, sur le recit de Léonore, qu'elle en étoit amoureuse. Enfin, elle la fit paroître devant elle.

Vous savez, ma fille, lui dit-elle, que ce n'est point la coutume du Païs, que les Demoiselles voyent si librement les Messieurs; mais le Roi François qui est aujourd'hui sur le Trône d'Espagne, nous fait un peu dégénérer de nos anciennes coutumes, pour nous conformer aux maniéres de la Cour. J'ai eu d'autant moins de peine à m'y conformer, que j'ai toujours compté sur votre sagesse, & seroit-il possible que je me fusse trompée?

Je

Digitized by Google

Je ne ſai, Madame, répondit Olympia, à quoi tend ce diſcours, mais je ſai bien que je n'ai changé ni de ſentiment ni de conduite, & ſi quelqu'un m'accuſe, j'ai peut-être de quoi le confondre. Parlons franchement, Madame, ne s'agit-il point ici du Marquis? La Mere alloit répondre, mais on vint lui dire que le Marquis même avec quelques autres Seigneurs François, demandoit à la voir. On les fit entrer, & ce jeune Gentilhomme ne fût pas plus charmé de rencontrer Olympia dans la chambre de ſa Mere, qu'Olympia fut contente de l'y revoir. L'occaſion étoit belle pour un éclairciſſement, & Olympia n'avoit garde de la laiſſer échaper.

Après les premiéres civilités, le Marquis s'adreſſa à ſa Libératrice, en ces termes: Je n'ai point oublié, Madame, l'ordre tacite que vous m'avez donné de ne plus vous voir; vous vous cachiez lors que je me donnois l'honneur de venir ici, c'étoit aſſez me dire que ma preſence vous étoit importune. J'ai ſuivi votre volonté, en ne paroiſſant plus, avec aſſez d'exactitude pour mériter que vous me pardonniez une viſite que je n'aurois pû négliger

gliger, sans manquer à la reconnoissance que je vous dois. Sans vous, Madame, je ne vivrois peut-être plus, & ce seroit être ingrat, de ne le pas reconnoître. Souffrez donc que je vous remercie de vos soins dont je suis indigne, & de grace aprenez moi à les mériter, je suis prêt à tout faire.

Ce langage étoit si contraire à l'impression que Léonore avoit voulu donner de sa Sœur à Dona Sylvia, que cette Dame jugea à propos de la faire venir, pour la convaincre de la fausseté de son opinion. Elle entra dans la chambre de sa Mere, tandis qu'Olympia répondoit à l'honnêteté du Marquis. Eh ! quoi, Monsieur, lui disoit-elle alors, vos jours sont en sûreté, j'ai eu le bonheur de contribuer à vous conserver la vie, n'est-ce pas pour moi la plus grande des satisfactions ? Ne me parlez donc plus ni de votre indignité prétendue, ni des moyens de mériter mes soins, je n'ignore pas l'estime que tous les honnêtes gens font de vous, elle est plus que suffisante pour m'avoir portée à vous secourir.

Le Marquis, qui ignoroit encore que Léonore avoit conspiré contre lui, la

la combla de civilitez; mais les remords de sa conscience ne la laissoient pas dans une situation bien tranquile. Elle rougissoit, elle pâlissoit, elle se coupoit dans ses discours; elle commençoit à parler, & elle n'avoit pas la force d'achever. Alors Olympia qui s'aperçut de ce désordre, la tira d'embarras en s'adressant au Marquis. Que je m'estime heureuse, Monsieur, lui dit-elle, d'avoir aidé à conserver vos jours! Je suis persuadée que votre mort auroit rendu notre Nation odieuse à tous les François. Hélas, dit le Marquis, ma vie est si peu importante, que personne ne se seroit mis en peine de ma mort. Mais quelle qu'elle soit, vous me l'avez conservée, Madame, oserois-je vous l'offrir? La modestie d'Olympia la fit rougir, & Léonore à ce discours rougit de colére & de rage, car elle ne vouloit du mal au Marquis, que parce qu'elle l'aimoit trop.

Dona Sylvia pouvoit donner beaucoup de bien à ses enfans, & le Marquis n'étoit pas moins riche qu'elle. Ces considérations jointes aux circonstances de la délivrance de ce jeune Seigneur, portérent ses Amis à deman-

Digitized by Google

mander Olympia à sa Mere pour lui. Elle n'en parut pas fort éloignée, & elle pria même ces Messieurs de la venir voir souvent, ce qu'ils promirent avec plaisir.

Ils n'étoient point encore dans la ruë, que Léonore étoit déja enfermée dans sa chambre, mais Dona Sylvia fut la trouver pour lui faire des reproches de sa trop grande légéreté, à croire de sa Sœur ce qui étoit contre toute aparence. Elle n'eut d'elle d'abord, pour toute réponse, que des larmes; mais lors qu'elle lui eut fait valoir le mérite du Marquis, & l'honneur de son Alliance, Léonore ne pût plus se contenir. Qu'Olympia l'épouse dit-elle, en colére; ils périront tous deux, ou je périrai moi-même. Qu'entens-je, dit la Mere, quelle fureur vous posséde, que voulez-vous dire? Hélas, dit Léonore..... Achevez, ma fille, dit la Mere. Oui j'acheverai, dit-elle, je n'ai plus rien à dissimuler. Vous souvient-il, Madame, que tous les vœux du Marquis sembloient, au commencement, ne s'adresser qu'à moi; j'ai eu la foiblesse de l'aimer, & devoit-il me montrer son mérite, si son cœur n'étoit pas pour moi? Il me

Digitized by Google

trahit, il m'abandonne pour ma Sœur, & je saurai me venger de tous les deux.

Tous les discours de Dona Sylvia, ne purent modérer les transports de sa fille, elle s'échape, & va près de sa Sœur la menacer de la mort si elle ne lui rend son Amant. Comment voulez-vous, dit Olympia que je vous rende ce que je n'ai point : & d'ailleurs, pouvez-vous apeller votre Amant une personne que vous avez voulu faire assassiner ? Hélas, dit Léonore, s'il étoit mort, j'aurois poignardé son Assassin, & je serois morte après lui. Je ne vous hai pas moins que celui qui l'auroit fait mourir & tous deux vous me donnez la mort, mais vous d'une maniére bien plus cruelle.

Modérez votre Colére, ma Sœur, lui dit Olympia, je vous le céde & je souhaite qu'il devienne votre Epoux. Tu me le cédes, dit Léonore, & qui m'assure qu'il m'aimera ? Tu me le cédes, parce que tu es bien sûre de son cœur. Fut il jamais un désespoir semblable au mien ? Olympia sortit de sa chambre, & fut dire à sa Mere l'état violent où sa Sœur se trouvoit. Dona Sylvia, qui ne pouvoit croire qu'une fureur si grande pût être l'effet de l'A-

mour

mour même le plus violent, s'imagina que sa fille avoit quelque maladie dangereuse, & qu'il n'étoit besoin que d'un Médecin pour la guérir. On la fait coucher, le Médecin vient, & il lui trouve une fiévre assez violente : fiévre aparemment causée par la Colére.

Le lendemain le Marquis ne manqua pas de venir voir Olympia, mais il la trouva si abattuë, qu'il en fut vivement touché. Elle lui dit que la cause de sa tristesse, étoit la maladie de sa Sœur, & qu'elle avoit d'autant plus lieu de s'affliger, que cette maladie paroissoit dangereuse. Le Médecin arriva sur ces entrefaites, Dona Sylvia l'accompagna au lit de la malade, & Olympia prit ce tems pour déclarer au Marquis ses sentimens.

Ne vous étonnez pas, Monsieur, de ce que je vais vous dire. Je sai, dit-elle, ce que vous méritez, & j'ai toute la reconnoissance possible des sentimens avantageux que vous avez conçû pour moi. Mais si vous m'aimez il faut me le prouver en épousant ma Sœur. Vous me surprenez étrangement, Madame, dit le Marquis, de vouloir que j'épouse une personne que je n'aime point, parce que

je vous aime, & je crois que vous voulez m'éprouver. Non, dit Olympia, je ne dis que ce que je pense, ma Sœur vous aime plus que je ne le puis dire; vos discours, vos manières, votre politesse, tout l'a charmée en vous, & si vous en épousiez une autre, elle mourroit de dépit. Je sai, Monsieur, que je devrois taire l'Amour que ma Sœur a pour vous, mais nous sommes en ce Païs si peu accoûtumez aux manières toujours engageantes des François, que je suis persuadée que tout autre qu'elle s'y seroit laissée prendre. Elle n'eut point le tems d'en dire davantage, le Médecin revint dans la chambre où il les avoit quittez, & il leur aprit que Léonore étoit fort mal, que cependant il espéroit la guérir.

Le Médecin étant sorti, le Marquis voulut prendre congé de Dona Sylvia, pour pouvoir rêver plus à son aise au discours que lui avoit tenu Olympia; mais elle l'arrêta pour savoir de lui ce qui causoit la tristesse dont il sembloit accablé. Il faut que je vous l'avouë; Madame, je suis l'Amant du monde le plus malheureux; il faut que je fuye ce que j'aime, & il faut que j'aime ce que je ne

puis

puis aimer. Vous le ſavez, Madame, on n'eſt pas maître de ſon cœur, & je ne vois rien de plus fâcheux que la contrainte en Amour. Expliquez-vous, Monſieur, dit-elle, ce que vous dites, eſt une énigme pour moi.

Il regarda Olympia, pour aprendre dans ſes yeux, ſi elle vouloit bien qu'il parlât; elle parut y conſentir, & pour lors ſe retournant vers la Mere, il lui dit: J'aurai toujours pour tout ce qui vous apartient, Madame, le reſpect le plus profond; j'ai pour Léonore, en particulier, tout le reſpect poſſible; mais qu'il y a encore de diſtance de l'eſtime à l'Amour! On eſtime ce qui a du mérite, & la Raiſon en eſt le principe; mais eſt-on bien maître de donner ſon cœur à l'objet où nous ne croyons voir que ce qui le fait eſtimer? L'Amour eſt aveugle, & la Raiſon n'eſt jamais d'accord avec lui, quand il eſt auſſi violent que celui que je ſens pour Olympia. Cependant, Madame, on veut que j'épouſe Léonore, eſt-ce par votre ordre que cet arrêt ſi fatal à mon repos a été prononcé? Non, Monſieur, dit-elle, je ne ſai ce que vous voulez dire; & ſi Olympia a le bonheur de vous plaire,

Digitized by Google

je vous ..... Ah Madame, dit le Marquis, je respire enfin, & je vous sai bon gré de m'avoir empêché de sortir.

Madame, dit Olympia, c'est moi qui ai tenu ce langage à Monsieur. Vous savez quels sont les sentimens de ma Sœur pour lui; je n'en dis pas davantage : vous savez combien elle m'est chére, vous ne serez donc pas surprise, si je préfére son bonheur au mien. Oui, Monsieur, dit-elle en se tournant vers le Marquis, j'aurois fait ma félicité de passer mes jours avec vous, puisque ma Mere vouloit bien me le permettre; mais... N'achevez point, Madame, dit le Marquis, une générosité si parfaite prouve assez que vous n'aimez pas. J'aime, dit-elle, Monsieur, mais mon Amour n'est pas insenté. Je soumets tout à la Raison autant qu'il m'est possible, & j'aimerois mieux mourir, toute Fille que je suis, que d'être esclave de quelque passion. Rien, dit le Marquis, n'est plus héroïque que ces sentimens, mais permettez moi de vous dire, Madame, qu'ils ne me sont pas avantageux. Je comprens bien qu'avec autant de raison que vous en avez, vous vivrez faci-

facilement loin de l'objet qui auroit eu le bonheur de vous plaire ; mais comprenez-vous de même, qu'il soit facile de vivre toujours avec un objet qu'on n'aime pas.

Cette conversation fut interrompuë par plusieurs personnes qui venoient complimenter Dona Sylvia sur la maladie de sa Fille, & le Marquis se retira. Il ne savoit pas trop quel parti prendre sur ce que lui avoit dit Olympia, & il résolut de ne rien déterminer qu'il ne sçût auparavant la suite de la maladie de Léonore. Si elle meurt, disoit-il, il n'y a plus d'embarras pour moi ; si elle en revient, peut-être que sa Jalousie portera Olympia à changer de sentimens.

Il ne manqua pas le lendemain d'aller voir comment elle se portoit & je ne sai s'il fut bien content d'aprendre, qu'elle étoit hors de danger. Dès qu'elle sçut qu'il étoit dans la maison, elle l'envoya prier de la venir voir. Il ne lui fut point possible de trouver de prétexte, pour lui refuser cette consolation. Il fut donc à son lit, mais avec toute la répugnance possible, parce qu'il croyoit qu'elle alloit l'accabler de reproches. Mais que sa sur-

prise fut grande, quand il lui entendit parler un langage tout contraire!

Monsieur, lui dit-elle, me pardonnerez-vous tous les maux que j'ai voulu vous faire? Madame, dit le Marquis, je vous crois incapable d'en faire à personne, & je ne vous entens pas. Je suis, dit-elle, plus criminelle que vous ne croyez, & que je ne croyois moi-même. L'Amour seul a fait mes crimes, & il m'aveugloit assez pour ne m'en apercevoir pas. Mais la fiévre violente que je souffre depuis plusieurs jours, a sçu m'affoiblir assez pour donner lieu à la Raison. Je connois présentemnet les effets funestes d'un attachement trop grand; heureux qui sait s'en garantir? J'ai cru, Monsieur que vous méprisiez l'Amour que j'ai senti pour vous; j'ai cru que vous me méprisiez moi-même, & mon Amour dégénéra bien-tôt en fureur. Ignorez-vous, Monsieur, l'extrêmité où je me suis portée contre vous; ma Sœur ne vous a t-elle rien dit? Non, Madame, dit le Marquis, & j'ignore encore ce que vous voulez dire. Ah, dit Léonore, je ne mérite que votre haine, & ma Sœur est digne de vous. Une abondance de larmes

Digitized by Google

mes qui couloient de ses yeux, prouvoient bien son repentir.

Le Marquis faisoit tous ses efforts pour la consoler ; mais ses discours, toujours gracieux, ne servoient qu'à augmenter ses regrets. Hélas, Monsieur, disoit-elle, si vous me connoissiez bien, vous cesseriez, peut-être, de me parler d'une maniére si obligeante, & vous me traiteriez comme la derniére des malheureuses. Enfin, dit-elle, il faut vous l'avouer, le mépris que j'ai cru que vous faisiez de moi m'a portée à la derniére extrêmité, parce que mon Amour pour vous étoit extrême. C'est moi, Monsieur, c'est moi qui ai attenté à votre vie ; c'est moi qui ai voulu trancher des jours si beaux ; c'est moi qui ai voulu priver les gens de mérite de la satisfaction de vous voir ; & la même langue qui vous fait aujourd'hui un aveu si sincére, est la même qui a prononcé votre arrêt.

Le Marquis demeura tout interdit à ce discours, immobile il ne savoit que répondre ; mais Léonore n'avoit point encore fini. J'ai fait plus, Monsieur, dit-elle, ma Sœur devoit être la victime de ma fureur, parce que je

Digitized by Google

n'ignorois pas que vous aviez pour elle quelques sentimens de tendresse. O malheureux Amour, à quoi nous exposes-tu ! Voilà, Monsieur, ce que j'avois à vous dire, & si un aveu sincére & le repentir le plus cuisant peut obtenir le pardon des crimes, personne n'a plus droit que moi d'espérer de votre bonté, le pardon de celui que j'accuse.

Madame, dit le Marquis, je ne dois pas vous vouloir du bien, parce que vous avez voulu m'ôter la vie ; mais si l'Amour dont vous avez bien voulu m'honorer, en a été la cause, ne vous dois je point toute la reconnoissance possible ? Ah, Monsieur, dit-elle, trêve aux galanteries, ce sont ces discours qui m'ont séduite ; je veux vous fuir ; car bien que mes sentimens soient aujourd'hui différens, je vous apréhenderai toujours. Eh ! quel seroit mon malheur, si sensible encore à l'Amour, je redevenois esclave de la Colére. Adieu, Monsieur, je vous souhaite toute sorte de prospérité avec ma Sœur ; elle est digne de vous, & je suis persuadée que vous serez heureux ensemble. Le Marquis se retira, après l'avoir remerciée ; il revint dans

la

la chambre d'où il étoit sorti, où Dona Sylvia & sa fille l'attendoient avec impatience.

Vous pouvez juger, Monsieur, dit le Chevalier à Clairenville, si le Marquis avoit l'air étonné. Il étoit auprès des Dames, il y avoit déja quelques momens, & il paroissoit ne s'en apercevoir pas. Où êtes-vous donc, Monsieur, lui dit Olympia? J'étois avec vous, Madame, lui dit-il, & j'y étois plus heureux que vous ne pensez. Vous ne me faisiez plus les difficultez que vous me faisiez hier, & vous n'aportiez plus d'obstacles à mon bonheur. Si vous regardez comme un songe, ce que j'ai l'honneur de vous dire, vous êtes la maîtresse de le changer en réalité; vous le pouvez, Madame, sans altérer le moins du monde l'héroïsme des sentimens que vous me fites voir hier. En un mot, Madame, il n'est plus question de me faire épouser Mademoiselle votre Sœur, elle renonce à moi, pour me donner à vous.

Monsieur, dit Olympia, je ne dépends pas de moi-même, la décision de ma Mere sera toujours la mienne. Mais dites-moi donc, s'il vous plaît, comment ma Sœur a changé si subite-

ment d'avis. Le Marquis leur racontа ce que Léonore lui avoit dit d'obligeant de sa Sœur, & tous les souhaits qu'elle lui avoit fait : mais il eut grand soin de taire l'article de la conspiration, dont Dona Sylvia ne savoit pas que Léonore fut le principe. La Mere, la fille & le Marquis se réjouirent fort de n'avoir plus cet obstacle à combattre, & ils conclurent ensemble que les nôces se feroient, dès que Léonore seroit rétablie.

Le Marquis n'ayant plus Léonore pour ennemie, se croyoit à couvert de tout accident, mais il se trompoit fort. On ne sçut pas plûtôt dans la Ville qu'Olympia lui étoit promise, qu'un Gentil-homme se déclara pour son Rival. Il y avoit long-tems que cet Espagnol étoit amoureux d'Olympia, mais n'ayant pas assez de bien pour penser à l'épouser, il attendoit la mort d'un vieil Oncle, dont il devoit avoir un héritage très-considérable, pour la demander en mariage. Cet homme sentit un dépit si violent en lui-même, lorsqu'il aprit qu'un étranger devoit épouser la personne qu'il aimoit avec tant de tendresse, qu'il vomit mille injures contre les François, & en particulier con-

Digitized by Google

contre le Marquis. Cela lui fut raporté, mais il regarda tout ce qu'on lui dit, comme des rodomontades Espagnoles qui ne méritoient pas qu'on s'y arrêtât. Cependant un jour qu'il y pensoit le moins, étant près d'entrer chez Dona Sylvia, il fut attaqué par un homme d'assez bonne mine, sous prétexte qu'il ne l'avoit pas salué. Le Marquis s'étant excusé sur ce qu'il ne l'avoit pas vû, & voyant que l'Espagnol ne vouloit point entendre raison, fut contraint de mettre l'épée à la main, pour se défendre; mais un autre Espagnol associé du premier, lui donna par derriére un coup de Stilet qui le blessa. Il voulut se vanger, mais nos Espagnols étoient déja bien loin de lui. Il eut encore la force de gagner son Auberge, où un Chirurgien le pansa, sans pouvoir encore lui dire si la playe étoit dangereuse ou non.

Plusieurs jours se passérent, sans qu'Olympia entendît parler de lui. Elle savoit pourtant bien ce qui s'étoit passé près de sa porte; mais elle ignoroit que le Marquis fut du nombre des Acteurs. Cependant, Léonore se rétablissoit, & on travailloit assidûment aux habits de nôces d'Olympia. Mais

Digitized by Google

on n'entendoit point parler du Marquis, qui étoit trop mal pour donner de ses nouvelles. Dona Sylvia se persuada qu'il avoit absolument abandonné sa fille; & ne savoit qu'inventer pour se venger. Vous savez, Monsieur, si une femme qui se croit trompée, est capable d'extrêmité; celle-ci se portoit à la plus grande, & vouloit faire arrêter le Marquis sous quelque prétexte qu'elle avoit inventé. Mais un de ses Amis lui fit entendre, qu'il étoit nécessaire de se modérer dans une affaire, où elle ne savoit point encore si le Marquis avoit tort & qu'il se chargeoit de le voir.

Il y fut en effet le lendemain, & il fut fort consolé d'aprendre que le Marquis ayant été dangereusement blessé, étoit heureusement hors de danger. Cette nouvelle mit Dona Sylvia dans une situation bien différente de celle où elle étoit auparavant. Sa Colére se changea en compassion, & cette Dame avoit soin d'envoyer plusieurs fois le jour, savoir de ses nouvelles, jusqu'à ce qu'il fût en état d'en donner lui-même. Le mariage se fit peu de tems après, & le Marquis revint en France avec Madame son Epouse.

Tou-

Digitized by Google

Toutes les passions qui font le fond de cette Histoire, dit Clairenville, n'ont rien de singulier. J'y vois que l'Amour est toujours le principe de la colére; mais comment ces sortes de traits, si communs dans les Historiens, ne font-ils pas plus d'impression sur l'esprit des Lecteurs? Cela ne vient, dit le Chevalier, que de ce que la plûpart des hommes ne s'arrêtent qu'à l'objet qui les frape, sans se donner la peine d'en rechercher la cause. Un homme en colére remuë son imagination, il pese les termes que la colére lui suggére, mais il ne cherche pas la cause d'une passion si violente. Un homme en colére lui fait horreur, & s'il en connoissoit la cause, il travailleroit peut-être à déraciner en lui le même principe qui s'y trouve. C'est-là, à mon avis, un des principaux fruits qu'on doit retirer de l'Histoire. Mais après tout, Monsieur, croyez-vous que la colére feroit tant d'horreur, si elle ne paroissoit pas extérieurement? Un Avare est-il moins odieux qu'un homme colére? Cependant le premier de ces deux vices ne fait aucune impression, même dans la lecture de l'Histoire; on se contente

Digitized by Google

de dire, c'est un Avare; mais parce que la colére frape les Sens par son extérieur, les termes les plus forts, ne le sont point encore assez pour exprimer l'idée affreuse qu'on s'en forme.

Croyez-vous, donc, dit Clairenville, que l'Avarice soit autant criminelle que la colére. C'est, dit le Chevalier, ce que nous examinerons demain, il est déja tard, il faut se retirer.

Fin de la cinquiéme Promenade.

SIXIE-

Digitized by Google

SIXIÉME PROMENADE.

LE Chevalier arrivant au Parc, trouva Monsieur de Clairenville dans la rêverie la plus profonde; il passa même devant lui sans en être vu. Revenu de la contention d'esprit où il paroissoit être, le Chevalier lui demanda, s'il lui seroit permis de savoir le sujet de son aplication. Je rêvois, dit Clairenville, au sujet qui doit faire la matiére de notre conversation, & quoi que je conçoive bien le crime d'Avarice, je ne comprends pas que ce vice soit au-dessus de la colére.

Ce ne sera pas, Monsieur, une réflexion d'un moment, dit le Chevalier, qui vous le fera connoître; il faut pour cela des méditations assiduës, & suivre de près un Avare, afin d'aprendre par ses mœurs, ce que c'est que l'Avarice.

Digitized by Google

l'Avarice. Il est vrai qu'une idée juste de ce vice, vous feroit assez connoître, quel peut être l'homme qui en est esclave ; mais l'expérience de ses mœurs, ajoûte beaucoup à cette connoissance. Quelle idée vous faites-vous d'un Avare?

Monsieur, dit Clairenville, je pense qu'un Avare est un homme qui ne songe qu'à amasser des Richesses, & qui souvent se laisse manquer du nécessaire, pour ne point diminuer les sommes immenses qu'il posséde. C'est ainsi, dit le Chevalier, que pense la plus grande partie des hommes, mais selon cette idée générale, il n'y auroit d'Avares que des gens riches, & je prétens qu'un pauvre peut être Avare au même degré que le plus riche Négociant d'Amsterdam. Comment cela, dit Clairenville, quel feroit l'objet de l'Avarice d'un pauvre? Le même objet, dit le Chevalier, qui rend Avare un homme riche. Ne vous imaginez point que les Richesses fassent l'Avare; on peut être Riche sans avoir ce vice, comme on peut être pauvre & le posséder au suprême degré.

Voici,

Digitized by Google

Voici, Monsieur, l'idée que je me forme d'un Avare. C'est un homme qui aime souverainement les biens qu'il possède, soit que ces biens soient grands, soit qu'ils soient médiocres, soit qu'ils consistent en très-peu de chose. La définition est courte, mais elle renferme tout. On peut aimer les biens pour en faire un usage légitime, ce n'est point-là l'Avarice; mais les aimer souverainement, c'est-à-dire, y être vraiment attaché, en faire le grand objet de ses pensées, chercher à les accumuler, pour satisfaire à cet Amour; c'est ce qu'on apelle être Avare. Ne comprenez-vous pas facilement, Monsieur, qu'un pauvre peut avoir le même attachement, le même Amour pour le peu qu'il possède, qu'un Riche pour ses grands biens? Car encore une fois, ce ne sont pas les grands biens qui font l'Avare, mais la cupidité.

Je vous avouë mon ignorance, dit Clairenville, je suis très-peu au fait de cette matiére, & je n'ai jamais eu d'autre idée de l'Avare, que celle que m'en a donné la Comédie qui en porte le nom. Ce n'est point-là, Monsieur, en avoir une idée bien juste, car bien que cette

Piéce

piéce soit bonne en soi, elle ne caractérise que les Actes extérieurs de l'Avare, & ce sont les principes qui lui font faire ses Actions, qu'il faut connoître, c'est-là l'Avarice.

Je comprens bien, Monsieur, dit Clairenville, que vous cherchez cette passion dans son essence, sans quoi nous ne pouvons la connoître que superficiellement; mais je ne conçois pas bien pourquoi vous voulez que l'Amour des Richesses dans un Avare, soit un Amour souverain?

Il est bien vrai, dit le Chevalier, que cet Amour peut être plus ou moins grand, puisqu'il faut convenir qu'on peut être plus ou moins Avare; mais quel que soit cet Amour, il sera toujours souverain, & il n'y aura pas de différence que du plus au moins, parce que l'Avare ne se contente pas d'user des Richesses, mais il en jouit, selon la maniére de s'exprimer des Théologiens, il se repose en elles; & pour le dire, en un mot, il en fait son Dieu.

Cette expression, Monsieur, dit Clairenville, ne vous paroît-elle pas un peu forte? Je vois bien, dit le Chevalier, que vous ne vous êtes jamais apliqué à aprofondir ce vice.

Non,

Non, Monſieur, je n'exagére pas, & vous l'allez voir. Qu'eſt-ce qu'aimer Dieu? c'eſt lui rendre tout ce qui lui eſt dû, c'eſt apliquer toutes ſes penſées & toutes les facultez de l'Ame pour honorer cet Etre Souverain; c'eſt lui conſacrer tous les mouvemens de ſon cœur, en un mot, c'eſt nous donner tout nous-mêmes à lui, ſans aucune réſerve. Or, l'Avare ne penſe qu'aux moyens d'amaſſer des Richeſſes, ſon cœur eſt dans ſa bourſe, & ſa plus grande attention ne conſiſte qu'à empêcher qu'elle ne lui ſoit ravie, parce que, ſelon ſa maniére de penſer; il ne connoît pas réellement d'autre Providence que ſon coffre fort, en qui il met toute ſon affection.

N'eſt-ce point là, Monſieur, ſe faire un Dieu des Richeſſes? Je dis plus, s'il ignore qu'il doit ſe confier en la Providence qui eſt Dieu même, & qu'il mette au contraire toute ſa confiance dans l'amas des biens qu'il a fait, & qu'il augmente encore tous les jours par le même principe; n'eſt-ce pas encore une fois ſe faire un Dieu des Richeſſes. Nous ne pouvons pas en douter, Monſieur, j'ai Saint Paul pour garant de ce que j'avance; qui dans le troiſiéme Chapitre de l'Epître

pître aux Colossiens, traite l'Avarice d'idolâtrie.

Il est d'autant plus aisé de comprendre ce que j'ai l'honneur de vous dire, qu'il est de la nature vicieuse de l'homme, de se corrompre, s'il s'attache à la créature. Il n'est pas possible de toucher de la poix, sans se souiller les mains, ni de porter du feu sans se brûler. N'est-ce point ce que nous aprend le Sauveur du Monde, lors qu'il nous dit, qu'il est plus difficile à un Riche de se sauver, qu'à un Chameau de passer par le trou d'un aiguille: non pas que ce soit un crime d'être riche, mais parce qu'il est presqu'impossible d'être riche, sans s'attacher aux Richesses. Il n'est pas possible qu'on se sauve avec cet attachement, dans lequel il est d'autant plus aisé de persévérer, qu'étant spirituel, les hommes ne peuvent nous le reprocher.

Je vois déja clairement, dit Clairenville, comment l'Avarice est un vice au-dessus de la colére, & comment il est plus dangereux. La colére vient bien de l'Amour propre dominant, mais sa violence doit lui donner des bornes, au lieu que le calme

de

de l'Avarice, peu le rendre permanent.

Vous en concevrez encore mieux la différence, dit le Chevalier, si vous examinez les circonstances & les suites de l'Avarice. Ce vice est toujours accompagné de cruauté. Un pauvre fait connoître, en gémissant, sa misére à un Avare ; il lui fait connoître que sa famille est nombreuse, qu'il n'a pas de pain à donner à ses enfans. Mais ne voyons-nous pas tous les jours, que cet Avare impitoyable, loin d'être touché de sa misére, accable Jesus-Christ d'injures, dans ce pauvre, qui fait ce qu'il peut pour gagner sa vie. Un autre plus humain, ou pour mieux dire, moins barbare, lui donnera la plus petite monnoye qu'il posséde. En vain lui dira-t'on que cela n'est pas suffisant pour soulager cette pauvre famille, que les Pauvres ont droit à son héritage, puisqu'il est ordonné de leur donner le superflu : Vérité inconnuë à un Avare qui s'imagine n'en avoir jamais assez.

Il est donc vrai que la cruauté accompagne toujours l'Avarice. Examinons l'Avare dans son propre domestique, il n'y est pas plus humain. Ses

Enfans

Digitized by Google

Enfans se perdent, faute d'éducation, leurs mœurs se corrompent, sa fille s'abandonne, pour obtenir d'un autre le nécessaire que son Pere lui refuse, son fils devient libertin; malgré tous ces désordres, il ne peut se résoudre encore à faire voir le jour à de vieux Ducats dont la rouille a déja dévoré la moitié. Fut-il jamais une cruauté plus grande? Mais parce qu'elle n'est pas sanglante, sa grossiéreté ne lui permet pas de la comprendre. Voyons presentement l'Avarice dans ses suites.

J'ai un Procès, mais je l'ai malgré moi, parce que je suis Chrétien. Je crains l'inimitié de mon Frere qui est le Demandeur, je lui céderois tout volontiers, mais je ne suis point maître de mon bien, parce que j'ai des enfans. Je défends donc la cause, je vais voir le Raporteur, mais ma Partie a plus d'argent que moi, on l'écoute, & j'ai peine à être admis à l'audience; en un mot, on ne me fait entrer que par bienséance. Mon Procès est déja perdu, & je n'ai pour toute consolation, que la Loi de l'Eternel, prescrite par Jethro à Moïse. Je vois les Juges semblables à ceux d'Israël

raël corrompu, l'apas d'une bourse leur fait oublier leur devoir ; enfin je perds mon Procès que j'aurois gagné, si l'Avarice ne s'étoit point emparé du cœur de mes Juges. Voilà dès l'instant de l'Arrêt prononcé, toute ma famille désolée, je n'ai plus de pain à lui donner, & il semble même que l'injustice de ce Juge inique, m'ôte le droit de me plaindre ; il deviendra mon persécuteur, si je dis qu'il m'a jugé par l'injustice.

Vous me rapellez, Monsieur, dit Clairenville, ce que l'Apôtre dit dans sa premiére à Thimotée ; que ceux qui veulent devenir Riches, tombent dans la tentation, & dans le piége du Démon, qu'ils sont accablez de plusieurs desirs insensez, qui conduisent les hommes à leur perte, parce que le desir des Richesses, est la racine de tous les maux.

Rien n'est plus certain que cette vérité, dit le Chevalier, rapellez-vous, Monsieur, ce qui vient de se passer en France, & considérez les maux que l'Avarice y a faits. La playe saigne encore, & on ne peut y penser sans douleur. Quelle fureur, quelle rage animoit alors les François, & ne doi-

Digitized by Google

vent-ils pas rougir de voir un Payen reprocher aux hommes de son siécle ce qu'ils ont fait à nos yeux, quoi qu'ils fassent profession, du moins extérieure, de Christianisme ; c'est Virgile qui parle * ;

..... Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames ?

A quelles extrêmitez, en effet, l'Avarice n'a-t-elle pas porté les hommes, il y a peu d'années ? La même avidité faisoit venir de toutes les Provinces, & même des Royaumes étrangers, à Paris, ceux qui aparemment n'attendoient que le moment favorable de satisfaire à leur insatiable cupidité. Le gain étoit pour eux un appas auquel ils ne vouloient pas résister, & toute la Morale Chrétienne qui leur défendoit ce Commerce illicite, ne les touchoit pas, en comparaison des Millions que la Ruë Quinquenpoix faisoit briller. Je m'imagine encore entendre toutes les Chaires de Paris retentir de l'exposition que les Prédicateurs faisoient de ce désordre pour rapeller les

* *Æneidos*. Lib. III. vs. 56.

les Fidéles à eux-mêmes, mais ils étoient aussi sourds que Mammon leur Idole.

Je me souviens à propos de cela, dit Clairenville, qu'un Officier ayant besoin de négocier quelques billets qu'on lui avoit donnez en payement, fut trouver un Négociant de la Rue Quinquenpoix. C'étoit un Dimanche.

L'Usurier conduisit l'Officier à l'Eglise, pour y entendre le Sermon. L'Officier le prit d'abord pour un homme de bien, & fut charmé de cette proposition. Le Prédicateur prêcha sur l'Usure, & l'Officier fort aise de la Science & de l'Eloquence du Théologien qu'il venoit d'entendre, ne pouvoit se persuader que son Négociant, suposé qu'il fut Usurier, ne fût vraiment converti, après avoir entendu un discours où le crime d'Usure étoit si bien prouvé. Mais il fut fort surpris, quand son homme lui dit en sortant : Allons, Monsieur, le Prédicateur vient de faire son métier, allons faire le nôtre. En effet il lui fit perdre cinquante pour cent sur ses billets. Mais, Monsieur, s'il vous plaît, le Commerce sur Missisipi, n'étoit-il donc pas permis.

Digitized by Google

Il est vrai qu'il n'y a rien dans le Commerce en général, dit le Chevalier, qui soit contre les Loix Evangéliques ; mais en est-il ainsi du Négoce de la Ruë Quinquenpoix, dont le fond n'étoit que sur les brouillards de la Riviére de Seine? Car qu'est-ce que Missisipi, si ce n'est un fantôme ? Or il faut un fond certain pour un Négoce légitime ; il faut que l'argent que je mets sur ce fond, soit aliéné ; & enfin pour que je puisse en retirer le profit que j'en espére, il faut du risque. *Lucrum cessans & damnum emergens* ; ce sont-là les principes fondamentaux du Négoce.

Trouverons-nous ces conditions dans le Commerce de la Ruë Quinquenpoix, puisque Missisipi n'étoit qu'une chimére ? Le fond du Commerçant n'étoit point aliéné, puisqu'il n'y en avoit point, & que les premiéres Actions qui ont donné lieu à ce Commerce, ont été données *Gratis* par Monsieur Law. L'argent qui y a circulé n'étoit que l'argent du Peuple, à qui on avoit donné des Billets de Banque ; il n'apartenoit donc pas aux Commerçans. Enfin quel risque couroient les Missisipiens qui ne commerçoient que

sur

Digitized by Google

sur le fond d'autrui : car ignore-t-on que la plûpart étoient gens sans aveu, sans crédit & sans bien. En faut-il davantage pour rendre évident que cé Commerce n'étoit qu'un vol manifeste, qu'une Avarice universelle sembloit autoriser.

Avouons-le, Monsieur, la cupidité étoit grande ; mais je ne puis m'empêcher de penser que tous ces chercheurs de bonne avanture étoient comme ces Alchymistes, qui cherchent la Pierre Philosophale : beaucoup d'espérance d'abord, quelque fruit dans la suite, & à la fin tout se dissipe en fumée. C'est pourquoi on définit l'Alchymie : *Ars sine arte, cujus principium mentiri, medium laborare, & finis mendicare* c'est-à-dire, *un Art sans art, dont le commencement consiste à mentir, dont les suites demandent un rude travail & qui conduit enfin à la misére.* Voilà le vrai caractére de l'Agio sur Mississipi. Cependant comme il y a des gens assez fous, pour croire ces Alchymistes, & qui se réduisent, en suivant leurs avis, à n'avoir plus de pain par avarice, croiriez-vous bien qu'il y a eu des personnes de la premiére distinction, qui se sont fait exécuter par les mains du Bourreau, par le même

Digitized by Google

principe? L'homme est capable de tout quand la cupidité lui sert de guide, & l'exemple du Comte de H..., qui assassina un pauvre Marchand de la Ruë Quinquenpoix, pour voler ses Actions, en est une preuve bien authentique.

Tout ce que je viens de vous dire, semble vous étonner, Monsieur, dit le Chevalier? Je vous l'avoue, dit Clairenville, il semble que vous me racontiez un songe, ou quelque conte des Fées, car je ne vois en tout cela rien de naturel & de vraisemblable, que la cupidité des hommes. Il y a long-tems qu'ils sont corrompus à l'excès, je n'en suis point surpris; mais qu'on soumette la Raison, le bon sens, l'ordre, à l'Avarice, d'une maniére si indigne, c'est ce qui m'étonne. Ce qui vous surprend si fort, n'est rien, en comparaison de ce que vous allez entendre; c'est ici, Monsieur, dit le Chevalier, qu'il y a du merveilleux.

Connoissez-vous cet Avanturier, inventeur des Actions? Je sai, dit Clairenville, que Law est un homme proscrit, que tous les Princes chez qui il a voulu faire valoir son diabolique Systême, l'ont chassé de leurs Etats; que le Duc de Savoye l'a ménacé de le faire pendre, si,

dans-

Digitized by Google

dans vingt-quatre heures, il ne sortoit de ses terres, qu'il a été banni de la République de Genes, & que réellement il a été condamné à mort en Angleterre.

Je pourrois ajouter à cela, que cet homme eut le sort des Prophêtes, qui souvent sont moins considérez dans leur propre Païs, que dans les Païs étrangers. Son Systême fut proposé en Ecosse, dans le têms qu'on vouloit remédier à la disette des espéces d'or & d'argent. Deux Seigneurs firent ce qu'ils purent, pour faire établir la Banque qu'il avoit proposée; mais un peu de réfléxion fit apercevoir le danger évident d'un tel établissement. Ce malheur étoit aparemment réservé à la France; l'Ecosse en fut garantie par la décision du Parlement qui jugea, que ce n'étoit pas un expédient qui convînt à l'Etat, d'établir aucune espéce de crédit public, que les particuliers fussent obligez de prendre en payement. Enfin, le Sieur Law, chassé de tous les états, méprisé dans son propre Païs, condamné à mort, & reçû en France, est apparemment celui dont vous voulez parler.

Digitized by Google

Oui, Monſieur, dit le Chevalier, c'eſt cet homme qui a fait tant de déſordres. Comprenez-vous bien que la France, ce Royaume ſi floriſſant & ſi magnifique, ait reçu dans ſon ſein un étranger qui devoit le perdre? Pour moi, Monſieur, je vous avouë, que je ne vois en cela rien que de ſurnaturel; parce que ſi le bon ſens a fait bannir des autres Royaumes cet Ecoſſois enchanteur, comment la France ſi pleine d'Eſprits ſupérieurs, a-t-elle pû le recevoir.

Mais, Monſieur, dit Clairenville, la France l'a-t-elle reçu? Ces Eſprits ſupérieurs dont vous venez de me parler, ces vaſtes génies qui compoſent les Corps les plus illuſtres de ce ſuperbe Royaume, ont-ils donc donné dans ce travers? Le reſpect profond qu'on doit à l'auguſte Corps du Parlement de Paris, ne permet pas de dire, que pluſieurs de ſes membres n'ont pas été fâchez d'en profiter; mais ils l'ont fait avec tant de circonſpection, que l'honneur du Corps n'en a pas été bleſſé. Ce n'eſt pas encore-là ce que je voulois dire, dit Clairenville, les Savans, les gens de piété ne ſe ſont pas aſ-

ſuré-

Digitized by Google

sûrément avisez d'aplaudir à Monsieur Law.

Ne savez-vous pas le Proverbe, Monsieur, ne dit-on pas ordinairement, il est avare comme un Prêtre? Cependant il faut avouer à l'honneur du Clergé de Paris, qu'il y en a eu très-peu, dans un si grand nombre qui soient tombez jusqu'a aplaudir au Systême de Monsieur Law. Je ne sai pas même si ceux qui ont agioté, agissoient en conséquence de leur sentiment; car le moyen de croire qu'un Abbé B..... qu'un Géometre tel que l'Abbé T..... qui paroît par ses Ecrits protecteur du Théâtre, ayent pû prendre le change? On a parlé dans Paris de Carossés, d'Equipages, d'affinité avec l'Ecossois; mais, Monsieur, vous êtes trop judicieux pour conclure de là, qu'ils ayent aplaudi à un Systême digne de l'Enfer.

Qu'importe, dit le Chevalier, qu'ils lui ayent aplaudi ou non, il n'en a pas moins fait de mal, & on traitoit d'insensez tous ceux qui ne vouloient point y adhérer. On étoit de cet avis à la Cour, c'est tout dire. Mais comment cela, dit Clairenville, comment la Cour a-t-elle reçu un tel homme?

Je vai vous le dire, dit le Chevalier; & si pour un moment, vous mettez à côté la Probité & la Religion, toutes vos difficultez vont disparoître.

Soyez persuadé d'un fait qui n'est que trop certain. Nos Princes, Princesses, Ducs, Duchesses, en un mot, toutes les Personnes de la premiére distinction, à quelques-unes près, étoient toutes extrêmement endettées. Le Sieur Law qui ne l'ignoroit pas, crût bien, que son Systême étant un moyen efficace de leur faire à tous payer leurs dettes & les enrichir, il ne pouvoit pas n'être point admis. Il le propose, l'apas des Richesses éblouit, on ne balance déja plus, on n'assemble seulement pas le Conseil de Conscience, & Law tout seul valoit bien mieux que la Sorbonne entiére. Enfin on adhére à ce nouveau Prophête, & peu de tems après on voit, par un prodige tout nouveau, l'Agio jadis si méprisé, honoré par le Cordon bleu & l'Hermine. Que dites-vous là, Monsieur, dit Clairenville? Ce que je ne puis taire, dit le Chevalier; & si je n'avois pour l'illustre sang de quelque nobles familles le respect très-profond qui leur est dû, je vous nommerois

Digitized by Google

rois bien des Personnes qui n'ont pas eu de honte d'avilir ce sang par le commerce honteux qu'elles faisoient dans la rue Quinquenpoix. Mais laissons-les là.

Voici une Dame, laquelle quoi que de Maison illustre, le Public m'abandonnera volontiers. C'est la Comtesse de V..... Vous avez peut-être ouï dire, Monsieur, que lors qu'on se trouva trop pressé dans la rue Quinquenpoix, par le trop grand nombre d'Agioteurs, on fit faire des Tentes dans la Place de Vendôme. Ces Tentes formoient une espéce de Camp, & la Comtesse de V.... qui alloit tous les jours agioter elle-même, en étoit regardée comme la premiére Vivandiére. Ne soyez pas, s'il vous plaît, Monsieur, choqué de ce terme; ce n'est pas moi qui parle, c'est le Public. La familiarité trop grande de la plûpart des Agioteurs de basse extraction, auroit fait, dans un autre tems sans doute, deshonneur à la Comtesse; mais il s'agissoit d'amasser des Millions, & elle ne se faisoit pas scrupule de les avoir même à sa Table.

Aparamment, dit Clairenville, que l'exemple de cette Dame ne fut pas

suivi ? Pas, suivi, reprit le Chevalier. Je ne finirois pas, si je voulois parler de toutes les Personnes qualifiées, qui ont fait la même chose, sans en rougir. Que pouvez-vous voir de pis, qu'un Duc de ***, qui n'ayant aparemment pas rempli son insatiable cupidité par les Millions qu'il avoit gagnez à l'Agio, devint Marchand de Poivre en gros & en détail.

Remarquez, Monsieur, que ce Seigneur avoit pour associé le Maréchal D***. Je ne vous parle pas, s'il vous plaît, d'un Maréchal-ferrant, & vous savez bien qu'un Marchand est toujours associé avec un autre. Leur Magazin étoit bien fourni; il y avoit du Sucre, des Epiceries, du Savon & jusqu'à de la Cire; & les Savoyards s'en réjouissoient, espérant l'avoir à meilleur marché, en allant la prendre dans le Magazin.

N'avez-vous donc pas entendu parler d'une Estampe qui parut, en ce tems-là, à Paris. Elle représentoit ce Duc sous la figure d'un Crocheteur chargé d'une si grande quantité de Marchandises, qu'à peine pouvoit-il marcher, & on avoit mis au bas de l'Estampe cette inscription : *admirez la force :*

Digitized by Google

Enfin l'Avarice a fait chez les Personnes de Qualité, ce que jamais le Christianisme n'a pû faire ; c'est de les rendre humbles & traitables. L'Auriez-vous cru, Monsieur ? Il est vrai que les honnêtes gens qui n'ont pas agioté, n'ont pas fait de bassesses de cette force.

N'en est-ce donc pas assez faire, dit Clairenville, si ce que l'on m'a dit est vrai, que d'aller faire sa cour au Sieur Law, comme on l'auroit faite à un honnête homme? Il est vrai, reprit le Chevalier, que des Cordons Bleus, des Présidens à Mortier, des Conseillers d'Etat, étoient souvent dans l'Antichambre de notre Ecossois, comme des Laquais, & mêlez avec les Laquais mêmes, en attendant qu'il lui plût leur donner Audience. Pour moi, dit Clairenville, j'aurois mieux aimé perdre ma Charge & tous les avantages que j'aurois pû espérer, que de faire la moindre chose indigne de mon rang & de mon caractére. Si ces Messieurs n'agioteient pas, il paroît assez, par leur conduite, qu'ils n'avoient pas moins de cupidité que les Agioteurs. Celui-ci craignoit de perdre son Emploi, l'autre en briguoit un de plus gros re-

ve-

Digitized by Google

venu ; comment apellez-vous cela, Monsieur ?

Mais, dit le Chevalier, direz-vous la même chose de son Eminence de Noailles ? Quoi, reprit brusquement Clairenville, il y alloit aussi ? Sans doute, dit le Chevalier, mais il faut tout dire, il n'y alloit, dit-on, que pour le confirmer dans la Religion Catholique Romaine, que l'Abbé de T** lui avoit fait embrasser. Qui est l'Abbé de T***, dit Clairenville ? Un grand Agioteur de Profession, reprit le Chevalier, qui a vendu au Sieur Law la Communion Romaine, moyennant quelque quarantaine de Millions. On l'a envoyé à Rome depuis ce tems, on dit que c'est pour obtenir du Pape le Pardon de sa Simonie. On assure qu'il est bien à la Cour de Rome, & qu'il ne manquera pas certainement d'Indulgences. Mais je vois que ce détail vous met de mauvaise humeur, revenons à nos principes. Vous me ferez plaisir, Monsieur, car je vous avoue, que ce que vous venez de me dire me fait horreur. Vous me permettrez bien, Monsieur, dit le Chevalier de vous dire encore un mot sur les sui-

suites de ce Commerce avant que de finir notre détail.

Tout l'ordre est renversé ; les Artisans les plus méchaniques sont dans l'opulence, & ceux à qui Dieu avoit donné quelque naissance & quelques biens, se trouvent accablez sous le poids d'une pauvreté qui leur est insuportable. De-là tous les divers desespoirs dont l'Histoire du tems est remplie, les uns mourans de faim, les autres déja presque sans ressource, tandis qu'on voyoit dans un Carosse superbe, un Laquais qui en ouvroit encore hier la portiére à son Maître, devenu pauvre aujourd'hui. Ce n'est point encore tout, Monsieur, l'Avarice s'est si bien emparée du cœur des hommes, l'iniquité l'emporte à un point, qu'il n'y a plus aparence de Charité. Il semble que la Prophétie du Sauveur soit accomplie, que l'iniquité prévaudra, & que la Charité sera entiérement refroidie. Avez-vous besoin de quelque secours, qui est l'homme qui vous le donnera ? La plus petite somme que vous voulez emprunter, vous est refusée, ou si on vous la donne, ce n'est qu'à gros intérêts. Cependant il est écrit ; *prêtez-vous mutuellement, sans en rien espérer.*

Il est donc clair par ce principe, qu'il n'est point permis de tirer aucun intérêt de l'argent que l'on prête, parce que le prêt est toujours sans aliénation; *Mutuum date vobis, nihil inde sperantes.* Vous le savez, Monsieur, cette vérité est anéantie par l'Avarice; on aime mieux être Riche que d'être Chrétien; & le mal est si grand, que nous avons lieu de craindre, que la malédiction que Jérémie prononce contre le Peuple d'Israël, ne soit tombée sur nous; *Depuis le plus petit jusqu'au plus grand*, dit-il, *chacun se livre aux gains illicites, le Prophête n'en est pas plus exempt que le Sacrificateur.* En effet, n'avons-nous pas vû des Prêtres faire, à Paris, le Commerce des Mississipiens? N'avons-nous pas vû des Ministres, à Londres & à Amsterdam, donner dans les Actions comme le Peuple? Que dirons-nous après cela, Monsieur?

Hélas, dit Clairenville, vous me faites voir bien des choses auxquelles je n'avois jamais fait attention, & je crains bien que nous ne soyons à la fin des tems. Je ne crois pas, Monsieur, que vous seul teniez ce langage; il est encore des Justes en Israël, mais

ils

ils sont cachez dans le grand nombre, comme le froment dans l'ivraye, on ne les voit plus, ou s'ils paroissent, ce n'est que pour essuyer les railleries les plus piquantes : tant les hommes se rassurent sur le grand nombre, dont ils font la régle de leurs mœurs.

C'est encore ce qui prouve bien, dit le Chevalier, qu'il n'y a plus de foi sur la terre, puis qu'elle nous aprend que le grand nombre est celui des Réprouvez. Mais il n'est pas encore tems de parler de cette matiére, nous en aurons assez d'occasion dans la suite. Finissons notre conversation par une Histoire qui me revient en mémoire, & qui regarde notre sujet.

J'étois un jour à la Campagne chez un de mes Parens, qui parut me recevoir plus froidement qu'à l'ordinaire. Je ne pus m'empêcher de lui en dire quelque chose; mais il s'excusa sur ce qu'il avoit l'esprit embarrassé de quelque objet qui ne lui faisoit pas plaisir. Ne pourrois-je pas le savoir, lui dis-je, on se décharge quelquefois, en partie, de ses chagrins, en les communiquant à ses amis? Je vous le dirai, mais il faut que nous soyons seuls,

parce-

parce que si mon Epouse le savoit, elle en mourroit de chagrin.

Il vint le soir me conduire à ma chambre où il me dit, qu'il étoit l'homme du monde le plus malheureux. Que vous est-il donc arrivé, lui dis-je ? J'ai marié ma fille, dit-il, j'ai cru bien faire de la donner à Monsieur de..... & j'ai rendu ma fille malheureuse, parce que son mari est un Avare qui lui laisse manquer de tout. Vous me surprenez, lui dis-je, j'ai toujours connu ce Gentilhomme pour un homme généreux. Oui, me dit-il, mais depuis le Missisipi, il est devenu comme les autres. Il a eu le malheur de gagner beaucoup aux Actions, & moi j'ai eu celui de lui donner ma fille, parce qu'il étoit devenu fort riche. Il est pauvre aujourd'hui au milieu de l'abondance, & ma fille est la victime de sa cupidité & de la mienne. Je suis bien puni, mais par votre moyen, n'y auroit-il pas de remède ? Que voulez-vous que je fasse, lui dis-je; si je le connoissois, je pourrois peut-être lui faire entendre raison. Il me proposa là-dessus de me le faire voir le lendemain; je lui promis de faire

faire ce qu'il jugeroit à propos, & nous nous quittâmes.

Nous partîmes le lendemain matin: mais quel fut mon étonnement, lors qu'étant arrivez nous fûmes reçus par un homme qui n'en avoit que la figure. Je ne savois si je voyois l'ombre de Samuel ou Lazare ressuscité; car imaginez-vous un homme vêtu d'un sur-tout de toile, aussi étroit que le Suaire dont un mort est enséveli, les joues plus creuses qu'un Hermite de la Thébaïde ne pouvoit les avoir, l'air inquiet & lugubre, & des yeux avres, enfoncez & mélancoliques. J'aurois bien défié ce Gentilhomme, de me regarder de bon œil, aussi ne le faisoit-il pas, & je ne sai s'il ne me prit point pour quelqu'Espion, qui venoit voir, s'il n'avoit pas d'argent caché, afin d'aller le déclarer.

Je ne me trompai pas trop dans mon soupçon; car à peine fûmes-nous entrés, qu'il tira son Beau-pere à part pour lui demander qui j'étois; car, disoit-il, dans le tems malheureux où nous sommes on doit se défier de tout le monde, & que sai-je, si la Croix de Chevalier qu'il porte à sa boutonniere, n'est pas une Croix d'emprunt, pour

mieux

mieux me surprendre? Vous jugez bien Monsieur, si cette inquiétude fit rire le Parent avec qui j'étois venu chez lui. Cependant il le rassura, pour me donner la liberté d'agir avec plus d'aisance, que je n'aurois pu faire, s'il m'avoit pris pour un Espion.

Nous vîmes ensuite Madame son Epouse, qui, en femme d'esprit, dissimula à Monsieur son Pere le chagrin qui la dévoroit; mais il ne s'en aperçut que trop pour son malheur. Plus elle affectoit de cacher ses peines, plus le Pere souffroit, & à la fin elle convint de tout, mais n'y ayant plus de reméde, elle pria Monsieur son Pere de n'y plus penser.

A peine notre Avare nous tenoit-il compagnie, son inquiétude ne lui donnoit point de repos, & il avoit toujours les yeux sur nous, pour voir si nous ne regarderions pas du côté où étoit son trésor. Pour le détourner du trouble où il paroissoit être, je lui dis, que je savois une personne qui avoit de l'argent à placer; mais que je voulois une personne sûre, à qui je pusse me confier. La somme est-elle grosse, me dit-il, content de ma proposition? Oui, Monsieur, lui dis-je; mais à combien d'inté-

d'intérêt, dit notre Avare? Selon le cours ordinaire, lui dis-je, à deux pour cent. C'est trop, me dit-il, gravement, je connois bien un homme qui pourroit faire votre affaire; mais il ne donnera pas un si gros intérêt. Eh quoi, Monsieur, lui dis-je, qui peut aller contre ce que le Roi a décidé? N'est-ce pas encore une assez grande perte, de donner son argent à deux pour cent, après l'avoir vû au denier vingt? Oh! oh, dit-il, vous autres jeunes gens, vous n'entendez pas les affaires, & vous savez mieux faire un coup d'Epée, que gérer vos biens. Voyez, Monsieur, si vous le voulez, je vous ferai faire votre affaire à un & demi pour cent. Demain, lui dis-je, Monsieur, la nuit me donnera conseil.

Comme il nous quittoit souvent, il me donna occasion de demander à Madame son Epouse, si elle ne savoit pas où il cachoit son argent? Non, me dit-elle; mais je sai bien qu'il va souvent au Jardin, & que la nuit il y demeure plus long-tems que pendant la journée. Je résolus de le suivre de près, & d'aprendre de lui-même, ce qu'il cachoit avec tant de soin, sans cependant vouloir être aperçu.

Digitized by Google

La nuit fut, pour mon dessein, la plus favorable du monde. Le Ciel étoit pur, & la Lune répandoit par tout une douce lumiére, qui me donnoit lieu de suivre facilement, & de me cacher à l'ombre des Arbres dont le Parc étoit planté.

Je le vis effectivement tout à mon aise, mais je le vis dans une inquiétude extrême, tournant la tête çà & là, aparemment pour voir s'il n'apercevoit personne. Enfin, il se baissa pour ôter quelques pierres qui étoient placées à l'entrée d'un trou assez profond qui renfermoit son trésor. Il marmottoit je ne sai quoi entre les dents, que je fus curieux d'entendre. Je m'aprochai un peu plus de lui, tandis qu'il étoit occupé à peser quelque sac qu'il avoit en main. Voilà un sac, disoit-il, qui me paroît peser moins qu'à l'ordinaire, quelqu'un sauroit-il le lieu qui renferme mon trésor, & voudroit-il me ruiner? Ce n'est pas assurément le Chevalier qui est ici, car loin de me vouloir du mal, il m'a proposé une fort bonne affaire. Si je pouvois avoir la somme considérable dont il m'a parlé, à un & demi pour cent, j'en achéterois une bonne terre, qui ne me coû-

Digitized by Google

coûteroit pas grand chose. Mais voyons un peu les autres sacs ; un, deux, trois, quatre ..... Dieu soit béni, les voilà tous ; je ne doute que du poids, mais il faut attendre que mon Beau-pere ne soit plus ici pour m'en assurer, car je ne me fie pas plus à lui qu'aux autres.

Je vous avouë, Monsieur, que ce soliloque me fit une vraye pitié, & je n'aurois jamais cru qu'un Avare fût si misérable, si je ne l'avois vu par moi-même. Je ne m'étonnai plus dès-lors, si notre Gentilhomme étoit si maigre. Enfin voyant qu'il se mettoit en devoir de renterrer son argent, je pris le parti de me retirer avant lui. Je fus dans la chambre de mon Parent qui m'attendoit avec impatience, & j'étois encore occupé à lui raconter tout ce que j'avois vu & entendu, lors que notre Avare entroit chez lui. Sa chambre n'étoit pas fort éloignée de celle où nous étions occupez de son Avarice. Il nous entendit parler, il n'en fallut pas davantage pour augmenter son inquiétude. Il vint nous trouver, & en nous saluant, Eh quoi ! dit-il, vous n'êtes pas encore couchez ?

Non, Monsieur, lui dis-je, le tems

est

est si beau, que nous prenons un vrai plaisir à nous entretenir à la fenêtre, en prenant le frais. Nous examinons la situation de votre Parc qui nous paroît bien beau ; & si la porte en étoit ouverte, nous serions charmez de nous y promener.

Gardez-vous en bien, Messieurs, dit-il, le serein est grand & fort pernicieux dans ce Païs-ci ; il vaut mieux rester chez vous & vous coucher. Mais comment, Monsieur, lui dit mon Parent, n'êtes-vous pas encore couché vous-même? Oh, Monsieur, dit-il, vous savez ce que c'est que le tracas d'un ménage de Campagne, on n'a jamais fait ; & si on ne veilloit de bien près, dans le tems malheureux où nous sommes, on auroit à peine de quoi subsister.

Je ne sai pas trop, lui dis-je, si votre vigilance est d'un grand secours : car il me paroît que j'ai vû, il n'y a pas long-tems, dans le Parc, quelqu'un, qui s'y promenoit & qui parloit tout bas. Il changea de couleur & crut être perdu. Y a-t-il long-tems, Monsieur, me dit-il, que vous avez vû cet homme ? Peut-être, lui dis-je, y est-il encore. Alors il nous quitta

bruf-

Digitized by Google

brusquement & s'en fut au Parc, dans la crainte que quelqu'un ayant découvert son Trésor, ne le lui ravît. Que dites-vous de cette inquiétude, Monsieur, dis-je à mon Parent? J'en tirois, Monsieur, me dit-il, si ma fille n'en étoit point la victime; mais un homme de cette espéce mériteroit bien qu'on lui jouât quelque tour. Laissez-moi faire, lui dis-je, je lui en prépare un qui n'est point de paille. Nous nous quittâmes là-dessus, & nous laissâmes notre Avare à lui-même.

Le lendemain de grand matin, je montai à Cheval, pour aller à un Bourg assez près de l'endroit où nous étions. J'y trouvai tout ce dont j'avois besoin pour faire ce que j'avois projetté. Vous avez sans doute entendu parler, Monsieur, de ces maniéres de Phosphores qui pénétrent les murailles, & qui représentent tout ce qu'on veut. J'en préparai un pendant la matinée, & je l'apliquai ensuite sur la muraille qui répondoit à son lit. J'en savois l'épaisseur, & par conséquent que ma drogue auroit fait son effet avant qu'il se couchât. Je réussis à merveille, car à peine fut-il cou-

 ché,

ché, qu'il se releva ; il fut dans la chambre de son Beau-Pere, lui dire qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans son lit.

Bon, dit le Beau-Pere, vous rêvez. Non, dit-il, d'une voix entrecoupée, je ne rêve point, & je crois que ceci est un avertissement que le Ciel m'envoie, qu'il y a ici quelque voleur. Qu'avez-vous à craindre, dit son Beau-Pere ? Vous m'avez dit cent fois, que l'Agio vous avoit ruiné ; & qu'à peine aviez-vous de quoi subsister. Il est vrai, dit-il, mais je suis bien aise de vous dire, que j'ai encore ici quelque centaine de Ducats que j'ai conservez ; car vous le savez, Monsieur, il est bon de garder toûjours une pomme pour la soif, & je crains qu'on ne me les enléve.

Allons donc, dit le Beau-Pere, je suis à vous. Il prend sa robe de chambre & le suit. Il vit à la muraille contre son lit une main qui tenoit une bourse toute en feu ; voyez, lui dit l'Avare, si je rêve ; que signifie ce spectacle ? Je n'en sai rien, lui dit son Beau-Pere ; mais si vous voulez m'en croire, nous irons éveiller le Chevalier qui a plus d'étude que moi, & qui pour,

Digitized by Google

pourroit peut-être vous en donner l'explication. Mais, dit il, est-il homme sûr, car vous savez, Monsieur, ce que c'est qu'un Officier, & sur-tout un Chevalier de Malte. Il me paroît bien honnête homme; mais celui qui paroît homme de probité, ne l'est pas toujours. Vous avez raison, dit le Beau-Pere; mais le Chevalier de Malte qui est ici, est un homme d'une probité à toute épreuve, je vous réponds que vous ne risquez rien. Je m'en raporte à vous, dit l'Avare, & vous savez bien que mes intérêts sont ceux de votre fille; allons donc le trouver.

Ils vinrent à ma chambre, je me levai, & je les suivis. Je parus surpris de ce qu'il me fit voir, & que je connoissois mieux que lui. On dit, Monsieur, s'adressant à moi, que vous pourrez bien me dire ce que cela signifie. Il n'avoit point achevé de parler, que quelqu'un tira un coup de fusil assez près de son jardin. Alors il ne demanda plus d'explication, parce qu'il croïoit qu'une main réelle emportoit son argent, que la main phantastique sembloit tenir dans la bourse. Ah, Monsieur, dit-il, je suis

Digitized by Google

perdu, je vous l'avois bien dit, que cette main n'étoit contre la muraille que pour m'avertir; Je suis volé. Que voulez-vous donc dire, répliqua son Beau-Pere? N'avez-vous donc pas entendu ce coup de fusil, ce sont des voleurs qui l'ont tiré. Je n'en crois rien, dit le Beau-Pere; au reste, il est aisé d'y aller voir. Oui, dit le Gendre, mais si en tirant, ils alloient me blesser, il m'en coutéroit de l'argent pour me guérir. Enfin, dit-il, peut-être ne m'auront-ils pas tout pris. Mais, Monsieur, lui dis-je, comment voulez-vous qu'on vous vole, vous n'entendez personne dans la maison, & on ne sauroit vous prendre beaucoup de choses dans le Parc? Vous ne savez pas mes raisons, me dit-il, je n'ai que trop lieu de craindre. Son Beau-Pere lui dit ce qu'il put pour le calmer, il ne lui fut pas possible d'y parvenir; ce qui nous détermina à le laisser pour aller nous reposer.

Quand nous fûmes retirez, nous l'entendîmes marcher à petit pas vers la chambre du seul Valet qu'il avoit chez lui, encore se plaignoit-il qu'il lui coutoit beaucoup à nourrir. De-là il passa vers la chambre de la Servante, mais les ayant enten-

entendus dormir, il s'en revint chez lui soupirer après son argent qu'il prétendoit avoir perdu.

L'état violent où je voyois ce Gentilhomme, augmenta pour lui la pitié que j'avois déja conçue, & je pris dès-lors une forte résolution de ne rien négliger pour le guérir de la phrenésie que l'Avarice lui avoit causée. Pour y réussir, je pris si bien mon tems, que de vingt sacs pleins d'or qui étoient dans le trou dont je vous ai parlé, je lui en pris dix. C'en auroit été bien assez pour le faire mourir, si je n'avois pas agi de maniére à le rassurer un peu. Je fus trouver le Curé, à qui je communiquai mon dessein. Je le priai de se transporter au Château, d'exagérer un peu la pauvreté de la Paroisse & la nécessité des pauvres, & de terminer enfin sa Harangue par une pérorraison pathétique, qui fit entendre à notre Gentilhomme qu'on avoit besoin du secours de sa bourse. Le Curé me promit tout ce que je voulus, & ne manqua pas de venir sur le soir faire sa visite.

Notre Gentilhomme, que nous avons laissé dans l'inquiétude, avoit déja visité son Trésor, & vous jugez bien qu'il n'avoit pas lieu d'être fort

Digitized by Google

content. Le Sermon de Monſieur le Curé ne put pas faire une forte impreſſion ſur lui, & je crois que s'il avoit oſé il l'auroit chaſſé de chez lui. Cependant je donnai au Curé un Louis-d'or devant l'Avare, pour le piquer d'honneur. Qu'eſt-ce que la piéce qu'on vous donne, dit-il à Monſieur le Curé ? C'eſt un Louis-d'or, répondit-il. Un Louis-d'or, dit l'Avare, un Louis-d'or ! Voilà de nos jeunes gens généreux, qui ruinent la maiſon de leur Pere par leur folle dépenſe & leur libéralité à contre-tems : Monſieur, Monſieur, ajouta-t-il, ſi vous étiez mon fils, je vous aurois bien mieux apris que vous n'êtes.

Son Beau-Pere qui craignoit que ce diſcours m'offenſât, entreprit vivement ſon fils. Que voulez-vous donc dire, Monſieur, lui dit-il, depuis quel-tems eſt-ce un crime de faire l'Aumône ? Je ne dis pas cela, répondit l'Avare ; mais il me paroît ridicule de donner un Louis-d'or, quand on pourroit ſe contenter de donner un liard. Mais, Monſieur, repliqua le Beau-Pere, n'avez-vous pas entendu que Monſieur le Curé nous a dit, que les néceſſités étoient gran-

Digitized by Google

grandes & urgentes ; que voudriez-vous donc qu'il fît d'un liard ? Je suis si persuadé qu'il lui seroit inutile, que je ne crois pas que le Louis-d'or soit encore suffisant ; & pour vous donner un secours qui en vaille encore la peine, tenez, Monsieur le Curé, dit-il en s'adressant à lui, voici encore deux Louis que je vous donne. Comment deux Louis, dit l'Avare ! Ah ! que votre fille est heureuse de m'avoir épousé ; elle n'auroit pas eu de pain à manger après votre mort.

C'est ce qui vous trompe, Monsieur, dit le Beau-Pere, rien ne fait multiplier les biens comme l'Aumône, parce que Dieu bénit toujours ceux qui par chatité, nourrissent Jesus-Christ dans ses pauvres. Comment dites-vous, dit l'Avare, que dites-vous de multiplication ? Je dis, mon fils, que l'Aumône est un moyen de faire multiplier son bien, & qu'on a vû des gens commencer avec peu de chose, donner beaucoup, & devenir fort riches. Si je pouvois, dit tout bas l'Avare, faire revenir les sacs qu'on m'a pris, je donnerois bien aussi deux Louis-d'or. Que dites-vous, dit le Beau-Pere ? Monsieur dit, repris-je,

Digitized by Google

qu'il donneroit volontiers deux Louis-d'or, s'il croyoit pouvoir par ce moyen recouvrer la perte qu'il vient de faire. Sans doute, dit Monsieur le Curé, soit cet argent ou un autre, l'Aumône est toujours récompensée, &....

Mais, Monsieur le Curé dit l'Avare, voudriez-vous bien en répondre? Voici mes deux Louis; mettez-en deux autres entre les mains de mon Beau-Pere, & si mes sacs perdus ne reviennent pas, vos deux Louis seront à moi; je vous en avertis. Monsieur, dit le Curé, voudriez-vous prendre l'argent des pauvres, car vous savez bien que ces Louis donnez par ces Messieurs, ne m'apartiennent pas. Ils n'en sont pas moins bons, dit l'Avare, ils sont de poids, je vous en réponds. Je ne veux pas m'en dédire, dit le Curé, je mets ces deux Louis, que j'aurai soin de remplacer de mon argent, contre les vôtres, & nous verrons demain ce qui en arrivera.

Notre Avare auroit bien voulu tenir les dix sacs cachez dans le Parc, dans un de ses coffres, car depuis qu'il eut entendu le coup de fusil, il n'osoit plus aller si souvent au lieu qui cachoit son Trésor, ce qui me facilita le moyen

Digitized by Google

moyen de remettre un des sacs que je lui avois pris.

Je le remis en effet, mais la difficulté fut de savoir si ses deux Louis avoient profité. Il falloit pour cela qu'il déclarât la quantité de sacs qui lui restoit, & il n'avoit garde de le dire. Le Curé vint au Château, & lui demanda s'il étoit content de l'intérêt de ses deux Louis? Je ne le sai point encore, dit-il, mais je le verrai tantôt. Pourquoi tantôt, dit le Beau-Pere, il vous est aisé de connoître ce qu'on vous a pris par la somme qui vous est restée; il n'est donc question que d'en savoir l'augmentation, & l'affaire est décidée. Bon, dis-je, voilà bien des difficultez; j'ai dans ma poche un Livre qui va me l'enseigner dans un moment. Je tire un Livre Hébraïque, dans lequel je fis semblant de lire, & notre Avare curieux de savoir ce que je lisois, vint derriére moi pour lire dans un Livre dont il ne connoissoit pas une seule lettre. Il crut que toutes les lettres qu'il voïoit, étoient autant de caractéres diaboliques, & que par ce moyen, j'allois savoir absolument tout ce qu'il avoit d'argent & le lieu qui le renfer-

Digitized by Google

moit. Je ne le coufirmai pas dans ſa penſée, de peur de tout perdre, mais je me contentai de lui dire, qu'il y avoit onze ſacs pleins de Ducats dans l'endroit où il avoit coûtume de ſerrer ſon argent, & que c'étoit-là tout ce que m'aprenoit mon Livre. Reſtez ici un moment, Meſſieurs, nous dit-il, je vous rendrai bien-tôt réponſe. Il revint peu de tems après & avoua que Monſieur le Curé avoit gagné, & que j'avois acculé juſte ; mais, dit-il, il me manque encore beaucoup d'argent, & ſi Monſieur le Curé vouloit encore gager, je riſquerois bien deux Louis. Non, dit Monſieur le Curé, je ne l'ai fait que pour vous faire voir que l'Aumône étoit toûjours récompenſée. Vous le voyez aujourd'hui, c'eſt à vous à agir préſentement en conſéquence. Eh bien, dit-il, puiſque l'Aumône produit au centuple, voici encore deux Louis que je vous donne pour les pauvres de notre Village.

J'admire, dit Clairenville, l'ingénuité de votre Gentilhomme. Il n'y a rien d'admirable en cela, dit le Chevalier, & tout homme qui ſe voit flatté dans une paſſion très-dominante,

Digitized by Google

te, devient facilement la dupe de ceux qui veulent le tromper. Flâtez un Orgueilleux, qui croit avoir seul plus de mérite que tous les hommes ensemble; s'il est riche, il vous comblera de bien. Il en est de même d'un Avare, faites-lui avoir, qu'en agissant d'une certaine façon, il doit faire un gain considérable, la possibilité ni la maniére illicite, n'est pas ce qu'il examine, le gain est son unique but, c'est où il tend, & il n'y a que cela qui le touche. D'ailleurs, Monsieur, un crime aussi énorme en lui-même, dans ses circonstances & dans ses suites que l'Avarice, ne peut que rendre stupide un homme qui en est possédé. C'est ce que vous allez voir.

J'avois préparé pour le second tour que je voulois jouer à notre Avare, une petite figure qui représentoit un homme portant un grand sac plein d'or, & qu'il versoit par terre. A peine notre Avare fut-il rentré dans sa chambre, le soir, que je présentai devant lui cette figure qui lui paroissoit de grandeur naturelle, par le moyen d'un Miroir convexe. Je faisois en même-tems sonner quelques pièces d'argent que j'avois tiré de ma

Il crut réel ce qui n'étoit que phantastique ; il voulut amasser ce qu'il croyoit être tombé dans sa chambre, après que j'eus fait disparoître la figure ; mais il fut bien surpris, quand il ne trouva rien par terre.

Le lendemain, il ne manqua pas d'aller à son Trésor, pour voir le profit que lui auroient aporté les deux Louis-d'or, qu'il avoit donnez à Monsieur le Curé ; mais il ne trouva que onze sacs, comme il avoit fait la veille. Jugez s'il regréta ses deux Louis-d'or.

Il étoit dans ma chambre avec son Beau-Pere, quand on vint lui dire que Monsieur le Curé étoit arrivé. Va, dit-il à son Laquais, va dire au Curé que je n'ai plus de Louis-d'or à lui donner, & que jamais de ma vie je ne me fierai à lui. Que voulez-vous donc dire, Monsieur, dit son Beau-Pere, ignorez-vous encore à votre âge, qu'un Prêtre vous honore beaucoup, quand il veut bien se donner la peine de venir chez-vous ? Cela est fort bien, Monsieur, dit l'Avare, mais je le dispense de m'honorer, s'il me ruine par ses visites. Que voulez-vous donc dire, encore

une

Digitized by Google

une fois, reprit le Beau-Pere. Je veux dire répliqua l'Avare, que Monsieur le Curé m'avoit promis de me faire retrouver mes sacs perdus, moyennant deux Louis-d'or par sac; il me semble que c'est en payer un assez gros intérêt. Cependant, les deux Louis que je lui donnai hier, ne m'ont de rien profité, & je n'ai trouvé que onze sacs comme il y avoit hier. Faites le monter, dit le Beau-Pere au Laquais.

Eh bien, Monsieur le Curé, dit l'Avare, vous êtes un plaisant Prophête, je n'avois pas encore assez perdu par le vol qu'on m'a fait, il faut encore que vous me voliez deux Louis-d'or. Je ne sai, dit le Curé, ce que vous me voulez dire, n'avez-vous donc pas encore trouvé quelqu'un de vos sacs perdus? Non, dit l'Avare, & vous me devez deux Louis-d'or, dont je vous demanderai l'intérêt, si vous ne me les rendez dès aujourd'hui.

Monsieur, dit le Curé, dans quelle vûe m'avez-vous donné les deux Louis-d'or? Belle demande, dit-il! c'étoit aparemment pour recouvrer, au moins, encore un de mes sacs volez. Oh, dit le Pasteur, je ne m'étonne

tonne plus, si vous n'avez point recouvré vos sacs. Quand on fait l'Aumône, Monsieur, il faut que la Charité en soit le principe : & si vous n'avez que la cupidité pour motif, comment voulez-vous que Dieu bénisse une œuvre corrompuë par la vûë qui la fait faire? Monsieur le Curé, dit l'Avare, chacun sait ses affaires; prêchez dans l'Eglise votre morale, & laissez-moi gérer mes affaires, comme je le juge à propos.

Il me semble, dit le Beau-Pere, que ce que dit Monsieur le Curé, ne mérite pas la dureté que vous lui dites, & il n'y a personne de bon sens, qui ne convienne de la Vérité qu'il vient de dire. Je vois bien, Monsieur, ajoûta-t-il, qu'il y a ici quelque chose qui vous trouble; Monsieur le Pasteur est plus de vos Amis que vous ne croyez, dites-lui naturellement vos peines. Elles sont, dit l'Avare, plus grandes que vous ne pensez. J'ai vû cette nuit, verser de l'Or dans ma chambre, par un homme qui me paroissoit n'avoir pas mauvaise physionomie. Je vous avouë que je ne sai par où il est entré, car j'ai grand soin de fermer ma porte, & je ne l'ai pas vû sans effroi. Mais

ses

Digitized by Google

ses grandes libéralitez me rassuroient un peu dans l'espérance d'en profiter. Je m'imaginois que c'étoit une restitution du vol qu'on m'a fait; & en ma place, qui ne l'auroit pensé de même? Point du tout; je me baisse, & je ne trouve sous la main qu'un vieux chausson que j'avois aparemment laissé tomber par malheur: car je ne crois pas qu'il y ait au monde un homme plus malheureux que moi. Je l'amasse & je le serre, c'est tout ce que j'ai trouvé. Le matin je me léve; dans l'espérance de voir mes sacs multipliez, je les compte, je les recompte, j'ai beau regarder, je n'en trouve que onze. Cependant mes deux Louis-d'or sont partis, grace à Monsieur le Curé, Prophête de malheur. Si Monsieur le Chevalier, en s'adressant à moi, vouloit bien regarder dans son grimoire, il me diroit peut-être quelque chose de consolant.

Oui-dà, Monsieur, lui dis-je, j'y ai même déja regardé. Ah! l'honnête homme, dit l'Avare, voyez combien il pense à mes intérêts? Eh bien, Monsieur, qu'y avez-vous vû? J'y ai vû, lui dis-je, que vous deviez être l'homme du monde le plus heureux, &.....

Plaît-

Plaît-il, Monsieur, me dit-il, en m'interrompant? Je dis, que vous devez faire une fortune considérable, ... Ah! l'honnête homme, dit l'Avare! j'ai toutes les obligations possibles à mon Beau-Pere de vous avoir amené. Vous dites donc, Monsieur, que .... que vous devez être heureux, lui dis-je; & que votre argent perdu doit se retrouver. Mais il y a une condition, sans laquelle vous ne devez rien espérer. Dites-la moi vîte, me dit-il; pour retrouver mon argent, il n'y a rien que je ne fasse, dussai-je faire un pélerinage à Saint Jacques.

Il ne s'agit point de chose si difficile, lui dis-je, souvenez-vous de ce que Monsieur le Curé vient de vous dire: faites l'Aumône par Charité, & que la cupidité ne vous serve pas de guide; parce que Dieu n'écoute & ne récompense que la Charité. Je vous entends, Monsieur, me dit-il, vous parlez mieux que Monsieur le Curé; mais quand mes sacs seront retrouvez, serai-je encore obligé de faire l'Aumône? Quelle stupidité, dit Clairenville! Vous le voyez, Monsieur, dit le Chevalier; voilà l'état où cette maniére d'Idolâtrie réduit un homme;

voilà

voilà l'état de tous ceux qui ont chassé le Saint-Esprit de leur cœur, par quelque passion souverainement dominante. Mais revenons à notre Avare.

Chacun fit ce qu'il put pour lui faire entendre la nécessité de faire l'Aumône en tout tems, & de la faire plus ou moins abondante selon les nécessitez plus ou moins grandes ; mais il n'écoutoit point volontiers cette morale. Je me rapellai alors le jeune homme de l'Evangile qui avoit, disoit-il, accompli toute la Loi ; & lorsque le Sauveur lui parla de tout quitter pour le suivre, il se retira triste & ne parut point depuis. Ce sont-là les effets de l'Avarice. Je ne me rebutai pourtant point encore, & avant que d'abandonner notre Avare, je pris la résolution de faire un dernier effort & de tâcher de guérir par l'imagination, un homme qui ne paroissoit pas susceptible de raison.

Je dessinai, en son absence, plusieurs figures dans son lit avec un Phosphore lumineux. Ces figures étoient hideuses, & tenoient en leurs mains, les neuf sacs qu'il croyoit lui être volez. Ce stratagême réussit bien

en

en aparence, & notre Avare apella du secours, dès que sa chandelle étant éteinte, il aperçut dans son lit des spectres qui n'étoient pas agréables à voir. Les mouvemens que la peur lui faisoit faire, agitoient les rideaux, & alors il sembloit que ces phantômes lui jettoient à la tête les sacs pleins qu'ils avoient à la main, ce qui redoubla sa peur & lui fit apeller du secours de nouveau.

Nous fûmes à sa porte son Beau-Pere & moi, mais elle étoit fermée & il n'osoit se lever pour nous ouvrir. Cependant il s'y détermina, il nous fit entrer dans sa chambre & nous conduisit à son lit, où il fut peut-être plus surpris de ne rien voir, à cause de la Chandelle, qu'il ne l'avoit été des spectres qu'il avoit vus. Qu'est-ceci, dit-il tout étonné, j'ai vû dans mon lit, il n'y a qu'un moment, des choses épouventables, & tout est disparu? Qu'avez-vous donc vû, Monsieur, lui dis-je? Je crois, dit-il, avoir vû l'Enfer, & tous les Diables qui avoient en main des sacs semblables à ceux qu'on m'a volez. Il sembloit qu'ils me les jettoient à la tête, & leurs regards & les grimaces qu'ils faisoient, me paroiſ-

paroissoient menaçans. Que veut dire cela, Monsieur, me dit-il, & pourquoi ne vois-je plus rien à present? Couchez-vous, lui dis-je, les chagrins vous ont mis le sang en mouvement, & ce n'est qu'une chaleur excessive qui vous fait imaginer ces figures. Il se coucha, & il tint, comme je lui avois dit, les yeux fermez, ce qui étoit l'unique moyen d'empêcher qu'il ne fût effrayé davantage.

Pendant le tems qu'il dormoit, je reportai dans le Trésor les sacs que j'en avois ôté, & je vins ensuite me coucher moi-même. Notre Avare se leva de grand matin, & la premiére chose qu'il fit, fut d'aller visiter son Trésor où il s'arrêta moins qu'à son ordinaire. Je ne sai si ce fut l'étonnement, ou la joie de revoir des sacs qui lui étoient si chers, qui le fit revenir si-tôt, mais je sai bien qu'il vint en ma chambre si matin, que je dormois encore. Monsieur le Chevalier, me dit-il, je vous demande pardon si je vous éveille, mais je suis dans une situation à ne pouvoir me passer de vous. Ce que je vis hier dans mon lit, n'est que trop vrai, & les sacs que

les-

les Diables me jettoient à la tête, se sont retrouvez avec les autres. Je vous en félicite, Monsieur, lui dis-je, mais la maniére dont vous avez recouvré votre argent, me surprend beaucoup. Il semble que les menaces que vous faisoient ces phantômes, signifient que c'est comme par punition, que votre Argent vous est rendu. Prenez-y garde, Monsieur, ne vous flâtez point, pour peu que vous soyez attaché aux Richesses, il n'y a rien à attendre pour vous de la part de Dieu : vous pourriez devenir plus Riche que vous n'êtes encore; mais ce ne seroit que pour vous punir que Dieu vous combleroit de biens. Pourquoi me parlez-vous ainsi, me dit-il ? loin d'être Riche, j'ai bien de la peine à subsister. Dès que j'eus entendu ce langage, je vis bien qu'il n'y avoit rien à espérer, & qu'il falloit que Dieu fît un grand miracle, pour guérir un Avare. En effet, le lendemain sa frayeur étant passée, il ne nous entretint plus que du plaisir d'avoir recouvré la somme qu'il croyoit perduë, & nous le quittâmes.

Cette

Cette Histoire finie, le Chevalier proposa à Monsieur de Clairenville de venir souper avec lui. Il l'accepta avec plaisir, & l'avanture, dont ils furent témoins, fit le sujet de la conversation suivante.

Fin de la sixiéme Promenade.

SEP-

Digitized by Google

SEPTIÉME PROMENADE.

IL eſt peu de Perſonnes qui s'aperçoivent de ce qui devroit faire ſur eux une impreſſion bien ſenſible ; accoutumez aux événemens ordinaires, & aux maniéres d'agir du commun des hommes, tout ce qu'ils voyent n'excite plus en eux que des idées confuſes, qu'ils ne penſent pas à développer. Il n'en eſt pas de même d'un Philoſophe, rien ne lui échape, parce qu'il veut ſe ſervir de la maniére de penſer des hommes & de leur conduite, pour aprendre comment il doit ſe gouverner lui-même. Telles étoient les diſpoſitions de nos deux Cavaliers, & la ſcène dont ils furent témoins la veille en ſoupant, ne leur échapa pas.

Eh bien, Monſieur, dit le Chevalier à Clairenville, que penſez-vous de la Baronne de.... ? Je penſe qu'elle eſt

Digitized by Google

est folle, dit Clairenville, avec sa qualité, elle ne nous a entretenus d'autre chose, & je crois que si le tems de se retirer n'étoit venu, elle nous en parleroit encore. Quelle ambitieuse & impitoyable causeuse ! Si vous connoissiez ce Païs aussi-bien que moi, dit le Chevalier, vous ne seriez pas surpris des discours de la Baronne. Tout est ici plein de Barons & de Princes ; Titres qu'ils achétent à peu de frais, mais Titres bien vains ; car tel qu'on traite d'Altesse, ne pourroit faire, dans sa famille un Chevalier de Malte. Voilà la vanité dont les hommes se repaissent, les insensez les flâtent, en leur aplaudissant, & les Sages s'en moquent ; mais leurs railleries sont inutiles, parce que ces prétendus Seigneurs ne s'en aperçoivent pas.

Croyez-vous donc, dit Clairenville, que s'ils s'en apercevoient, ils changeroient pour cela de conduite ? Je n'en sai rien, dit le Chevalier, car l'ambition est une Passion bien vive dans ceux qui en sont possédez. Elle est d'autant plus difficile à guérir, qu'elle naît avec nous, & que sur ce prin-

Digitized by Google

principe, la plûpart des hommes regardent comme grandeur d'Ame, ce qui n'est, en effet, qu'une vraie foiblesse.

Mais comment, dit Clairenville, cette passion naît-elle avec nous? Nous n'avons, en naissant, que ce que Dieu a bien voulu imprimer dans notre Ame. Il est vrai, dit le Chevalier, & si nous avions eu le bonheur de persister dans l'Innocence, nous sentirions encore cette Passion, mais elle auroit bien un autre objet. Dieu l'a gravée dans nos cœurs; je ne dis point assez, il nous donne encore des principes d'Ambition dans les Ecritures. Tantôt il y fait voir tout ce qu'il fait pour les hommes, & il veut par-là leur faire comprendre leur Grandeur. Tantôt il leur fait entendre qui les a faits à son image. Ici, il soumet à leurs ordres tous les Animaux de la Terre; là, il leur annonce qu'ils seront des Dieux. Le Seigneur veut donc que les hommes soient ambitieux, c'est-à-dire, qu'ils aspirent jusqu'à la Divinité même, en cherchant tous les moyens d'être intimement unis à lui, de n'avoir point d'au-

tre

Digitized by Google

tre volonté que la sienne, de régner avec lui ; enfin d'être attachez à lui comme les membres à leur Chef. Voilà une Ambition digne de l'homme ; & c'est celle que Dieu a mis en nous dans l'instant de notre Création.

Mais notre Innocence n'a pas duré long-tems, la Concupiscence a pris sa place, & c'est elle qui nous fait prendre le change & nous détourne de la Vérité. Dieu qui veut que de si grands Titres soient l'objet de notre Ambition, nous enseigne en même tems, que ces grandeurs ne sont que pour l'Eternité ; & que le seul moyen de les obtenir, est une humilité profonde que la Concupiscence ne connoît pas. C'est pourquoi il est écrit, *que celui d'entre vous qui veut être le plus grand, soit le plus petit.* Ce qui prouve que la Grandeur n'est pas de ce Monde, & à quel prix il faut l'acheter. Voilà donc, Monsieur, ajoûta le Chevalier, d'un côté l'Ambition écrite dans nos cœurs de la main de Dieu même, & dans ces circonstances, elle est une grande Vertu ; & de l'autre, la Concupiscence, qui ne sait faire que des crimes de la Vertu même.

Digitized by Google

Hélas ! dit Clairenville, ce que vous dites n'eſt que trop vrai, & je regarde ceux qui cherchent à ſatisfaire à leur Ambition, comme ces anciens Philoſophes, qui cherchoient la Béatitude ; les uns & les autres cherchent ce qu'ils ſouhaitent, où il ne ſe trouve pas. Qu'y a-t-il en effet, qui puiſſe nous ſatisfaire, dans un vain titre de Nobleſſe, qui pourroit tomber entre les mains d'un autre que nous ; dans un emploi dont un Roi a bien voulu nous honorer, ſouvent par une inclination ſans un vrai principe, & qu'il auroit donné à tout autre, s'il avoit paru devant lui dans la même circonſtance ; dans une charge honorable que nous avons achetée à prix d'argent ? Les biens ajoutent-ils donc quelque choſe au mérite, & tout homme qui auroit de l'argent, ne pouvoit-il pas l'acheter comme nous ?

Vous avez raiſon, Monſieur, dit le Chevalier, & vous ne vous écartez que pour trop bien raiſonner. Quand on veut voir les principes des actions des hommes, il faut ceſſer d'être Philoſophe pour entrer dans les motifs qui les font agir. Il eſt vrai que dans tout le petit détail dans lequel

vous

Digitized by Google

vous venez d'entrer il n'eſt vraiment rien qui puiſſe ſatisfaire à leur Ambition ; mais à votre avis, Monſieur, ſe trouve-t-il jamais de réalité où la Concupiſcence préſide ? Retenons bien ce principe, & raiſonnons comme le commun des hommes, nous développerons peut-être les motifs qui les font agir.

Monſieur, dit Clairenville, je ne puis regarder que comme une extravagance extrême, tout ce que la Baronne dit hier ; croyez-vous donc qu'elle ſoit fondée en principes, pour ne débiter que des choſes qui font pitié ? Je ſai bien, dit le Chevalier, que ſes principes ne ſont pas éternels, & que par conſéquent ils ſont faux ; mais enfin ils ſont toujours principes, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont cauſe des penſées de l'eſprit & des mouvemens du cœur, qui nous font agir & parler de cette maniére plûtôt que de l'autre. Pour quoi la Baronne nous parloit-elle hier ſi haut de ſa qualité ? C'eſt parce qu'elle eſt fauſſement perſuadée que la Nobleſſe ajoute quelque choſe à ſon Etre, qui la diſtingue réellement du reſte des hommes ; mais ſi elle étoit convaincue, au contraire, que c'eſt

Digitized by Google

l'homme qui honore la Noblesse, ayant aussi peu de mérite qu'elle en a, elle n'auroit peut-être pas tant parlé. C'est ainsi que les hommes s'enflent mal à propos d'un titre qu'ils déshonorent, parce qu'ils ne le méritent pas. Qu'importe à la Baronne, si elle est issue du Duc de ..... si son cœur & ses maniéres la font dégénérer de la Noblesse de son sang? Un homme qui se dit Noble, doit l'être plus encore par la grandeur de son cœur que par sa naissance, mais nous ne voyons par-tout qu'une vraye foiblesse.

Voyez cet homme de qualité qui se croit plus grand & plus fort qu'un autre, parce que, comme dit Monsieur Nicole, il regarde le grand nombre de ses Domestiques, comme autant de membres ajoutez aux siens & qui le rendent plus puissant que le reste des hommes: mais la moindre chose le met en colére, une bagatelle le fait sortir de lui-même; & cet homme qui veut par Ambition se faire respecter de tous, se trouve souvent méprisé du plus petit de ceux qui le servent. Où est donc cette Grandeur, où est cette Noblesse, quel fondement à cette Ambition? Tout cela

n'est

n'est qu'une chimére, que chaque moment détruit dans l'esprit de ceux qui veulent examiner.

Chimére tant qu'il vous plaira, dit Clairenville, il est toujours vrai qu'il est des Ambitieux en grand nombre, & qu'on ne voit guére d'hommes aujourd'hui qui ne le soient. J'en conviens, dit le Chevalier, le nombre en est bien grand, parce qu'il est peu d'hommes qui raisonnent, & qu'il en est beaucoup qui se conduisent par les imaginations que leurs Sens leur suggérent, & qui se trouvent conformes à la Concupiscence qui en est le principe. Un équipage magnifique frape les Sens & les flâte agréablement, la Concupiscence nous fait regarder ceux qui les possédent comme étant élevez au-dessus des autres, nous voyons les respects qu'on leur rend, & nous en concluons faussement que cette grandeur aparente a quelque chose de réel. En faut-il davantage pour nous faire faire tous nos efforts afin d'y parvenir, parce que nous avons dans le cœur le même principe qui a fait inventer toutes ces magnificences. Il est vrai que rien de tout cela ne peut donner la Grandeur,

Digitized by Google

ni la Noblesse d'un Prince, mais on tâche du moins d'en aprocher, en imitant, par des ornemens extérieurs, ce que les Grands de la terre sont souvent obligez de faire par leur Etat. On se flâte même que dans certaines occasions on pourroit s'y méprendre, sur-tout, dans les grandes Villes, où peu de personnes nous connoissent. N'est-ce point-là, Monsieur, ce qu'on peut apeller des idées bien chimériques?

Cela me fait souvenir, dit Clairenville, de ce que j'ai vû souvent à Paris; des filles d'Artisans dans les Promenades publiques aussi magnifiquement habillées que beaucoup de Princesses. Elles étoient charmées d'entendre demander qui elles étoient; elles s'imaginoient que l'ignorance où l'on étoit de leur nom, les faisoit respecter, & que leur magnificence leur donnoit de la naissance & du mérite.

Mais j'admire aussi peu cette extravagance dans ce petit Peuple, qu'elle me surprend beaucoup dans les Rois, qui doivent naître avec une certaine grandeur d'Ame au-dessus du commun. Cependant, ne voyons-nous pas les Rois du Levant, aussi ridiculement ambi-

Digitized by Google

ambitieux que ce petit Peuple ? Ils font consister leur grandeur dans la quantité de leurs Chameaux, de leurs Eléphans, de leurs Pierreries, &c. Je vous avoue, Monsieur, que je ne trouve rien de plus extravagant, ajouteroient-ils encore toutes les richesses du Perou. Le même principe, revient toujours, dit le Chevalier, & l'imagination conduite par la Concupiscence, sert de principe à ceux qui sont peu accoûtumez à raisonner. Croyez-vous donc que pour être Roi, on en raisonne mieux ? Au contraire ; ils ont tant d'objets qui les occupent en leur frapant les Sens, tant de flâteurs qui les aplaudissent dans leurs foiblesses, qu'ils sont plus sujets que d'autres à prendre l'erreur pour la Vérité.

Le Roi & le Berger sont hommes, tous deux également imparfaits, sujets aux mêmes passions, parce que tous deux sont victimes de la Concupiscence ; & le Roi, comme le Berger, se croit plus ou moins grand, selon que les richesses plus ou moins abondantes les distinguent de ceux qui leur sont égaux par leur état. Un Roi puissant par ses richesses, se croit

Digitized by Google

au-dessus d'un autre qui en aura moins que lui ; un Berger, dont le Troupeau sera plus considérable, & qui pourra mettre un ruban à sa Houlette, se croira supérieur à un autre Berger.

Ce que vous dites est très-certain, mais je n'en vois pas encore la raison, dit Clairenville ; d'où vient que les hommes agissent ainsi ? Je pourrois vous faire une autre question, Monsieur, dit le Chevalier ; pourquoi un homme qui jouë, est-il charmé de gagner, même lors qu'il ne joue que pour le plaisir ? C'est qu'il se persuade que la fortune le favorise, qu'il mérite d'être heureux, & que le méritant, il est plus parfait qu'un autre. L'homme qui agit ainsi, ne fait pas toutes ces attentions, mais le principe est en lui & il agit en conséquence sans le savoir, parce que l'Ambition naturelle, mais corrompuë, agit toujours en lui, & que l'habitude empêche qu'il ne s'en aperçoive. Un jeune homme voit un Maréchal de France, il est charmé de l'éclat de sa gloire, il veut y parvenir, & il prend le parti des armes. Il s'imagine que les victoires des Turennes & des Luxembourgs, ont dépendu d'eux ; il se sent,

Digitized by Google

ſent, dit-il, du courage, & il eſpére qu'il parviendra au même degré de gloire. Cette idée le flâte, ne croyez pas l'en guérir. Vous lui diriez en vain que le ſort des armes eſt incertain; que tout dépend du Dieu des Armées; ſon Ambition l'aveugle, il n'entend plus rien. Nous n'écoutons pas volontiers, dit Clairenville, ce qui eſt contraire à nos Paſſions. Dites à une femme qu'il y a trop d'affectation dans ſa parure, vous ne ſerez pas aſſûrément de ſes amis, parce que l'envie de plaire, eſt l'objet de ſon Ambition, & que la parure lui paroît un moyen certain d'y parvenir. Livie auroit bien du mérite; mais ſon Ambition la rend ſi fiére qu'elle en eſt inſuportable, on ne peut l'aprocher, comme un Déeſſe, que l'Encenſoir à la main. Léonore a moins de fierté, mais elle ennuye, parce qu'elle ne parle que de ſa naiſſance & des perſonnes illuſtres de ſon nom.

Si l'Ambition, reprit le Chevalier, n'avoit pas de ſuites plus fâcheuſes que celles dont vous parlez, les inconvéniens ne ſeroient pas bien grands. On en ſeroit quitte pour s'éloigner de ces femmes, & leur défaut étant per-

ſonnel, il ſeroit ſans conſéquence. Mais rien n'eſt plus triſte que les chutes funeſtes que l'Ambition fait faire aux hommes, & rien n'eſt plus déplorable que les malheurs qu'elle entraîne après elle. Tout eſt renverſé dans le Séculier, comme dans l'Eccléſiaſtique; vous le ſavez, Monſieur, il n'y a plus que déſordres, il n'eſt plus d'homme qui occupe ſa propre place.

Celui qui eſt dans la Robbe, devroit être homme d'épée; celui qui devient aujourd'hui Courtiſan, auroit fait des merveilles dans le Négoce, & c'eſt l'Ambition qui renverſe tout. Un Marchand eſt devenu riche, il en conclut qu'il faut faire ſon fils Conſeiller en Parlement. On lui dit en vain que ſon fils n'a point de goût pour l'Etude, qu'il n'a point aſſez d'étenduë d'eſprit, il en eſt tant d'autres, répond-il, qui n'en ont pas plus que lui, qu'il peut occuper cette place comme un autre. Le voilà donc Conſeiller, ſans être capable d'être Juge; & tout le bien de votre famille, ſi vous êtes en procès, eſt entre les mains d'un homme, qui ne peut vous rendre juſtice que par hazard.

Quel-

Digitized by Google

Quelque déplorables que soient ces suites de l'Ambition, elles sont bien inférieures, par leur objet, à celles que je vais vous dire. Vous n'ignorez pas, Monsieur, la sainteté de l'Etat Ecclésiastique, & vous savez qu'il faut être apelé à cet Etat, autrement, c'est s'ingérer dans le saint Ministére. Dans le tems qu'on étoit Chrétien, on attendoit de Dieu sa vocation; mais aujourd'hui, c'est l'Ambition qui la donne. Madame la Marquise de.... est dévote, & par piété elle fait entrer dans l'Etat Ecclésiastique un Cadet à qui elle fera donner infailliblement des Bénéfices par son crédit, afin de laisser à l'aîné tous ses biens, pour soutenir sa famille dans le faste où elle l'a élevée. Ce jeune homme est aussi propre pour cet Etat, que pour gouverner un Royaume. Il a l'esprit petit, l'intelligence fort bornée, il est peu propre pour les Sciences: cependant, à peine est-il Prêtre, qu'on le charge d'un Evêché. Il auroit besoin d'un Précepteur, qu'il se trouve chargé de la conduite des autres. De-là viennent tous les désordres de l'Eglise, & c'est l'Ambition qui en est le principe. Combiẽn

Digitized by Google

voyons-nous d'Evêques qui ne sont pas seulement capables d'être Vicaires de Village ? Ils se sont ingérez par Ambition, dans le Ministére, & n'ayant pas la grace de la vocation, jugez ce qu'ils peuvent être. Les Prêtres qu'ils ordonnent ne valent pas souvent mieux qu'eux : beaucoup d'hypocrisie qui cache sous un masque de piété, un cœur vraiment corrompu leur paroît suffisant, ils ne sont pas capables de pénétrer plus avant.

Il est aisé de voir, dit Clairenville, que l'Ambition prise dans le sens que vous le dites, forme une chaîne de malheurs d'une longue étenduë. Mais si c'est un crime de s'ingérer, par Ambition, dans l'Etat Ecclésiastique, que pensez-vous de ceux qui, par Ambition, achétent les Emplois les plus relevés de la Hiérarchie, aux dépens de la Vérité ?

C'est, dit le Chevalier, ce qui me fait croire, puis que Dieu le permet, que nos iniquitez sont à leur comble. L'Evêque de. . . . auroit pû se contenter du revenu de son Evêché, mais on lui fait voir des Dignitez encore plus brillantes, il abandonne

ne tout pour les obtenir, Vérité, Amis, honneur, rien ne lui coûte. Il faut faire une Ordonnance contre la Théologie du Pere Juenin de l'Oratoire; son Ambition ne lui permet pas de balancer un moment, & il est obligé d'en acheter tous les exemplaires, parce que son Libraire n'en peut debiter un. Il abandonne son honneur, puis qu'il avoit fait enseigner cette Théologie dans son Séminaire. Il trahit ses Amis, il est leur propre délateur, il les accuse d'hérésie. Il sait bien que sa trahison ne sera pas sans fruit; on a vû en effet son habit changer de couleur, mais voit-on son front rougir de sa perfidie? Voilà l'excès où l'Ambition porte aujourd'hui les hommes; voilà ce qui fait que l'Eglise est si mal gouvernée; voilà ce qui fait que tout est perdu.

Je crois que Dieu les a presque tous frapez d'Anathême, leur aveuglement est parfait, parce qu'ils n'ont que l'Ambition pour guide. Voyez ce Cardinal homme de Cour, mais élevé dans le premier & le plus savant Séminaire de Paris. La Doctrine dont on l'avoit instruit étoit saine; rien n'est plus certain que les veritez qu'il a sou-

te-

tenuës publiquement en Sorbonne ; ses Thèses existent encore, & crient vengeance contre lui. Cependant, s'il ne se rétracte, par l'acceptation d'une Bulle, on lui fait entendre qu'il ne sera plus Ami de César, il ne balance pas, il aime mieux condamner Jesus-Christ, & délivrer Barrabas dans la Société des Jésuites. Fut-il jamais un aveuglement plus affreux ? Fut-il une Ambition plus violente ? Tels sont la plûpart de nos Evêques, tel est le malheur de notre tems !

N'est-il donc plus, dit Clairenville, d'Ecclésiastiques sans Ambition ? Oui, Monsieur, dit le Chevalier ; mais où sont-ils ? Il est, dit Clairenville, des Religieux qui semblent renoncer à toute Dignité, ne s'en trouveroit-il point parmi eux ? Que me dites-vous-là, répartit le Chevalier, ignorez-vous encore que sous le froc crasseux d'un Capucin, d'un Carme, d'un Récollet, d'un Picpuce, il y a souvent plus d'Ambition que sous la pourpre d'un Roi. Vous dites qu'ils renoncent aux Dignitez, il n'est personne au monde qui en soit plus avide. Ce n'est pas leur coûtume de rien négliger pour y parvenir ; Intrigues, Trahisons, Calomnies,

Digitized by Google

lomnies, Médisances, Simonies même, tout est mis en usage, & le tout pour être Chef d'une compagnie de fainéans qui scandalisent l'Eglise, par leur ignorance & la corruption de leurs mœurs; ne voilà-t-il pas à votre avis un bel objet d'Ambition? Mais ils veulent dominer, & pour y parvenir, ils se détruisent mutuellement par leurs langues envenimées, & le plus habile d'entr'eux, est celui qui est assez malhonnête homme pour pouvoir établir sa mendiante fortune sur les débris de celle de son frere. Non, Monsieur, il ne faut point aller chez les Moines, si vous voulez trouver des Prêtres sans Ambition: vous les trouverez bien mieux parmi ceux que les Moines persécutent, conjointement avec les Jésuites.

Mais, il me paroît, Monsieur, dit Clairenville, que vous vous étendez davantage sur le sujet des Ecclésiastiques, que sur les Laïques; vous ne faites pas assurément cette acception de personnes sans raison. Il est vrai, dit le Chevalier, & la raison en est toute naturelle. C'est que les Laïques regardent les Ecclésiastiques, comme des

des modèles qu'ils doivent imiter, & que la chûte des fidèles ne vient ordinairement que du mauvais exemple de ceux qui doivent leur servir de guides. Que voulez-vous que pense cette jeune Demoiselle, lorsqu'elle voit cet Evêque plus paré qu'elle, cet Evêque qui avertit de loin de son arrivée, par l'ambitieux siflement du Taffetas dont il est vêtu? Que peut dire un homme à qui l'on prêche la pauvreté, lorsqu'il voit ce gros Abbé dans la magnificence? Que dira ce Marchand à qui il ne convient pas par son Etat, de faire une figure brillante, lors qu'on lui représentera qu'il est des bornes attachées à chaque condition, & qu'il doit y avoir de la subordination partout. Si je fais de la dépense, dira-t-il, je ne fais tort à personne; mais voyez ce Prélat si somptueux dans ses repas, si magnifique dans ses Equipages, il fait tort aux pauvres qui sont la victime de son Ambition. S'il agit ainsi, pourquoi ne me sera-t-il pas permis de faire de même, quand je ne fais tort à personne? Que répondriez-vous à cet argument, Monsieur? Je ne balancerois pas un moment, dit Clairenville, je condamnerois les Evê-

ques

Digitized by Google

vêques & les Abbez, & je ferois voir à ces Laïques, qu'ils ont tort de les imiter. Vous pourriez bien, dit-le Chevalier, encourir le sort d'une personne de ma connoissance, qui pour avoir dit semblables vérités, n'en a pas été plus à son aise. Voici son Histoire.

La Personne, dont j'ai l'honneur de vous parler, étoit de Bretagne. Son esprit étoit assez vaste, mais vif & entreprenant. Il avoit fait son Cours de lettres humaines à Paris chez les Jésuites, qui ne négligérent rien pour lui persuader d'entrer dans leur Société. Ils voyoient bien que du caractére qu'il étoit, ils en auroient fait un sujet digne d'être Confesseur de Louis XV. mais Dieu qui vouloit en faire un honnête homme, l'empêcha de succomber à la tentation.

Il m'a raconté plusieurs fois, lui-même, son Histoire, le plus agréablement du monde. Imaginez-vous, me disoit-il un jour, que la Société qui m'avoit destiné pour elle, usa de toutes sortes de stratagêmes pour m'engager. J'en rougis encore, car enfin, Monsieur, me disoit-il, ai-je donc la mine d'un Jésuite, regardez-

moi

moi bien, s'il vous plaît, si je croyois en avoir la moindre ressemblance, j'irois me cacher pour le reste de mes jours. Enfin voyant, ajouta-t-il, que ni leurs discours, ni leurs promesses, n'aboutissoient pas à grande chose, ils crurent que je serois plus sensible aux apas que la Religion pourroit me presenter pour me séduire. Le mot de *Religion*, dit-il, & celui *de séduire*, sont incompatibles, j'en conviens; mais je parle de la Religion des Jésuites, qui a un raport immédiat avec la séduction. Ce fut donc par la Religion qu'ils m'attaquérent.

Or, devinez, me dit-il, comment ils s'y prirent. J'avois alors seize ans, & j'avois un parent qui étoit fort fâché de me voir chez eux, & qui avoit grand soin de m'instruire toutes les fois que j'allois le voir. Ils me dirent d'un ton dévot, à surprendre tous ceux qui ne les connoissent pas: Mon Enfant, il faut penser à se sauver, nous n'avons rien de plus cher que notre salut; *C'est l'unique nécessaire*. Je vous avouë que je fus surpris de leur entendre citer ces deux mots de l'Evangile, parce que mon Oncle m'avoit assuré qu'ils

Digitized by Google

qu'ils ne le lisoient pas. Je ne pus m'empêcher de leur faire voir mon étonnement; comment me citez-vous l'Ecritue-sainte, leur dis-je, on m'a fort assuré que vous ne la lisiez jamais?

Eh quoi! mon Enfant, me dit le Pere Jésuite, vous savez donc que ce que nous venons de vous dire, est du Nouveau Testament? Oui, sans doute, mon Pere, je le sai; ce sont les Paroles que Jesus-Christ dit à Marthe, qui se plaignoit de ce que Marie ne l'aidoit point dans les affaires du ménage. Ah! mon cher Enfant, me dit-il alors, vous êtes perdu; il n'y a plus de salut pour vous, si vous n'entrez dans la Société. Voudriez-vous donc recevoir un jeune homme qui lit l'Ecriture-sainte, vous qui ne la lisez jamais? Quelle affreuse calomnie! Nous avons bien des ennemis, me dit-il, & c'est une preuve, que nous sommes véritablement de la Compagnie de Jesus. Désabusez-vous, mon Enfant, nous lisons les Ecritures, mais nous ne les lisons qu'après certain âge; c'est-à-dire, qu'après que nous sommes assez instruits des Oracles de nos Peres, pour ne plus craindre de nous écarter.

Eh

Digitized by Google

Eh! quoi, lui dis-je, mon Pere, s'il n'y avoit jamais eu de Jésuites au monde, on ne pourroit donc pas lire les Ecritures-saintes? On ne peut s'écarter, me dit-il, en nous écoutant, mais on risque tout, si l'on ne suit les avis de nos Peres. Ne vous a-t-on jamais dit, mon cher Enfant, que nous avons eu des Révélations, dont il n'est point permis de douter, qui nous assurent, que depuis la naissance de la Société, il n'y a jamais eu un seul Jésuite damné. Voilà, lui dis-je, un beau Privilége, & cela seul devroit rendre Jésuite tout l'Univers. Vous badinez, me dit-il, ceci est bien sérieux; & si je vous faisois voir, que nous sommes par-tout prédits & annoncés dans l'Ecriture, que diriez-vous? Je dirois encore, mon Révérend Pere, que tous les hommes devroient se faire Jésuites.

Vous avez, cependant, me dit-il, bien de la peine à vous déterminer. Je vois bien que vous n'êtes pas encore instruit. Rien n'est plus certain que ce que je vous dis, mon Enfant; n'avez-vous jamais lû l'Apocalypse? Non, lui dis-je, parce que je n'y entens rien. Eh bien, me dit-il, il est

est bon que vous sachiez qu'il n'y est presque parlé que de nous.

Quoi, mon Pere, lui dis-je, j'ai oui dire qu'il étoit fait mention dans ce Livre de Sauterelles sorties du puits de l'Abîme, d'une Bête à sept têtes qu'il falloit adorer ; est-ce donc de vous dont le Saint-Esprit parle ? Non, dit-il, mais quand il s'agit des vingt-quatre Vieillards, qui sont toujours aux pieds de l'Agneau & qui l'adorent, il faut croire qu'ils représentent les vingt-quatre Théologiens de la Société. C'est ce que fait voir notre Pere Escobar, dans la Préface de sa Théologie Morale. En voilà bien assez, lui dis-je, vous me donnez matiére à beaucoup de réflexions, & je vais y penser. Je me retirai & je fus chez mon Oncle, à qui je racontai toute cette conversation. Que le Dieu tout-puissant & éternel, me dit-il, achéve en vous, par sa miséricorde, l'Oeuvre qu'il a commencée.

Étant aussi jeune que j'étois, je ne comprenois pas trop ce qu'il vouloit me dire, & ce que j'avois répondu au Jésuite, étoit plutôt l'effet de la mémoire que du jugement. Je le lui avouai franchement, & ce fut alors qu'il

Digitized by Google

qu'il me mit entre les mains les Lettres Provinciales & quelques autres Livres qui parloient de la Société. Il se contenta de me dire pour lors, qu'il étoit aisé de remarquer par notre conversation, l'orgueil & l'Ambition des Jésuites, qui méprisent tout le monde, & qui croyent leur Société au-dessus de toutes les autres.

Je ne sai quelle fut alors mon intention : étoit-ce préjugé, étoit-ce raison, je n'en sai rien ; mais je sai bien que je lûs les Provinciales avec un vrai plaisir : plaisir d'autant plus grand, qu'elles me flâtoient dans l'idée que j'avois conçue des Jésuites. Cependant, je disois en moi-même ; est-il possible que des Prêtres soient susceptibles de tant d'Ambition ? Je regardois les citations, & je concluois que l'Auteur citant juste, il ne pouvoit que dire la Vérité.

Mais, lui dis-je alors, ce qui est dans les Provinciales ne regarde pas toujours l'Ambition. Il est vrai, me dit-il, mais cela est bon pour les gens qui ne les entendent point, car il n'est point un seul Article qui n'y ait raport ; je n'en excepte pas même le cas de Filiutius. Comment cela, lui dis-je ?

Digitized by Google

dis-je? C'eſt qu'il eſt évident, me répondit-il, que toute la corruption de la Morale Chrétienne, qui paroît dans leurs Auteurs, n'a été inventée contre la Vérité, que pour ſe rendre maîtres de toutes les conſciences, par la cruelle facilité d'abſoudre les plus grands crimes, & même d'en faire diſparoître l'énormité. Croyez-vous donc, ajoûta-t-il, que ſi la Morale des Jéſuites étoit moins corrompuë, ils ſeroient ſi puiſſans? Seroient-ils Mandarins à la Chine, Souverains au Paraguai, & Confeſſeurs des plus puiſſans Monarques de l'Europe? C'eſt-là la fin qu'ils ſe ſont propoſée dès leur naiſſance, & pour y parvenir, ils n'ont pas en horreur de ſoumettre la Loi Evangélique & la Morale de Jeſus-Chriſt à leur Ambition. N'eſt-ce pas une Ambition extrême qui leur fait dire, qu'on peut tuer un ennemi de la Société, qu'on peut ſe défaire de tous ceux qui ne leur ſont pas favorables, qu'on peut aſſaſſiner les Rois? Enfin, quel principe plus extravagant peut inventer l'Ambition la plus démeſurée, que celui par lequel ils font l'homme maître abſolu de ſon ſort? C'eſt de leur Syſtême ſur la Grace dont je veux parler,

Digitized by Google

parler, par lequel il est évident qu'ils font des hommes, des Dieux ; & que de Dieu ils en font un homme qui doit attendre que tel N. soit prêt à recevoir les impressions de sa grace ; car s'il la lui donnoit dans une autre circonstance, elle deviendroit inutile. Voilà donc Dieu dépendant de l'homme. Il est donc vrai, Monsieur, qu'on ne remarque que trop facilement, que tout le Systême de la Morale Jésuitique, n'a que l'Ambition pour mere.

Jugez, Monsieur, si, après avoir lû de si belles choses, j'avois bien envie de me faire Jésuite. Je les évitai depuis ce tems-là avec beaucoup de soin, mais je n'eus pas la même précaution à me taire. Je parlois de la Société, quand l'occasion se présentoit, mais toujours en des termes qui ne lui étoient pas favorables. Un jour je m'avisai de dire, que je ne doutois pas que ce qui étoit prédit dans le III. Chapître de la seconde à Timothée, pour la suite des tems, ne regardât immédiatement les Jésuites; que Saint Paul les y peignoit si bien au naturel, qu'on ne pouvoit point n'être pas persuadé, que l'A-

pôtre

pôtre ne les ait eu en vue. Il n'en fallut point davantage, dès qu'ils eurent apris cette converſation, pour jurer ma perte, car vous n'ignorez pas que ces Sacrificateurs de Confucius ne pardonnent jamais.

Mon Oncle ne fut point fâché de voir que j'avois ſi bien profité de ſes leçons ; cependant, connoiſſant la vindicative Société encore mieux que moi, il fut vraiment allarmé du danger qui me menaçoit ſans pouvoir trouver d'autre moyen de m'en garentir, que de m'éloigner. Je fus à Marſeille, où je crois que la Providence me conduiſit, pour me confirmer dans la mauvaiſe idée que j'avois des Jéſuites. Ce fut peu de tems après que j'y fus arrivé, que ſe paſſa l'hiſtoire de ce Marchand, dont le Vaiſſeau étoit richement chargé, & qui tomba malade dans ſon Auberge. Vous ſavez, Monſieur que les Jéſuites le firent venir chez eux, où on le laiſſa ſans ſecours ; on a même douté, s'ils ne l'avoient pas empoiſonné. Ce qui eſt fort certain, c'eſt que deux Jéſuites s'habillérent en Notaires, & lui firent faire un Teſtamment tel qu'ils voulurent ; l'homme meurt, & les RR. PP.

s'emparérent de tout. Pourquoi, dis-je je alors, Monsieur Arnauld est-il mort ? Voilà un trait bien digne de la Morale Pratique, & il ne l'auroit pas laissé tomber dans l'oubli.

Vous concevez bien, Monsieur, qu'étant aussi vif que je l'étois, il ne m'étoit pas facile de me taire, & dès que je sçus que Sa Majesté avoit défendu à Monsieur le Procureur-Général du Parlement d'Aix, de connoître de cette affaire, je me déchaînai encore davantage contre la Société. Quoi, disois-je alors, est-il possible que le plus grand Roi du monde, soit la victime d'une Société, dont l'Ambition est la source de tous les maux ! Le Roi est juste, & il protége des Ambitieux, des Avares, des Usuriers, des Voleurs, des Calomniateurs. . . . . Eh ! Monsieur, lui dis-je, en l'interrompant, votre zèle vous emporte. Point du tout, me dit-il, je n'avance rien que je ne sois en état de prouver, & je ne comprens pas, comment à Paris il ne s'est trouvé personne, qui pût avertir Sa Majesté, que les Jésuites, sans respect pour elle, se servoient de son au-

Digitized by Google

autorité d'une maniére, & pour des choses qui la deshonoroient.

Quoi qu'il en soit, je parlai assez haut pour me faire entendre; j'avois bien des personnes dans mon parti, mais de ces gens toujours timides, & qui ne se font point scrupule de laisser la Vérité dans l'injustice. On m'abandonna donc, pour le dire en un mot, & ceux qui pensoient comme moi, furent les premiers à m'accuser de zèle indiscret, d'imprudence, de legéreté, de folie même. On m'en avertit, je fus trouver un de ces Déclamateurs, contre qui je déclamai à mon tour. Mais le pauvre homme n'étoit nullement en état de me répondre. J'ai apris depuis, que contre sa propre conscience, il cultivoit beaucoup les Jésuites, & qu'il espéroit au moins une Abbaye, à cause du respect profond qu'il rendoit à des gens qu'il regardoit comme les destructeurs de la Religion.

La Bulle *Unigenitus* parut peu de tems après, & je vis tous ces chercheurs de Bénéfices, la baiser avec beaucoup de respect, la recevoir, blâmer ceux qui ne faisoient pas comme eux; & en particulier, dire que cette

Digitized by Google

Bulle renversoit la Religion de fond en comble. Quelle conduite, disois-je en moi-même, qu'elle prévarication, quelle détestable Politique! Enfin c'est le tems, disoit-on, on ne peut point aller contre un torrent impétueux, & il vaut mieux ne s'y point opposer, que de s'exposer à périr. L'Ambition trouvoit toujours assez des moyens pour abandonner la Vérité, mais on ne trouvoit pas de raisons assez fortes, pour porter à la défendre.

J'apris dans ces circonstances, par une lettre de Paris, qu'un de mes Amis me communiqua, que toute cette illustre Ville étoit révoltée contre la Bulle. Il ne m'en fallut pas davantage, pour m'autoriser dans le projet que j'avois déja conçû. J'écrivis ce Billet, que je répandis dans la Ville pendant la nuit.

A tous ceux qui trahiront Dieu
Rome promet pleine Indulgence,
Clément en est le Vice-Dieu.
Peut-il errer, quelle aparence?
Les Tricornes, de leur côté,
Allurent pour la récompense,

Quel-

Quelque Bénéfice en vacance,
A qui trahit la Vérité.

Vous vous imaginez bien quel fracas firent ces vers, le lendemain matin. Tout le monde voulut les voir, on en tira plus de mille copies, & je crois qu'ils auroient été plus loin, si la timidité n'avoit fait prendre le parti de les taire. Cependant, le coup étoit toujours porté, & il ne s'agissoit plus que d'en connoître l'Auteur, pour l'en punir. Je n'avois garde de m'en vanter, mais, comme ci-devant, j'avois parlé un peu fortement, un de mes Amis vint m'avertir qu'on me soupçonnoit d'avoir fait ces vers, & qu'il ne faisoit pas ici bon pour moi.

Je vous avoue, qu'un apartement dans le Fort Saint Jean, ne m'auroit point fait plaisir; & pour l'éviter, je résolus de quitter Marseille. Où aller? c'étoit mon embaras. Toute la France étoit alors partagée, on ne parloit que d'emprisonnemens & de Lettres de Cachet; les Evêques que les Jésuites avoient placez, faisoient dans les Provinces le devoir d'Inquisiteurs. Enfin troubles par-tout, &

Digitized by Google

point d'azile assuré pour les défenseurs de la Vérité.

Je pris le parti d'aller à Paris, pour m'instruire de tout ce qui se passoit ; & je ne crus point pouvoir mieux faire, que de m'adresser à Saint Magloire, où je fis facilement des connoissances, par le moyen d'un de mes Amis. Jamais je n'avois vû une Foi si vive, dans le siécle où nous sommes, que dans les Particuliers qui composent cette illustre Maison. La connoissance de la Religion y est parfaite, la Piété y est tendre, la Charité y est ardente jusqu'à tout sacrifier ; en un mot, je n'y vis que des gens prêts à mourir pour la Vérité, & dont la plûpart avoient déja beaucoup souffert pour elle.

Je vous avouë que ce séjour auroit bien été de mon goût ; mais on jugea à propos de m'employer à quelque chose. Je crus qu'il seroit honteux à moi de reculer, j'acceptai ce qu'on souhaitoit de moi ; & affermi plus que jamais dans la Vérité, par la Foi & par les discours de ces Messieurs, j'étois prêt à tout entreprendre, & rien ne me faisoit peur. Je partis donc pour une certaine Ville, avec des

Let-

Digitized by Google

Lettres de recommandation. J'y fus reçu à merveille, mais dès que j'eus fait ma commission, je fus salué d'une Lettre de Cachet, que l'Evêque du lieu obtint pour moi. Il falut obéir, mais l'endroit de mon Exil me fut plus favorable que je ne pensois.

L'Assemblée du Clergé étoit alors finie; & chaque Evêque se faisoit un devoir de faire recevoir la Bulle dans son Diocèse, mais chacun à sa mode : car vous n'ignorez pas, que malgré l'Assemblée, chaque Evêque fit son Mandement, comme il le jugea à propos. L'Evêque dans le Diocèse duquel j'étois, crut ne devoir pas exemptet les Religieuses de cette acceptation. Il leur envoya donc son Mandement : Mandement assez mal conçu, mais digne de lui; c'est un Evêque Sulpicien, c'est tout dire.

Il y avoit en cette Ville une Communauté, dont les Filles n'étoient pas des plus savantes; mais elles avoient assez de bon sens, pour ne vouloir point acceptet une chose, sans connoissance de cause. On m'y introduisit, je les soutins, elles n'acceptérent pas, & pour récompense, je fus conduit à Vincennes.

En arrivant au pié de la Tour, on me fouilla par-tout, & on ne trouva sur moi qu'un Nouveau Testamment Grec, qu'on me prit impitoyablement, sous prétexte, qu'il n'étoit point conforme à la Vulgate. Je pris patience le mieux qu'il me fut possible : un jour, deux jours, trois jours se passent assez tranquillement, mais le quatriéme, je vis arriver dans mon cachot deux Jésuites, qui me paroissoient d'aussi mauvaise augure que deux corbeaux chez les Romains ; & comme j'étois occupé à écrire quelqu'endroit des Pseaumes sur la muraille, je ne daignai seulement pas les regarder. Que faites-vous donc-là, me dit un des deux ? Je me plains à Dieu, lui dis-je, de ce qu'il paroît toujours assoupi, & qu'il ne donne plus aucun signe de sa toute-puissance. Lisez, mes Peres ; ils lurent ces paroles.

Exurge, quare obdormis, Domine.

Que voulez-vous dire par-là, me dirent-ils ? Je veux dire, mes Révérends Peres, que tous les gens de bien attendent avec impatience le moment heureux, où Dieu se réveillera, & qu'il

qu'il vous écrasera par le souffle de sa bouche. Comment, Monsieur, dirent-ils, pour qui nous prenez vous ? Pour les précurseurs de l'Ante-Christ, leur dis-je, & pour des gens capables de faire de l'Epouse de Jesus-Christ, une adultére, s'il ne la soutenoit conformément aux promesses qu'il lui a faites. Mais dites-moi à votre tour, que venez vous faire ici ? Vous convertir, me dirent-ils, car vous êtes damné si vous ne changez de sentimens. Vous en avez eu Révélation aparemment mes Révérends Peres, mais je suis bien aise de vous déclarer que je suis Catholique, & que je cesserois de l'être, si je suivois vos avis.

Pourquoi parlez-vous ainsi, Monsieur, me dirent-ils, en se radoucissant ? Si nous étions seuls de notre avis, à la bonne heure, mais presque tous les Evêques de France, pensent comme nous, & ce sont eux qui ont exigé du Pape la Bulle, contre laquelle vous vous révoltez si fort. Je me sentis alors animé d'une sainte colére, qui me porta à ne les plus ménager. Qui sont donc ces Evêques, & qui les a placez ? C'est votre Ouvrage, mes Pe-

res, croïez-vous donc qu'on l'ignore ? Et vous prétendez me les citer comme des modèles que je dois suivre ? à Dieu ne plaise, j'espére faire le contraire, par sa miséricorde ? Jésuite Noir, Jésuite Violet, Jésuite Rouge, c'est toujours Jésuite ; & le seul nom me révolte.

Mais le Pape a parlé, me dirent ils. Que m'importe, mes Peres, ce n'est point un Dieu, & Clément XI. n'a voulu par sa Bulle, qu'autoriser le diabolique Ouvrage du Cardinal Sfondrate, & se venger du Cardinal de Noailles ; parce que dans l'Assemblée tenuë à Paris, au sujet de la Bulle *Vineam Domini Sabaoth*, il déclara qu'il jugeoit avec tout le Clergé. Vous ne m'en ferez point accroire, mes RR. PP. & je sai fort bien que le Pape fit entendre qu'il s'en vengeroit. C'est donc l'Orgueuil & l'Ambition qui le guident, c'est le même Principe qui fait agir tous les Evêques ; tous sont placez de vos mains, mes Peres, jugez ce que nous devons penser de vous.

Mais, Monsieur, me dirent ils, vous vous emportez, parlons doucement. Que voulez-vous me dire, mes Peres ? Ne croyez-vous donc point,

Mon.

Digitized by Google

Monsieur, me dirent ils, que lors que le Pape & les Evêques parlent, c'est l'Eglise qui parle ? Vous moquez-vous donc de moi, mes Peres, dis-je ? Quoi lors qu'un Evêque ignorant, fils d'un Greffier de Village, qui n'a pas un sol de Patrimoine, & qui amasse de quoi marier richement sa Niéce d'un bien qui ne lui apartient pas, tandis que tous les pauvres de son Diocèse meurent de faim, vous voulez que je croye que l'Eglise parle par la bouche de cet homme ? Vous voulez me persuader, que cet Evêque qui soûtient, aux dépends des pauvres, un équipage superbe, l'Eglise s'énonce par lui ? Ah ! mes Peres, où avez-vous vû que l'Eglise toujours humble, & aussi pauvre que son Epoux, ait jamais été en Carosse ? Où avez-vous vû le faste, l'orgueil & l'Ambition donnez à l'Eglise pour apanage ? Avouez-le, mes Peres, le plus grand nombre des Evêques, ne sont Princes de l'Eglise, que par la Robe, comme vous n'êtes de la Compagnie de Jesus, que par le nom. Adieu, mes Peres, toute la grace que je vous demande, c'est de me laisser en repos.

Les Jésuites me quittérent alors, mais avec un air si menaçant, que je frémis en moi-même, non d'apréhension de ce qui pouvoit m'arriver, mais de crainte de ne pouvoir suporter ce dont leur regard m'avoit menacé. J'espérois en Dieu, mais je craignois que mes iniquitez n'attirassent sur moi sa colére, plûtôt que sa miséricorde. Je m'attendois à tout, & dans cette attente je m'armois de la Priére, comme le moyen le plus efficace, pour attirer sur moi la grace de Jesus-Christ; & je fus fort surpris qu'un jour on vînt me dire que le Roi étoit mort, & que Monsieur le Régent nous donnoit à tous la liberté.

Je n'ai jamais rien vû de si magnifique que ce spectacle; les uns louoient Dieu de leur délivrance; les autres pleuroient, craignant que leur infidèlité dans la persécution ne leur avoit pas fait mériter de souffrir plus long-tems. Enfin, chacun parloit, selon les différens dons qu'il avoit reçus de Dieu, & je m'imaginois alors, voir les tems Apostoliques, où tous les saints vivoient de la Foi. Voilà, Monsieur, dit-il, quelle est mon Histoire, la per-

Digitized by Google

persécution ne m'a pas fait changer de sentimens, & j'attens de Dieu, pour la suite, ce qu'il lui plaira faire de moi.

Que dites-vous de cette Histoire, dit le Chevalier à Clairenville; avez-vous encore envie de dire aux Evêques que ce sont des Ambitieux? Cela est sérieux, répondit-il, je pense bien que je le voudrois faire, mais je ne sai pas si je le pourrois. Monsieur, dit le Chevalier, il est tems de s'y préparer, & l'affaire dont il s'agit, aujourd'hui, est plus de conséquence qu'on ne pense. Chacun y est pour soi, mais il n'y aura jamais que la Vérité qui nous sauvera.

Ils se retirérent ensuite, le Chevalier fort content de l'impression que son Histoire avoit faite sur son Ami, & Clairenville fort satisfait d'avoir apris une chose, au fait de laquelle il n'étoit point du tout. C'est-là l'état de la plûpart des gens du monde, qui trop occupez des affaires temporelles, ne s'attachent point aux événemens prédits dans les Ecritures.

Fin de la septiéme Promenade.

HUI-

Digitized by Google

HUITIÉME PROMENADE.

LE mauvais tems empêcha nos deux Cavaliers de s'assembler le lendemain, en sorte que chacun fut où il crut pouvoir passer plus agréablement le tems. Monsieur de Clairenville occupé de la conversation qu'il avoit euë la veille, avec le Chevalier, s'avisa d'aller aux Carmes déchaussez, pour y voir un Moine, dont la réputation étoit grande dans Bruxelles. Il étoit grand Théologien, grand Prédicateur, grand Directeur, enfin tout étoit grand chez lui, & on ne parloit alors que de ce Moine dans la Ville. Monsieur de Clairenville fut donc le voir, sous prétexte de le consulter; voici ce qui se passa entre eux deux.

Mon Révérend Pere, lui dit-il, j'ai oui parler de votre mérite. A ces mots, le Moine s'enfla, comme la Gre-

Digitized by Google

Grenoüille de la fable, & Monsieur de Clairenville se souvint de ce que son Ami lui avoit dit la veille, au sujet des Moines. Qu'y a-t-il, dit le Révérend Pere, pour votre service, Monsieur? Un petit cas de conscience, lui dit-il, que je voudrois vous proposer. Je suis Catholique Romain, mais peu instruit; & si je l'étois un peu plus, je serois sans doute moins embarrassé. Je vois dans l'Eglise deux Partis formez, mais deux Partis aussi contraires, que la Vérité & l'Erreur. Le premier qui est le plus fort, veut que je regarde la Bulle *Unigenitus* comme Dogme de Foi, & il me donne pour raison, qu'elle est émanée d'une Autorité infaillible. Le second m'assure que si je la reçois, je dis Anathême à Jesus-Christ, & qu'il suffit de savoir son Catéchisme, pour connoître qu'elle est contraire à la Doctrine de nos Peres. Que faut-il que je croïe, quel parti dois-je prendre?

Il n'y a pas en cela, Monsieur, répondit savamment le Carme, la moindre difficulté. Si la Bulle est émanée d'une Autorité infaillible, il est clair que vous

vous devez vous y soumettre. Cela est fort bien mon Pere, dit Clairenville, mais je ne connois que ceux qui la reçoivent, qui tiennent ce langage; les autres, au contraire, prétendent que Clément XI. est tombé de la Chaire de Vérité, en donnant sa Bulle, comme autrefois les Prêtres de la Synagogue tombérent à bas de la Chaire de Moyse, lors qu'ils condamnérent Jesus-Christ.

Quelle comparaison, Monsieur, dit le Moine! Doucement, mon Pere, dit Clairenville, elle n'est peut-être pas si impertinente que vous vous imaginez. Si Jesus-Christ & sa Doctrine sont condamnez par la Bulle, quelle différence trouverez-vous entre les Prêtres de la Sygnagogue & le Pape? La Synagogue étoit dépositaire de la Vérité, comme l'est aujourd'hui l'Eglise; mais cette Vérité étoit ignorée chez les Juifs du tems du Messie, & nous voyons dans l'Evangile qu'il leur reproche d'avoir abandonné la Loi de Moyse, pour ne s'attacher qu'à des Traditions toutes nouvelles. Or ceux qui ne veulent point recevoir la Bulle prétendent qu'elle est contrai-

re

re à l'ancienne Tradiction, contraire à l'Ecriture, contraire aux décisions des Conciles, sources uniques de la Vérité ; c'est là, disent-ils, où se trouve l'Infallibilité. Suivant cette décision, mon Pere, je trouve le Pape & ses adhérans tout-à-fait semblables aux Prêtres de la Synagogue, & dignes du même reproche que Jesus-Christ leur fit étant sur la Terre.

Vous allez chercher bien des difficultez, Monsieur, où il n'y en a point ; le Pape est infaillible, cela décide de tout. La décision est courte, dit Clairenville : mais elle ne me tire pas d'embarras. Les Anticonstitutionnaires disent que la Bulle ne vaut rien, & ils le prouvent ; je voudrois aussi que vous me prouvassiez qu'elle est bonne, indépendamment de l'Infaillibilité du Pape.

Peut-on douter de la Vérité, quand le Saint-Esprit parle, dit le Moine ? Non, mon Pere, dit Clairenville, ce seroit un blasphême de le dire. Eh bien, Monsieur, le Saint-Esprit a parlé par la bouche du Pape. Comment cela, Mon Pere, lui dit-il ? Ne vous souvient-il pas, dit le Moine, qu'il est écrit que l'Eglise ne manquera

pas ;

pas, & c'est par la bouche du Pape que l'Eglise décide ; ainsi quand le Pape a parlé, c'est l'Eglise qui a parlé.

Vous me surprenez étrangement, mon Pere, je ne suis pas accoûtumé à ce langage, & je conçois, qu'on en peut tirer de terribles conséquences. Quoi qu'il en soit, ne croyez point lever par-là mes difficultez, vous m'embarrassez au contraire plus que jamais. Vous voulez me persuader que l'Infaillibilité du Pape est un Dogme de Foi ; & on nous enseigne tout le contraire en France. Il est donc évident, mon Révérend Pere, que vous & nous sommes encore divisez sur cet Article. Je ne vois donc que division par tout, &.....

Pourquoi, interrompit brusquement le Moine, pourquoi ne vous soumettez-vous pas ? Et à qui, mon Pere, s'il vous plaît ? A l'Eglise qui s'énonce par le Pape. C'est justement-là la difficulté, reprit Clairenville, & si on croyoit en France que le Pape & l'Eglise ne fussent qu'une même chose, jamais il n'y auroit eu de troubles, mais on n'en croit rien. Tant pis, dit le bon Pere, c'est ce qui fait que

la

la France est hérétique, & j'en excepte peu de Personnes.

Mais encore, dit Clairenville, qui sont ceux que vous exceptez ? la Sorbonne, les Curez de Paris. De quelles gens me parlez-vous-là, dit le Moine, ces hommes sont la source & les soutiens de l'héréticité. Ils seront tout ce qu'il vous plaira, dit Clairenville ; mais quand je vois des Prêtres respectables par leur érudition & leur piété, soûtenir jusqu'à la persécution des sentimens qui sont encore, si vous le voulez, problêmatiques, je suis bien plus porté à croire qu'ils ont pris le parti de la Vérité, (car il n'y a pas d'amour propre à se faire enfermer dans la Bastille) que les autres que je vois dans l'opulence, chéris des Rois, accablez de Bénéfices, enfin vivans dans l'abondance & dans les plaisirs.

Je vous l'avoue, dit le Carme, le préjugé doit être en faveur des premiers ; mais en suposant, comme vous venez de faire, la question encore problêmatique, n'y a-t-il pas de l'imprudence à soûtenir son sentiment avec tant d'opiniâtreté ? D'ailleurs ne faut-il pas se soumettre à ses Supérieurs ?

Je-

Je vous entends, mon Pere, c'est-à-dire, que si Monsieur de Malines rejettoit la Bulle, vous en feriez autant, par obeissance ; mais si vos lumières & votre conscience étoient contraires à ceux de votre Archevêque, que feriez-vous alors ? Je m'y soûmettrois encore, dit-il, & le moyen de faire autrement ? Monsieur de Malines nous interdiroit, si nous ne lui étions soumis, & de quoi vivrions-nous alors ? Un Provincial nous déposeroit de nos Charges, nous n'aurions plus de crédit dans l'Ordre. En voilà bien assez, mon Révérend Pere, pour le coup ma difficulté est levée, & je vois clairement le parti que je dois prendre.

Monsieur de Clairenville se retira chez lui fort satisfait d'avoir apris par lui-même, ce que le Chevalier lui avoit dit la veille ; c'est-à-dire, les motifs d'intérêt & d'Ambition qui font agir les Ecclésiastiques mêmes, au dépens de la Vérité. Il étoit dans une impatience extrême de revoir son Ami, pour lui faire part de sa conversation avec le Carme. Pour cet effet, il se rendit au Parc le lendemain de bonne heure, où après avoir reci-

té-

Digitized by Google

té son Dialogue, il dit, comme en colére au Chevalier : convenez, Monsieur, que de telles gens sont bien haïssables. Il faut pourtant les aimer, dit le Chevalier, la Haîne ne fut jamais permise. Mais, Monsieur, repartit Clairenville, comment voulez-vous aimer ce qui n'est point aimable? Il y a toujours dans les hommes, dont l'esprit & le cœur sont déreglez, quelque chose qu'on y peut aimer, & c'est par cet endroit qu'il faut les voir. Ils sont hommes, faits de la main de Dieu, susceptibles de ses graces, n'en est-ce pas assez pour les respecter? La Haine n'a ordinairement pour principe, que le jugement que nous portons contre ceux que nous haïssons; & si nous voulions nous rendre justice, nous conviendrions que ce jugement est toujours faux.

Une Personne attaque notre Amour propre & le blesse souvent sans le vouloir, un mot, un regard, un geste fait innocemment, nous fait penser qu'elle nous méprise, & elle devient l'objet de notre Haîne, parce que nous la regardons comme dédaigneuse, médisante, pleine d'Orgueil; mais si nous pensions qu'elle est fort éloignée de

ces

Digitized by Google

ces sentimens, il n'y auroit plus de Haine, parce qu'il n'y auroit plus de motifs. C'est donc le jugement que nous portons, qui est la cause de notre Haine.

Il y a bien de la différence, dit Clairenville, entre le cas que vous proposez & le mien : loin de voir de l'innocence dans mon Moine, je n'y vois rien que de très-criminel. Il est vrai, dit le Chevalier, cependant si vous en concluez que vous devez le haïr, votre jugement sera faux, parce que vous ne devez haïr que les vices qui sont en lui, & non sa personne. Cela me paroît bien métaphysique, dit Clairenville ; c'est pour cela même, repartit le Chevalier, que ce que je dis en est plus vrai.

Il en est de la Haine, comme des autres Passions, elle peut être vertu, elle peut être vice, & cela dépend de l'objet qui la fait naître. Elle est toujours vertu, si elle n'a pour objet que les vices ; elle est toujours criminelle, si elle s'étend jusques sur les hommes. C'est ce que le Prophête David nous fait entendre, lors qu'il dit, qu'il haïssoit les Ennemis de Jesus-Christ mais d'une Haine parfaite, *perfecto odio*

Digitized by Google

odio, c'est-à-dire, qu'il ne haïssoit en eux que leur malice, en gardant toujours, pour leur personne, l'amour & le respect que nous nous devons mutuellement. Ce fut aparemment par ce motif qu'il fit mettre à mort celui qui avoit aidé Saül à se tuer ; il ne haïssoit donc pas personnellement ce Roi ?

Eh bien, Monsieur, est-ce ainsi que vous haïssez les Moines ? Oui, dit Clairenville, & s'ils n'étoient ni interressez, ni Ambitieux, je n'aurois aucune raison de les haïr, ni de les mépriser : mais ce qui me paroît les rendre encore plus haïssables, c'est de les voir préférer la Besace à la Vérité. Ils en sont plus à plaindre, dit le Chevalier, & notre injustice en est plus grande, si nous les haïssons. Ne sont-ils pas assez punis de n'aimer pas la Vérité, & leur déréglement ne devroit il pas attirer sur eux notre compassion, plûtôt que notre Haine ? Considérons bien la Haine dans son principe & dans ses progrès, nous n'y verrons que de l'injustice & une bassesse indigne des hommes, qui s'y laissent emporter.

Nous aimons tout ce qui est en nous,

Digitized by Google

nous, & l'Amour propre nous fait considérer nos défauts même comme des vertus. Nous ne savons jamais nous rendre justice, & nous jugeons toujours des autres par nous-mêmes. Ainsi, si les sentimens d'un homme que nous fréquentons, ne sont pas semblables aux nôtres, nous le méprisons; & s'il s'opiniâtre à les soûtenir, s'il a plus de feu & de vivacité que nous, s'il parle mieux & plus facilement, si son imagination est plus brillante, en faut-il davantage pour le faire haïr: cependant, souvent l'un & l'autre se trompent.

Je comprens bien, dit Clairenville, que selon votre Systême, la Haine tire toujours son origine de l'Amour propre, & que par conséquent, on ne doit point être surpris, si un Officier à qui le Roi donne quelque récompense, est haï de son Ami qui prétend avoir, au moins, autant de mérite que lui. Il en est de même de tous les Etats, reprit le Chevalier, & je n'en excepte que ceux qui rendent les hommes égaux en Dignité. Par exemple, un Marchand Usurier de profession, ne croit point l'être; un autre l'empêche; par principe de consci-

Digitized by Google

cience, de faire actuellement un trafic usuraire; le premier qui croit son Commerce légitime, ne conçoit pour le second qu'une Haine souvent implacable, parce que d'un côté il le condamne, & que de l'autre il l'empêche de faire un gain qu'il croit permis. Mais, si un Conseiller du Parlement voit son Confrere plus habile que lui, parce qu'il s'aplique davantage, ne croyez point qui le haïsse, il est égal à lui, & il sait que sa Science inférieure, n'empêchera pas que le commun des hommes, ne lui rende tout le respect qui lui est dû. Il ne lui en faut pas davantage pour flâter son Amour propre, & le défaut de Science, vice qui n'est connu que de peu de personnes, ne fait point d'impression sur lui.

Il n'en est pas de même d'une jeune Demoiselle, dit Clairenville, qui aime un Cavalier, si ce Cavalier aime sa Compagne, elle la regarde comme une personne qui lui enléve ce qui lui est dû, & son Amie devient aussi-tôt l'objet de sa Haine. Il est donc vrai, dit le Chevalier, que la Haine tire son origine de l'Amour; & si je vous disois, que souvent la Haine est l'A-

Digitized by Google

mour même, que diriez-vous ? Je n'aurois garde, dit Clairenville, de m'opoſer à ce ſentiment, comme je fis l'autre jour, en parlant de la Colére; j'ai apris à me défier de mes préjugez, & à craindre vos Argumens. Eh bien, reprit le Chevalier, je vous aſſure que je ne dis rien que de vrai, & vous ne devez point ignorer que l'Amour mépriſé, dégénére en Haine. Le même principe ſubſiſte toujours, une perſonne qui en aime une autre, & qui croit mériter le réciproque, ne manquera pas ſi elle ſe voit mépriſée, de s'abandonner à la Haine. Elle ne ceſſe pas pour cela de l'aimer, & ce n'eſt qu'un Amour qui change de forme. Quel Paradoxe, dit Clairenville ! Paradoxe tant qu'il vous plaira, reprit le Chevalier, la choſe n'en eſt pas moins certaine, & nous voyons que les Auteurs, tant anciens que modernes, ſont ſi perſuadés que ces mouvemens divers de l'Amour ſont naturels à l'homme corrompu, qu'ils ſe ſont ſervis de cette connoiſſance très-heureuſement, toutes les fois que l'occaſion s'en eſt préſentée. Ignorez-vous, Monſieur, l'Amour extrême que Didon avoit conçu pour Enée ?

Cepen-

Digitized by Google

Cependant voici comme Virgile * la fait parler, lors que son Amant se prépare à la quitter.

Nec tibi Diva Parens, generis nec Dardanus Auctor,
Perfide : sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, Hyrcanæque admorunt ubera tigres
.....
..... Neque te teneo, neque dicta refello.
Insequere Italiam ventis, pete regna per undas.
Spero equidem mediis, si quid pia Numina possunt,
Suplicia hausurum scopulis, & nomine Dido.
Sæpe vocaturum. Sequar atris ignibus absens :
Et, cum frigida mors anima seduxerit artus,
Omnibus umbra locis adero. Dabis, improbe, pœnas.

* *Æneidos Lib. IV.* vs. 365.

Digitized by Google

C'est ainsi que parle une Amante, qui se croit outragée; c'est ainsi qu'elle manifeste son Amour: car, malgré toute la Haine qui paroît dans ce discours, elle aime encore son cher Enée, & sa Haine est l'Amour même. Elle voit de près le moment fatal d'une séparation qui doit lui coûter cher: elle touche au malheureux instant, qui doit la priver de l'objet de son Amour; & son infortune, que l'Amour même lui fait sentir vivement, lui fait tenir ce langage qu'elle ne parleroit pas, si son Amour lui permettoit d'être moins sensible au départ d'Enée. Ecoutez ce qu'elle dit dans la suite, rien ne prouve mieux qu'elle l'aime encore, c'est à Anne sa Sœur à qui elle s'adresse. *

I, soror, atque hostem suplex affare superbum:
Non ego cum Danaïs Trojanam exscindere gentem
Aulide juravi, classemve ad Pergama misi;
Nec Patris Anchisæ cinerem manesve revelli

Cur

* Ibid. vs. 414.

Cur mea dicta negat duras demittere in aures?
Quo fuit, extremum hoc miseræ det munus amanti:
Exspectat facilemque fugam, ventosque ferentes

Cela s'apelle-t-il aimer, Monsieur, & concevez-vous que l'on puisse facilement passer de l'Amour à la Haine, & de la Haine à l'Amour, si ces deux passions qui nous paroissent différentes, ne sont réellement qu'une même chose.

Il en est de même des Haines qui ont pour principe une autre espéce d'Amour, & jamais un homme n'en haïra un autre, s'il n'aime. Il n'est point de lieu où nous puissions en voir des preuves plus vives & plus fréquentes qu'à la Cour. Je le sai, Monsieur, dit Clairenville, l'amour & la Haine y sont à leur comble, & on n'y hait beaucoup, que parce qu'on aime infiniment les faveurs; les bonnes graces, qu'un Prince refuse souvent à ceux qui croient les mieux mériter, pour en gratifier d'autres qui nous ont suplantez par leurs flâteries.

Digitized by Google

Il est vrai, dit le Chevalier, mais concevez-vous bien l'injustice de cete Haine ? Oui, Monsieur, dit Clairenville, car je sai bien que les Rois qui ne peuvent point accorder les mêmes graces à tout le monde, sont maîtres de les faire à qui ils veulent, & que l'injustice de cette Haine est encore plus grande, si celui qui a obtenu ces graces, ne les a pas mandiées, par des actions indignes de lui. Ce que vous pensez est juste, dit le Chevalier, mais il est bon de remarquer que le fondement de cette Haine ne consiste, que dans le jugement que porte celui qui haït de l'autre & de lui-même, ce qui forme une double injustice. Il se croit plus de mérite que l'autre, & il se croit méprisé ; mais qui lui a dit qu'il méritoit mieux ? Nous sommes trop près de nous pour en juger, & les autres hommes en sont trop loin pour les connoître bien. Mais l'Amour propre n'y prend pas garde de si près, il nous aveugle sans cesse, & nous en sommes toujours la dupe, quand il a part à nos jugemens.

Aucun de ces principes ne sauroit fraper assez vivement un homme amoureux de lui-même, dit Clairenville,

Digitized by Google

vile, pour lui donner de la Haine, l'horreur qu'il en doit avoir. Les hommes sont aujourd'hui trop grossiérement aveuglez, pour pouvoir raisonner sainement; mais par quelle bizarrerie, ne sont-ils point effrayez des suites funestes de la Haine, puis qu'ils n'agissent ordinairement qu'en conséquence de la maniére dont leurs Sens sont affectez? Vous avez bien raison de vous en étonner, Monsieur, car rien n'est plus capable de fraper l'Esprit que les progrès sensibles de la Haine; mais ces vices si grossiérement criminels, ont cessé de faire impression, par l'usage trop long & trop souvent réitéré de les voir. Qui est l'homme aujourd'hui, qui ne se croiroit pas deshonoré, s'il n'avoit tiré vengeance d'une injure qu'il croit avoir reçue? Les uns se vengent par la médisance, les autres par la calomnie; celui-ci par la mort de celui qu'il croit son ennemi; celui-là par la perte de ses biens, par un Procès intenté mal-à-propos, & qui souvent cause la ruine de toute une famille. Voilà de ces tristes progrès d'une Haine conçue & conservée dans le cœur; tout le monde les voit, peu conçoi-

Digitized by Google

vent l'horreur qu'on en doit avoir, & beaucoup traiteroient de lâche quiconque n'agiroit pas ainsi, se croyant offensé. Nous entrerons, Monsieur, dans un plus grand détail, lorsque parlant des vertus contraires à ces vices, nous en découvrirons mieux la noirceur. C'est ce que j'espére de votre bonté, Monsieur, dit Clairenville; je ne doute point que vous ne vouliez bien continuer nos entretiens, & je vous proteste que je ne reste à Bruxelles, que dans le dessein d'en profiter. Mais, à propos de la Haine, avez-vous oui parler de la Comtesse de.... cette grande Joueuse, si fameuse par les pertes que lui ont fait faire quelques coups de cartes. Je n'en ai, dit le Chevalier, qu'une idée fort confuse, & vous me ferez plaisir de me raconter son Histoire.

Elle est née d'une Mere qui avoit la fureur du Jeu, & qui lui a laissé pour Héritage la même passion & au même dégré. Son Mari crut pouvoir la distraire d'une passion qui tendoit à ruiner sa famille, & s'il ne se l'étoit persuadé, il ne l'auroit pas certainement épousée. Pendant plusieurs années, il lui donna une certaine somme

Digitized by Google

somme d'argent pour le Jeu, sachant bien que si elle ne perdoit pas davantage, sa Maison ne s'en trouveroit pas fort incommodée. Mais il se trompoit fort, parce qu'elle empruntoit à toute main, & perdoit toujours. Un jour on vint lui demander le payement d'un Billet de 10000 Livres, signé de sa Femme : jamais homme ne fut plus surpris. Cependant il le paya, mais il prit aussi tôt la résolution d'empêcher son Epouse de jouer, en lui retranchant la somme qu'il avoit coûtume de lui donner par jour. Elle ne manqua pas de lui en demander la raison, & il ne feignit point de la dire.

La Comtesse, qui n'aimoit déja pas fort son Mari, & qui ne se trouvoit pas bien de son Oeconomie, conçut pour lui une Haine que personne ne pût modérer. Tout ce qu'on lui dit fut inutile ; elle avoit la passion du Jeu, son Epoux s'y oposoit, & tout ce qu'elle put faire, fut de dissimuler le dessein qu'elle avoit conçu.

Elle jouoit ordinairement avec un Gentilhomme qui n'étoit pas d'une Maison si illustre que la sienne, mais plus pourvû des biens de la fortune.

Digitized by Google

Ce Gentilhomme vint chez elle pour jouer, le lendemain de la Scène qui s'étoit passée avec son Mari. Il lui proposa une partie de Lansquenet, Jeu pour lors à la mode. Comment lui dit-elle, Monsieur, voulez-vous que je joue? Je n'ai pas un sol!, & mon Mari refuse de me donner de quoi satisfaire à la passion que j'ai pour le Jeu. Je ne conçois rien de plus triste pour une femme de ma condition, & mon Epoux me met au désespoir.

Le Gentilhomme qui avoit ses vûes, lui dit, sans balancer, que son Mari avoit tort, qu'il ne lui convenoit pas de souffrir un traitement si dur; & que s'il n'avoit point eu pour elle, le respect qui lui est dû, il y auroit long-tems qu'il auroit eu querelle avec son Epoux. Quoi, Madame, ajouta-t-il, est-il permis de venir jusques chez-moi, m'insulter, & me reprocher la dépense que je fais au Jeu avec vous? De quoi s'inquiéte-t'il, j'ai de quoi payer; mais je vois bien qu'il ne m'en a parlé que par raport à vous-même, & c'est ce qui me pique encore davantage.

Que voulez-vous, repartit la Comtesse,

tesse, je suis mariée, je dépens d'un Epoux, & . . . . . Vous, Madame, reprit le Gentilhomme, vous convient-il d'être dépendante ? Votre nom seul doit faire trembler votre Mari ; & que diroit-on de vous, si on savoit que vous êtes esclave, & que vous le souffrez ?

La Comtesse qui ne demandoit pas mieux, que de se voir soûtenue dans la Haine qu'elle avoit conçue pour son Mari, écoutoit avec plaisir ce que lui disoit ce Gentilhomme ; & le voyant animé contre lui, elle crut pouvoir se servir utilement des avis qu'il étoit capable de lui donner, pour se venger de son Epoux. C'est pourquoi elle lui demanda ce qu'elle devoit faire, & ce qu'il feroit en sa place ; mais ce Gentilhomme ne croyant pas qu'il fut encore tems de lui déclarer son dessein, la pria de vouloir bien lui donner quelques jours pour y penser.

La Haine qu'il avoit contre le Mari, provenoit moins de ce qu'il lui avoit dit au sujet du Jeu, que de l'Amour qu'il avoit pour la Comtesse qu'il voyoit entre les bras de son Rival. Mais, pour agir de concert avec elle, & y trouver son intérêt, il fal-

loit se déclarer, ce qui lui paroissoit d'autant plus difficile, qu'il connoissoit bien la fierté naturelle de cette Dame. Dans cet embarras, il crut ne pouvoir mieux faire que d'éprouver, par l'absence, la constance & la vivacité des sentimens que la Comtesse lui avoit fait voir. Si elle persévére, disoit-il, elle ne souffrira pas patiemment que je sois si long-tems éloigné d'elle; si elle change d'avis, je ne me serai pas exposé mal à propos. D'ailleurs, si elle me rapelle, sa Haine dominante, & ce qu'elle exigera de moi, me donneront quelque droit de lui déclarer ce que je sens pour elle.

Il fut donc quelques jours sans la voir, & son absence fit sur la Comtesse tout l'effet qu'il pouvoit souhaiter. Elle étoit au desespoir de n'avoir plus de quoi jouer, & de ne pouvoir accepter les propositions qu'on lui en faisoit journellement: & comme la plûpart ne venoient la voir que dans ce dessein, il lui étoit aisé de prévoir que sa Maison si fréquentée, ne seroit plus bien-tôt qu'un désert insuportable pour elle. Agitée par toutes ces considérations, sa Haine pour son

Mari

Digitized by Google

Mari augmentoit de jour en jour, & lui faisoit suporter avec peine, l'absence d'un homme qui lui paroissoit d'autant plus propre à la venger, qu'il avoit pour son Epoux les mêmes sentimens qu'elle-même. Cela la détermina à lui écrire ce Billet.

Je ne sai, Monsieur, pourquoi vous m'abandonnez, après m'avoir inspiré les sentimens que vous n'ignorez pas. Je ne puis attribuer cette absence, qu'à un changement qui ne me seroit pas favorable & qui ne vous feroit point d'honneur. Je souhaite que ma conjecture ne soit point vraye, mais sachez que vous ne pouvez me désabuser qu'en venant me voir dès aujourd'hui.

Cette Lettre fit un plaisir extrême à notre Gentilhomme, qui ne manqua pas de se trouver chez la Comtesse, comme elle le souhaitoit. Il la trouva seule assez triste, & plus négligée qu'elle n'avoit coûtume d'être. Dans quel état vous trouvai-je, Madame, lui dit-il; vous est-il donc arrivé quelque malheur nouveau? Je me croyois abandonnée, dit-elle, & dans la tristesse où cette pensée m'a jettée;

je

je ne pensois qu'à venger sur moi-même, les chagrins que mon Epoux me donne. La vie me devient à charge, & si vous ne me secourez, je vous assûre que bien-tôt je ne serai plus. Reposez-vous sur moi, Madame, lui dit-il, je suis prêt à tout entreprendre, mais que devons-nous faire ? Ignorez-vous, Monsieur, reprit la Comtesse, que je suis la victime de ma famille & de son avarice; & combien il est dur, pour moi si jeune encore, de me voir entre les bras d'un vieil Epoux, qui a la cruauté de me priver du seul agrément que je puis avoir avec lui ?

C'étoit ainsi, Monsieur, dit Clairenville, que la Haine lui faisoit regarder son Epoux, qui étoit effectivement beaucoup plus âgé qu'elle, mais qui avoit encore tous les agrémens de la jeunesse, beau, bien-fait, bonne mine, rien ne lui manquoit, que le don de plaire à son Epouse.

Notre Gentilhomme, qui étoit bien plus jeune que lui, ne négligea rien pour profiter de ce que la Comtesse venoit de lui dire. Vous avez raison de vous plaindre, lui dit-il, Madame, mais vous ne devez pas

vous

vous étonner, si un homme de l'âge de Monsieur votre Epoux, n'a pas pour vous toute la complaisance d'un jeune Cavalier de vingt-cinq ans. C'est ainsi, Madame, que je vous souhaiterois un Mari, qui sçut connoître votre mérite, & lui rendre par mille complaisances & mille petits soins, tout ce qui lui est dû.

Hélas, dit la Comtesse en soupirant, vos souhaits inutiles, ne servent qu'à augmenter mes maux, dans le désespoir où je suis de les voir jamais accomplis. Eh quoi, Madame, reprit le Gentilhomme, n'est-il donc personne qui puisse vous plaire, & doutez-vous du pouvoir que vous avez sur les cœurs? Il est inutile de me flâter, reprit-elle, je ne suis point un Armide, & je n'ai pas le don de charmer. Finissons, Monsieur, finissons un discours, qui ne peut que me faire de la peine; j'aurois tous les apas du monde, qu'ils ne me serviroient de rien, je suis mariée, c'est tout dire. Il est vrai, Madame; mais si je vous vange, où sera votre Epoux? A ce discours la Comtesse jetta sur le Gentilhomme un regard timide & embarrassé; elle baissa ensuite la vûe, & res-

resta assez long-tems dans le silence.

Elle le rompit, enfin, pour demander s'il n'étoit pas possible de la venger, sans donner la mort à son Mari? Vous l'aimez donc encore, Madame, repartit le Gentilhomme, malgré tous les outrages qu'il vous fait? Comment voudriez-vous que je l'aimasse présentement, puisque je ne l'ai jamais aimé? Si j'avois été la maîtresse de mon sort, il ne m'auroit jamais été rien; mais il est mon Epoux, & je vous avoue que le devoir combat encore, pour lui contre la Haine dont je me sens animée contre lui-même. Quelle foiblesse, Madame, dit alors le Gentilhomme! voulez-vous donc dégénérer du sang qui vous a fait naître? Que dira-ton de vous? On me plaindra, peut-être, dit-elle. Ou, Madame, je le crois, mais ces plaintes inutiles, ces compassions infructueuses, vous retireront-elles des mains d'un Epoux, qui doit vous être odieux par tant d'endroits?

Ah, dit-elle, Monsieur, que vous m'embarrassez? Si cela est ainsi, Madame dit le Gentilhomme, il faut que je me retire, je vois bien que vous chan-

Digitized by Google

gez de sentiment, & je me repens de vous avoir parlé comme j'ai fait. Adieu, Madame, ne comptez plus me revoir, vous me rapelleriez en vain, & je vous dis Adieu pour toujours. Arrêtez, Monsieur, lui dit-elle, je n'ai point changé d'avis; mais j'ai cru que vous vouliez me faire entendre, que je devois être le prix de la vengeance que vous voulez bien tirer des injures que me fait mon Mari. Madame, reprit le Gentilhomme, je sai me rendre justice, je n'ignore pas que je n'ai point de quoi plaire; mais si l'Amour le plus tendre & le plus passionné pouvoit être auprès de vous de quelque valeur, j'espérerois de cesser quelque jour, d'être l'homme du monde le plus malheureux.

La Comtesse toujours fiére, n'écoûta pas ce discours, fort patiemment de la part d'un Gentilhomme qui étoit fort au-dessous d'elle; cependant il falloit dissimuler, pour ne pas irriter une personne dont elle avoit besoin, & qu'elle devoit ménager comme dépositaire de son secret. Elle le fit en effet, en lui disant, qu'il pouvoit être certain, que le service qu'il vouloit bien lui rendre, ne

Digitized by Google

feroit pas sans reconnoissance. Elle lui présenta ensuite la main, qu'il baisa avec autant de respect, que les bonnes femmes de Paris baisent les os de Saint Ovide.

" Quelle comparaison, dit le Chevalier, en riant, où allez-vous chercher Saint Ovide? Je vous avoue, dit Clairenville, que je n'ai pas plus de Foi, dans les ossemens de ce prétendu Saint, que dans la peau de la Comtesse, & que baiser l'un ou l'autre, me paroît une chose ridicule. Quoi qu'il en soit, le Gentilhomme fut fort content, & il crut que la tendresse avec laquelle il lui avoit baisé la main, produiroit tout au moins quelque miracle en sa faveur.

Il ne fut donc plus question dès lors, que de prendre les moyens de se défaire du Mari, sans donner lieu à aucun soupçon. Le Duël, puni si rigoureusement en France, n'étoit point du goût de notre Gentilhomme parce que soit qu'il fût vainqueur ou vaincu, il étoit toujours également malheureux. Le Poison lui paroissoit bien plus sûr; mais il est toujours accompagné de symptômes qui le désignent; & si on venoit à s'en aperçe-

voir,

Digitized by Google

voir, il n'y avoit point de grace à espérer pour sa chére Comtesse. Enfin, il fut résolu de faire une partie de Chasse, & d'y tuer le Comte d'un coup de fusil.

Le Gentilhomme en fit la proposition, le jour même à son ennemi, qui étoit trop honnête-homme, pour le soupçonner d'un attentat si noir. Il acquiesca, sans peine, à sa proposition, & il lui dit même, qu'il souhaitoit que Madame son Epouse fût de la partie, afin de lui faire dissiper la mélancholie où elle étoit tombée, depuis que le jeu lui avoit été interdit. Je crois, Monsieur, dit le Gentilhomme, que cette grande passion est présentement bien modérée, & que la Raison que possède Madame votre Epouse achevera le reste. Je l'espére, Monsieur, repartit le Comte; mais pour réussir plus sûrement, il est à propos de lui donner d'autres plaisirs. Un homme si raisonnable, mérite-t-il qu'on attente à sa vie?

La partie étant arrêtée pour le lendemain matin, le Comte proposa à Madame de vouloir bien en être, avec quelques autres de ses Amies, telles qu'elle voudroit les choisir. Elle

ne

ne manqua pas de faire voir à Monsieur son Epoux, Beaucoup de reconnoissance, ce qu'il croyoit fort sincére, parce qu'il ignoroit la trahison qu'on tramoit contre lui. Elle consentit à tout, & laissa à son Epoux le choix de la Compagnie qu'il voudroit lui donner.

A peine le jour paroissoit-il, qu'on entendit retentir toute la Maison du bruit des Chiens animez par le son des Cors. Les Messieurs qu'on avoit mis de la partie, s'assemblérent en peu de tems; on part, & l'infortuné Comte qui paroissoit le plus gai de la Bande, ne savoit pas qu'on le menoit au suplicé, & que son Bourreau n'étoit pas loin de lui. Il n'y avoit pas une heure qu'il goûtoit le plaisir de la Chasse, qu'il fut jetté de son Cheval à terre, d'un coup de fusil qu'il reçut dans la poitrine. Tout le Monde resta consterné; on ne pensa plus à la Chasse, mais au moyen de pouvoir prévenir la Comtesse, sur un accident qu'on croyoit devoir lui donner la mort; mais la bonne Dame n'avoit pas envie de mourir encore si-tôt.

A peine eut-elle apris la mort de

son

ſon Mari, qu'elle s'abandonna aux pleurs avec un air de franchiſe auſſi bien imité qu'auroit pû faire la Raiſin ou la Démare, ſur le Théâtre de Paris. Chacun s'empreſſoit à la conſoler de la douleur qu'elle ne reſſentoit pas: on lui ôta juſqu'à des ciſeaux qu'elle avoit dans ſa poche, parce qu'elle diſoit, que ne pouvant ſurvivre à ſon cher Epoux, il falloit qu'elle cherchât la mort. Il faut être femme pour porter les choſes juſqu'à ce point.

Enfin, pour abreger, le Comique Deuil ſe paſſa, & l'Hiſtoire porte qu'elle n'eut pas tant de peine à ſe conſoler, que la Matrône d'Epheſe. Mais il fut queſtion, après cela, de ſavoir quel parti prendre, par rapport à notre Gentilhomme. La Comteſſe ne s'étoit pas engagée, mais le Gentilhomme croyoit avoir droit de beaucoup eſpérer.

Un jour qu'ils étoient ſeuls à ſe promener, le Gentilhomme s'adreſſa ainſi à la Comteſſe. Pourrois-je, ſans vous déplaire, Madame vous faire ſouvenir de ce que l'Amour m'a fait faire pour vous, & de la reconnoiſſance que vous m'avez promiſe?

Voici

Voici le tems du Deüil qui s'écoule, puis-je espérer, Madame, que le moment de mon bonheur s'aproche ?

Je sai, Monsieur, ce que vous avez fait pour moi, reprit la Comtesse, je vous ai assuré une reconnoissance parfaite, je l'ai, il ne s'agit donc que de vous en donner des preuves. Que voulez-vous de moi, Monsieur ; en quoi puis-je vous rendre service ? Que dites-vous, Madame, reprit-il, est-ce donc là ce que vous m'avez promis ? Je ne me suis engagée qu'à la reconnoissance, n'exigez rien de moi davantage, dit-elle. Je vous entens parfaitement, Monsieur, ce que vous souhaiteriez de moi, ne peut-être l'effet d'une simple reconnoissance, mais de l'Amour que je ne vous ai pas promis.

Quoi, Madame, reprit le Gentilhomme, je serai donc la dupe de mon Amour ! Je serois, sans lui, encore innocent du sang que je viens de répandre, & ces mains qui en sont encore teintes, me reprochent ma foiblesse & votre ingratitude. Qui l'auroit cru, Madame, que le crime que l'Amour m'a fait faire, eût été si mal

récom-

Digitized by Google

récompensé ? Ne craignez-vous pas que la Haine ne s'empare de mon cœur, & ne me fasse divulguer par toute l'action noire que vous m'avez fait commettre ? Que deviendriez vous alors, Madame ? pensez-y, un Amour en courroux n'est pas un ennemi à craindre foiblement. Il dit ces derniéres paroles d'un air fort menaçant, & il se retira, sans attendre la réponse de la Comtesse.

Elle resta encore dans le Jardin quelque-tems, pour y pouvoir rêver plus à son aise au parti le plus prudent qu'elle pourroit prendre, dans une conjoncture qui lui paroissoit très délicate. Par surcroît de malheur, l'affaire n'étoit pas d'une espéce à pouvoir la découvrir, & vouloir consulter quelqu'un, c'étoit vouloir risquer de se perdre. Elle voyoit bien que si le Gentilhomme commençoit un fois de la haïr, elle étoit perdue sans ressource, parce qu'elle conjecturoit que la Haine ne lui feroit pas moins faire contre elle, qu'elle lui avoit fait faire à elle-même contre son Mari. D'un autre côté, persuadée de l'Amour du Gentilhomme pour elle, elle savoit bien

bien qu'un seul de ses regards pourroit l'apaiser ; mais disoit - elle, s'il cesse de me voir, je ne pourrai plus le tromper par une feinte tendresse, & j'ai, pour lors, tout à craindre de sa fureur, car si son Amour est pour moi aussi grand qu'il paroît, sa Haine n'en sera que plus vive & plus agissante. D'ailleurs, à quoi aboutiroit cet Amour simulé ? peut-il durer toujours, & dès qu'il s'aperçevroit que cet Amour n'auroit point de fin, il connoîtroit aussi-tôt la tromperie, & il n'en seroit que trop à redouter pour moi. Que faire donc ? Il a bien eu le courage de me défaire de mon Mari ; n'aurai-je donc pas celui de me défaire de lui-même ?

Pendant que la Comtesse faisoit ces réfléxions, notre Gentilhomme enfermé dans son Cabinet, en faisoit d'autres qui n'étoient pas plus avantageuses pour la Comtesse ; avec cette différence néanmoins, qu'elle avoit plus de facilité à se déterminer aux derniéres extrêmitez, parce qu'elle avoit le cœur beaucoup plus libre que lui. Cependant voici la derniére résolution qu'il prît : d'aller trouver la Comtesse & de tâcher de la toucher, en

lui

Digitized by Google

lui faisant voir l'excès de son Amour ; & au cas qu'elle refusât de l'écouter favorablement, de la perdre & de se perdre avec elle. Il n'eut point le tems d'exécuter son dessein ; la Comtesse le prévint.

Elle lui écrivit une Lettre le lendemain, & dès que le Gentilhomme la vit entre les mains du Laquais qui la lui portoit, il tressaillit de joye, & il crut qu'enfin sa chére Comtesse avoit changé de sentiment pour lui ; mais à peine l'eut-il ouverte, qu'une poudre subtile qui y étoit renfermée, lui monta au Cerveau, par la respiration. Il tomba dans une maniére de Léthargie dont il n'est point relevé. Ce fut ainsi que la Comtesse de .... se délivra d'un Mari & d'un Amant incommodes, mais elle ne jouit pas long-tems de ces crimes, & elle mourut quelques années après, réduite pour ainsi dire à la pauvreté, ayant joué jusqu'au lit dans lequel elle couchoit, & qu'on lui avoit laissé par compassion.

J'ai souvent oui parler d'elle, dit le Chevalier, comme d'un femme qui aimoit le Jeu à un point si extraordinaire, qu'elle étoit capable de tout,

pourvû qu'on lui procurât les moyens de se satisfaire, mais je ne savois point les particularitez que vous venez de m'aprendre, & qui ne lui font pas plus d'honneur, que la fureur du Jeu. Je crois, Monsieur, qu'il est tems de nous retirer, jusqu'à demain, & je vous prie de vous rendre au Parc de bonne-heure, afin que le tems ne nous manque pas; car après avoir fait voir mes principes, il faut en faire usage, ce qui ne se peut sans entrer dans beaucoup de raisonnemens & un grand détail. Adieu, Monsieur, à demain, s'il vous plair.

Fin de la huitiéme Promenade.

TABLE

Digitized by Google

TABLE
DES
PROMENADES
Contenuës dans ce Volume.

I. PROMENADE. Pag. 1
Monsieur de Clairenville fait connoissance avec un Chevalier de Malte, leur premier entretien. 4
Histoire de Dariante & de Chéophon. 7
Le Chevalier raconte ses Avantures. 13
Ses Amours avec la belle Sophie, & l'Histoire tragique de cette infortunée fille. 15
II. PROMENADE. *Sur les Passions.* 66
Réflexions sur l'éducation de la jeunesse. 74
Histoire singuliére d'un jeune Avocat de Paris. 81
III. PROMENADE. *Sur l'usage des Passions.* 100
Oraison à S. Christophe, ce que c'est. 101
Les Jésuites autorisent les superstitions,

Digitized by Google

& font beaucoup de mal à l'Eglise. 105
Ils ſont Maîtres abſolus des Moines, & comment ils les tiennent ſous leur joug. 106
Réflexions ſur l'uſage de la Raiſon, qui a été donnée à l'homme pour lui ſervir de guide. 110
Hiſtoire de Julie & ſes Avantures. 122
IV. PROMENADE. *Sur l'Amour.* 139
Réflexions ſur cette Paſſion. 145
Hiſtoire d'une jeune Dame, qui s'abandonne à l'Amour, & qu'on ne peut guérir de cette Paſſion. 156
V. PROMENADE. *Sur la Colère.* 190
Réflexions ſur les principes de cette Paſſion. 191
Hiſtoire de Leonore & d'Olympia. 102
VI. PROMENADE. *Sur l'Avarice.* 233
Réflexions ſur les principes & les effets de cette Paſſion, & quelle idée on doit s'en former. 234
Malheurs cauſez à la France par l'Avarice. Digreſſion ſur le Commerce du Miſſiſſipi, &c. 241
Mr Law eſt l'Auteur du nouveau Syſtême; particularitez de ſa vie, & les changemens qu'il a produits en France. 246
*L'Abbé T**, grand Agioteur, convertit le Sr Law, & comment.* 254

Hiſtoire

Histoire curieuse d'un Avare, qui avoit beaucoup gagné au Missisipi. 257

VII. PROMENADE. *Sur l'Ambition.* 286

Réflexions sur cette Passion, & sur les funestes effets qu'elle produit parmi les hommes. 288

Quelles sont les suites de l'Ambition, surtout dans l'Etat Ecclésiastique. 298

Histoire d'un Ecclésiastique persécuté, au sujet de la Constitution Unigenitus. *Ses conversations avec divers Jésuites.* 305

VIII. PROMENADE. *Sur la Haine.* 325

Conversation curieuse de Monsieur de Clairenville, avec un Carme, sur la Bulle du Pape Clément XI. ibid.

Réflexions sur la Haine, & quel est le Systême de l'Auteur sur cette Passion. 333

Histoire de la Comtesse de .... les excès où elle se porte pour satisfaire sa Haine contre son Mari. 344

Fin de la Table.

Digitized by Google

920023

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Google

Digitized by Google

Digitized by Google